

Notices bibliographiques

M.a Pilar GARCÍA RUIZ, *Claudio Mamertino Panegírico (Gratiarum actio) al emperador Juliano*. Introducción, edición, traducción y comentario de M.a P. G. R., Pampelune, Ediciones Universidad de Navarra, 2006 (Mundo antiguo. Series minor, 4), 21,5 × 14,5 cm, 163 p., ISBN 84-313-2396-5.

Une introduction descriptive : le genre du panégyrique, depuis Isocrate ; dominant à partir du I^e s. PCN, il n'éclipse pas les éloquences judiciaire et délibérative (si ce n'est dans les textes parvenus jusqu'à nous), comme l'a montré M. Heath (*Menander. A Rhetor in Context*, Oxford, 2004) contre Pernot 1993, ce dernier plus nuancé que ceux qui le citent. *Julian*. à présent. Portraits de Julien et de Mamertinus ; les arguments de ce dernier pour démontrer que Julien n'est pas un usurpateur ; les ficelles rhétoriques : préterition, allusion, termes vagues à propos de la religion de Julien, hyperboles. Conclusion, partagée par de nombreux critiques : le discours, très orienté vers l'éloge, n'en est pas moins, sur Julien, un témoignage valable qu'Ammien Marcellin dut apprécier. La tradition ms. est nettement mieux connue depuis les éd. Mynors (Oxford, 1964), Paladini-Fedeli (Rome, 1976) et Lassandro (Turin, 1992). Les 35 mss, parfois fgt. et tous humanistes, sont répartis en deux familles : A qui dépend de N (avec conjectures) qui dépend de H, qui copie M (découvert par Aurispa en 1433 à Mayence, lors d'une escapade au concile de Bâle ; perdu) ; H copiant un autre ms. antique, distinct de M, reste une hypothèse (p. 41). Seconde famille : X (copie, perdue, de la main d'Aurispa), d'où dérivent les *codd. Itali*, jugés encore *deteriores* par Galletier (CUF, 1955), mais il en est de valables (Mynors). Les interventions de l'A., de tendance conservatrice, sont dans le choix, brièvement expliqué, de variantes et corrections. Ainsi 9, 4 : *iuuentatem* X, avec raison, car *iuuentatem* H est poétique ou désigne la déesse de la jeunesse. 16, 4 : *familiarem* corr. Janson : *familiam meam* codd. ; il s'agit de ceux dont Julien aime s'entourer (cf. 18, 4 ; 25, 3 ; 26, 5). Le commentaire est aussi historique (avec des notions générales) et rhétorique (sans les clauses). 27, 4 (conflit entre Constance et Julien) : l'A. cite quelques textes antiques sans autre commentaire (p. 149) ; le procédé est fréquent, mais, ici, le point actuel sur une éventuelle usurpation de Julien serait bienvenu, même si la mort naturelle de Constance résout le problème. 29, 2 : *iactatio togarum*. Commentaire : «la acción de lanzar las togas al aire». Audace absente de la traduction (en castillan, généralement proche du texte) : «el voltear de las togas». De nouveau, seules citations, mais quel est le geste précis de cette allégresse populaire ? Galletier : «les toges s'agitaient». Un commentaire reste ouvert. Celui-ci contribuera à explorer un texte qui, bien que louangeur, fut intelligemment rédigé.

Bernard STENUIT.

Luigi MUNZI, *Multiplex latinitas. Testi grammaticali latini dell'Alto Medioevo*. A cura di L. M., Naples, A.I.O.N., 2004 (A. I. O. N. Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli. Dipartimento di Studi del Mondo Classico e del Mediterraneo Antico. Sezione Filologico-Letteraria. Quaderni, 9), 24 × 17 cm, 105 p., 1 fig., 24,00 €, ISBN 8-881-47433-6.

Les deux petits traités grammaticaux anonymes, connus sous leur incipit : *Quae sunt quae omnem veritatem scripturae commendant ? Tria : locus, tempus, persona...* et *Aggressus*, commentent l'*Ars Grammatica* de Donat, le premier, ce qui est rare, surtout l'*Ars*

minor, le deuxième l'*Ars maior*. Le premier nous est parvenu en entier dans un seul manuscrit Paris, BNF lat. 13025 fol. 52vb - 59vb (olim *Sangermanensis* 1180) (*P*) ; dans deux autres manuscrits il est conservé en partie : Amiens, BM 426, fol. 3v-11r (cap. 1-49) (*A*) et Bern, BB 522, fol. 96r-99v (cap. 1-14 *appellatium habent*) (*B*). *A* et *B* contiennent également le traité *Aggressus*, *A* (fol. 18v-20r), *B* (fol. 89r-91v) qui se trouvent en outre dans deux autres manuscrits : Napoli, BN IV A 34 (fol. 144v-145v) (*N*), Angers, BM 493 (fol. 120r-122r) (*C*). Les manuscrits datent de la fin du VIII^e et du début du IX^e siècle et sont tous d'origine française. Hagen a édité les deux traités en 1870 (*Anecdota Heluetica*, p. xxxix-xliii) d'après le manuscrit de Berne, donc sous leur forme fragmentaire. Hagen n'a tenté ni de localiser ni de dater les deux traités. L'édition présente est donc la première à présenter les textes en entier en tenant compte de toute la tradition manuscrite. (Les deux textes n'étaient pas non plus inclus dans le CD de la *Bibliotheca Teubneriana*). Pour la description de ces témoins M. se contente de renvoyer aux descriptions déjà publiées, surtout à celles par L. Holtz (*Donat et la tradition de l'enseignement grammatical*, 1981), privant ainsi le lecteur du contexte historique de la tradition. *P* est à mon avis composé de deux manuscrits, datant du début du IX^e s., réunis au plus tôt lorsqu'on y a ajouté la numérotation des cahiers (citée par Holtz comme preuve de l'unité de *P*). Le premier élément (fol. 1-75r) est une composition grammaticale réunissant autour les commentaires de Donat d'autres textes qui en sont tributaires : Isidore (*Étymologies*, livre I), Bède (*De tropis et schematibus*), Asper Minor, Agroèce, suivi de deux petits traités orthographiques anonymes. L'agencement d'Agroèce et des deux petits traités se retrouve dans un manuscrit de Théodulf d'Orléans, Montpellier BUM 306 et dans sa copie directe (Reims, milieu du IX^e s.) Bern BB 330. Le plus ancien témoin de la réunion des deux textes grammaticaux semble être BAV Vat. lat. 3321 (Italie VIII^e.2) dont les textes ont été détaillés en lemmes et introduits dans le grand *Liber Glossarum*. Le traité d'Asper a été publié par Hagen d'après un autre manuscrit de Théodulf, Bern BB 207. *A*, un recueil composé de trois éléments, contient dans sa première partie (fol. 1-29) copiée à la fin du VIII^e siècle à Corbie, la fin et le début de l'*Ars de nomine et uerbo* de Phocas, entrecoupé, probablement suite à une erreur de pliage des cahiers, par plusieurs traités anonymes sur la déclinaison, la partie du premier livre des *Étymologies* sur les lettres et le traité *Quae sunt quae* (fol. 3v-11r). Pour le texte de Phocas, dont le premier témoin complet est un manuscrit de Paul Diacre du Mont Cassin (Paris BNF lat. 7530), *A* fournit un des plus anciens témoins français. *B* contient un ex-libris rémois du IX^e s. répété à plusieurs fois en bas des pages opposées : LIBER SCI REMIGII — STUDIO FRATRIS ADALALDI. Ce même ex-libris se trouve dans Vat. Reg. Lat. 191, un manuscrit annoté par Hincmar de Reims. Dans le catalogue de S. Gall du milieu du IX^e s. on lit : *Grammatica Adaloldi, in qua partes Donati et expositio Erchanberti super [ipsas]. | Ymnorum volumen I* (MBKDS I, p. 83 l. 8/9). *B* fournit l'un des deux témoins anciens de l'*Ars grammatica* de Petrus Pisanus, l'autre étant Bern BB 207, le manuscrit déjà cité de Théodulf d'Orléans. Ce contexte et l'écriture de *B* me font supposer qu'il n'a pas été copié à Reims où il serait arrivé par Adalaldus, probablement un copiste au service du scriptorium de Hincmar de Reims. Dans *B* les deux traités sont incomplets suite à la disparition d'au moins deux des cahiers finaux. (À la fin de l'avant-dernier cahier (fol. 91v) a été placé, probablement encore au IX^e siècle, un renvoi, une croix suivi de : *hoc signum require prope finem libri*, qui reste dans le volume actuel sans réplique.) Le traité *Aggressus* se terminant à la fin du volume fol. 99v au milieu du chapitre 14 *...appellatium habent*. On peut en déduire que *B* contenait initialement les deux traités en entier et probablement aussi les deux petits textes *Declinationes nominum sunt quinque* et *De pronomine* qui suivent *Aggressus* dans les trois autres témoins *A N C*. *C*, Angers BM 493 qu'on date de la première moitié du IX^e siècle (Bischoff, *Festländische* n° 70 dit IX.2) est écrit dans le style de Tours. Il contient l'*Ars Asporii*, une des sources pour le *Quae sunt quae*, dans la même version que dans Bern 207, le manuscrit de

Théodulf déjà cité et S. Gallen SB 876, l' *Ars de nomine et uerbo* de Phocas présent aussi dans A et dont le manuscrit le plus ancien est un manuscrit du Mont Cassin. N, Napoli BN IV. A 32 daté par Bischoff du début du IX^e siècle et localisé à Luxeuil est par ailleurs le seul témoin de l'œuvre complète de Virgilius Maro. Depuis que B. Bischoff a cité le traité *Quae sunt quae*, à cause de la présence des trois questions : *Locus tempus persona* dans le contexte insulaire (*Wendepunkte in der Geschichte der lateinischen Exegese im Frühmittelalter* dans *Sacris Erudiri* 6, 1954, p. 191-281 repr. *Mittelalterliche Studien* 1, p. 205-273), on l'attribue avec son compagnon *Aggressus* à la culture insulaire voire irlandaise. M. a le mérite de se faire l'écho des nuances trop souvent oubliées de Bischoff qui rappelle au même endroit que la triple question n'est pas une invention insulaire, mais un héritage des grammairiens antiques. M. suppose pour *Quae sunt quae* une date contemporaine de l' *Anonyme ad Cuimnanus* avec lequel il aurait des sources en commun (p. 59) et il souligne des formulations proches de celles d'Urso de Bénévent qui par ailleurs était en contact avec Hildémar de Corbie († ca. 844). On sent que M. flairer une origine italienne possible de *Quae sunt quae*. Le traité fait un large usage des *Étymologies* d'Isidore de Séville. M. n'en souligne que la variante *distinctinum* pour *dictionum* qu'il dit étrangère à la famille italienne, en écho à l'édition Lindsay qui souligne que la variante est absente de A, le témoin de Bobbio. Mais elle se trouve dans *TBC* tous les trois très fortement dépendants de la tradition italienne. Un autre lien italien est fourni par la parenté textuelle quelque peu déroutante avec un autre commentaire anonyme de Donat dans Berlin SBK Lat. fol. 641, un manuscrit nord italien du IX^e siècle. M. ne cherche pas à éclairer les rapports entre les trois témoins du *Quae sunt quae*. Les collations montrent *PB* plus proches que les leçons succinctement reportées par M. le laissent supposer. Pour *Aggressus* M. postule un stemma bifide : *ABN – C*, en donnant la préférence au texte de C (C appare quasi sempre più 'corretto' p. 70) en citant l'orthographe et la déclinaison qui en effet dans *ABN* sont marqués par les irrégularités typiques des manuscrits de l'Italie du Nord de la fin du VIII^e siècle. En fait C est un *codex emendatus* comme le sont les manuscrits de Théodulf d'Orléans pour les œuvres isidoriennes. Le contexte textuel des quatre témoins est le même, celui du «programmatico interesse della cultura carolingia per un rinnovato e corretto insegnamento della *latinitas*» (p. 68). Chronologiquement cet intérêt se situe dans le dernier quart du VIII^e siècle, donc plutôt à l'époque précarolingienne, et sa méthode est 'généalogique' par l'effort de replacer les textes dans leur tradition. À mon avis cette méthode s'est formée pendant et pour les travaux pour le *Liber Glossarum* et ces petits traités grammaticaux me semblent des produits de ces travaux. L'édition est accompagnée de trois apparats critiques placés à la fin du texte : le premier identifiant les citations d'auteurs classiques et les passages bibliques, le deuxième les sources grammaticales directes, le troisième donne les variantes assez succinctement. Dans des 'Notes critiques' qui suivent ces apparats des parallèles textuels, des choix textuels, des références culturelles et historiques sont exposés d'une manière étendue (26 pages pour 20 pages du texte *Que suent que*, 12 pages pour les trois pages *Aggressus*). Cette organisation tripartite ne facilite pas la consultation de l'édition.

Veronika VON BÜREN.

Roberto GAMBERINI, *Ruodlieb con gli epigrammi del Codex Latinus Monacensis 19486. La formazione e le avventure del primo eroe cortese*. A cura di R. G., Tavarnuzze, Florence, SISMEL, Edizioni del Galluzzo, 2003 (Per verba, 19), 24 × 17 cm, LXXX-203 p., 38 €, ISBN 88-8450-076-1.

Le *Ruodlieb*, poème latin du XI^e siècle en hexamètres léonins, est en quelque sorte le plus ancien roman médiéval connu. Il raconte les aventures du héros Ruodlieb, un chevalier parti pour l'étranger où il se met au service d'un roi auprès duquel il se distingue par ses vertus et sa vaillance. Rappelé chez lui par sa mère, il demande son congé, et le roi, en récompense de ses loyaux services, lui offre de choisir ou la richesse ou la sagesse.

C'est évidemment la sagesse que choisit Ruodlieb : le roi lui donne alors deux pains qu'il ne devra rompre qu'en présence, l'un, de sa mère, l'autre, de sa fiancée (ce sont en fait des pains contenant des trésors de pièces d'or et de bijoux). Il reçoit aussi douze réceptes de sagesse que le héros va être amené à enfreindre pendant son retour. Depuis sa découverte au début du XIX^e siècle et sa première édition par A. Schmeller en 1838, cette œuvre a souvent été rééditée et étudiée. Cependant, cela n'enlève en rien l'intérêt de cette nouvelle édition critique de R. Gamberini, au contraire ! Il faut en effet souligner combien cette œuvre est singulière et mystérieuse : l'auteur est inconnu, tout comme l'origine et les destinataires du texte ; le poème est par ailleurs fragmentaire (à peu près 2000 vers nous sont restés sur un ensemble qui pouvait en compter 3500 ou 3600), et il nous manque la fin. Il n'a été transmis pour l'essentiel que par un seul manuscrit (le *Codex Latinus Monacensis* 19486), constitué en fait par des folios de récupération retrouvés dans les contreplats de reliure de quelques manuscrits de la Bibliothèque municipale de Munich provenant du monastère bénédictin de Tegernsee : tous les folios sont donc plus ou moins endommagés par des traces de colle, des taches d'encre, des déchirures, et des décolorations, qui rendent souvent le texte illisible. Mais, d'un autre côté, les chercheurs ont très tôt reconnu dans les vers du *Ruodlieb* une matière narrative extraordinairement riche, à laquelle rien ne manque (héros vertueux et magnanime, rois puissants, guerres, voyages, trésors, aventures et histoires d'amour) et qui est nourrie à la fois d'épopée, de roman courtois, de fable et de saga nordique sans pour autant avoir aucun modèle précis. On comprendra dès lors tous les problèmes de critique et d'interprétation posés par cette œuvre et tout l'intérêt du nouveau livre de R. Gamberini. D'une part, il fournit une édition critique du texte qui tient compte de toutes les éditions antérieures et de toutes les suggestions critiques des chercheurs qui se sont penchés sur ses vers : l'apparat comprend ainsi 31 sigles correspondant à des «*editores et alii viri docti*», sigles qui permettent au lecteur d'avoir sous les yeux, pour chaque leçon ou conjecture, toute l'histoire de la critique du texte. D'autre part, la riche introduction (p. VII-LXXVII), accompagnée d'une bibliographie exhaustive (p. LXV-LXXVII), fait le point sur les innombrables problèmes posés par l'œuvre, en rappelant les hypothèses de chacun et en faisant sur chaque sujet controversé l'état de la question avec une érudition et une prudence remarquables : problème de la fin du texte et des vers perdus, origine du manuscrit, question de l'auteur et de la datation, nature de l'œuvre, sources et modèles, langue et style. Le travail fournit aussi la première traduction italienne du poème, accompagnée d'une annotation qui éclaire les sources et *loci similes*, ainsi que les problèmes de langue les plus curieux ; il fournit enfin une édition critique et une traduction (p. 181-190) des 11 épigrammes transmises aussi par le *Codex Monacensis* et dont le style se rapproche de celui du *Ruodlieb*. On ne pourra plus, après avoir lu cet ouvrage, considérer ce poème ni comme un «miracle littéraire» (K. Burdach) dû au fait que l'auteur se serait affranchi de tous les modèles anciens pour faire quelque chose de neuf, ni comme le récit maladroit d'un esprit «médioacre au total» et souffrant d'un «manque de maîtrise dans le maniement de la langue» (Fr. Brunhölzl). Dans le panorama littéraire européen, le *Ruodlieb* est bien un phénomène isolé, mais qui n'est pas né de rien : il s'agit en fait d'une tentative audacieuse et originale de renouveler la tradition antique et de créer un *epos* moderne en associant dans un univers héroïque la culture monastique et la culture laïque, orale et courtoise. — On ne s'étonnera pas que ce travail ait obtenu en 1997, dans sa version doctorale, le prix «Ezio Franceschini» de la meilleure thèse dans le domaine de la culture médiolatine. On serait heureux si elle pouvait pousser quelques médiolatinistes francophones à s'intéresser d'un peu plus près à ce poème, qui est une œuvre unique dans l'histoire littéraire du Moyen Âge latin.

Jean MEYERS.

Giuseppe Foti, *La Lettera di Petrarca a Omero. L'ingresso della cultura greca in Italia agli albori dell'umanesimo*, Parme, Monte Università Parma, 2007 (Saperi), 21 × 15 cm, 179 p., 10,00 €, ISBN 978-88-7847-160-3.

L'ouvrage se présente sous la forme de deux chapitres, le premier consacré à la genèse de la lettre de Pétrarque à Homère, le second contenant d'abord le texte latin de la lettre, puis, paragraphe par paragraphe, une traduction latine et une analyse détaillée du contenu. — Le premier chapitre traite de la reprise des études grecques en Italie, de l'enseignement du grec dispensé à Pétrarque par Barlaam et Léonce Pilate, du livre XXIV des *Familiars* dont les douze lettres sont adressées, on le sait, à des auteurs de l'Antiquité (on regrettera l'absence de réflexions sur la structure de ce livre), et enfin de la question de l'interlocuteur de la lettre à Homère. Pétrarque en effet, dans cette lettre qui clôt le dernier livre des *Familiars*, prétend répondre à une autre lettre qu'il aurait reçue d'Homère mais qui n'est pas jointe. Giuseppe Foti conclut à juste titre que cette lettre n'a vraisemblablement jamais existé et qu'il s'agit d'un jeu littéraire. — La traduction est précise. Le commentaire, extrêmement fourni, aborde l'essentiel des difficultés du texte. — La bibliographie est essentiellement italienne. Pour les *Seniles* par exemple, l'édition des Belles Lettres est à préférer à celle de Fracassetti de 1869-1870. On se serait aussi attendu à voir cité quelque part l'ouvrage de Jean-Christophe Saladin sur *La bataille du grec à la Renaissance* (Paris, 2000). — Malgré cette petite réserve, l'ouvrage de Giuseppe Foti, par l'ampleur des problèmes qu'il embrasse, dépasse largement le niveau d'une simple édition commentée et intéressera au-delà des cercles pétrarquistes. Il peut, entre autres, servir d'introduction, chronologiquement parlant, au livre récent de Philip Ford *De Troie à Ithaque. Réception des épopées homériques à la Renaissance* (Genève, 2007).

Étienne WOLFF.

Christian MUELLER-GOLDINGEN, *Dichter und Gesellschaft. Vier Studien zur römischen Literatur*, Berlin, LIT Verlag, 2006 (Aktuelle Antike, 1), 20,5 × 15 cm, 76 p., 19,90 €, ISBN 3-8258-9925-X.

À différentes époques, les poètes latins se sont interrogés sur le rôle qu'un écrivain devait jouer dans la société. Les quatre études suivantes visent à prouver que Juvénal, Horace et Pétrone considéreraient tous la littérature, produit de la conscience du poète, comme un moyen de dénoncer les vices de la société et d'inciter au progrès social. 1) *Satire et philosophie : observations sur la 10^{ème} satire de Juvénal*. Dans cette critique des prétendus biens que les hommes demandent aux dieux, si le poète emprunte beaucoup à la tradition philosophique, il s'en distingue néanmoins par son intention : en donnant des exemples historiques et des conseils pragmatiques, Juvénal veut montrer comment l'individu peut mener sa vie de manière rationnelle, en se libérant de facteurs incontrôlables comme la fortune ; le satiriste vise donc à un changement de conscience au sein de la société, qu'il veut rendre plus apte à discerner les biens véritables. 2) *Le Grand et le Petit comme critère et principes artistiques chez Horace*. Après avoir mis en évidence des constantes dans la conception de la poésie d'Horace depuis ses premiers écrits théoriques jusqu'à l'*Art poétique* et rappelé l'influence de la *Poétique* d'Aristote sur ce dernier, l'auteur insiste sur deux éléments propres au poète latin : d'une part, contrairement aux Alexandrins, Horace ne privilégie nullement la petite forme au *genus grande* (drame et épopée), mais il prône un relativisme de ces grandeurs. D'autre part, le poète exige de la poésie qu'elle associe impérativement un but esthétique à une utilité morale pour la société. 3) *Philosophie romaine dans les Épîtres : Horace*. Dans cette partie, l'auteur se penche sur deux questions : quel est le but de la philosophie d'Horace dans les *Épîtres* ? Une analyse de la 1^{ère} *Épître* révèle qu'Horace s'est distancié de toute école philosophique afin de transmettre sa propre philosophie, pratique et socialement utile pour opérer un chan-

gement de conscience et montrer aux hommes que leur activité n'obéit pas toujours à des critères rationnels. Quelle influence le poète a-t-il exercée sur la société et réciproquement ? L'auteur cherche à approcher un idéal déterminé qu'il ne voit pas réalisé dans la société. Quant à celle-ci, elle utilise la critique du poète comme un miroir reflétant ses propres défauts. 4) *Pétrone et la littérature contemporaine*. La critique du *Bellum ciuile* de Lucain dans le *Satiricon* (118-125) exige du lecteur un double effort d'interprétation : d'une part, Pétrone emploie ici un ton ironique afin de pouvoir exprimer une critique sociale et politique sérieuse sans mettre sa vie en danger, d'autre part, le passage fait écho à un débat littéraire contemporain sur la valeur de l'épopée historique par rapport à la mythologique. À un niveau plus élevé, l'extrait constitue donc la théorie poétique de Pétrone qui, admirateur de Virgile et d'Horace, s'affirme classicisant mais aussi partisan de la petite forme, comme le montre clairement sa courte épopée. Selon l'auteur, Pétrone représente un moment particulier de l'histoire de la littérature, au cours duquel la dimension pragmatique de la poésie le cède à la recherche esthétique. En conclusion, si certaines discussions – particulièrement la conception de la fortune chez Juvénal et la comparaison de la théorie poétique d'Horace à celles d'Aristote et des poètes hellénistiques – ouvrent des perspectives intéressantes, on peut regretter le lien un peu forcé des 2^e et 4^e parties au thème général et l'emploi fréquent dans les conclusions d'expressions ambiguës (progrès social, amélioration des conditions sociales), impropres à refléter les véritables préoccupations de ces poètes par rapport à leur société. Johanna PELLEGRINI.

Marie-Thérèse CAM, *La médecine vétérinaire antique. Sources écrites, archéologiques, iconographiques. Actes du colloque international de Brest, 9-11 septembre 2004, Université de Bretagne occidentale*. Sous la direction de M.-Th. C., Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007 (Histoire), 24 × 15,5 cm, 324 p., fig., 23,00 €, ISBN 978-2-7535-0404-2.

Le colloque de médecine vétérinaire antique que l'Université de Bretagne occidentale a accueilli en septembre 2004, à l'initiative de Marie-Thérèse Cam, est le premier du genre. Aucune réunion scientifique n'avait jusqu'alors été vouée à cette branche de la médecine pourtant essentielle dans les modes de vie de la Grèce ancienne et de Rome. L'objectif assigné à la rencontre était de dresser un bilan des acquis récents et de faire valoir les perspectives qu'ouvrent, à la faveur des méthodes et techniques contemporaines, la découverte de nouveaux manuscrits, l'exploration des papyrus à contenu vétérinaire, la mise en œuvre interdisciplinaire de l'ensemble des ressources documentaires tant archéozoologiques, archéologiques et iconographiques que textuelles. En associant des médecins vétérinaires aux spécialistes de plusieurs secteurs (linguistique, philologie, archéologie, histoire) de la sphère classique et arabe, l'organisatrice a adopté l'approche voulue pour la réussite de son dessein. Comme le programme, le volume des actes est structuré en quatre sections fortes, selon les cas, de quatre à six exposés. La première *Connaître et prévenir* a été illustrée par Michel Woronoff qui a abordé, avec son expérience et philologique et équestre, les *Chevaux et cavaliers dans l'Iliade*, Stella Georgoudi *Quelles victimes pour les dieux ? À propos des animaux "sacrifiables" dans le monde grec*, Isabelle Villeveygoux *Marques au fer et amulettes : identifier et protéger les animaux*, Diane Ménard *Des aplombs des chevaux. Difficulté de traduction et connaissances des Anciens*, Bernard Denis *L'hygiène générale dans les écrits des agronomes latins et de Végèce*, Louis Callebat *Structure et organisation des espaces animaux dans la uilla*. Sur les *Traditions et transmission des savoirs et savoir-faire* sont intervenus Stavros Lazaris *Essor de la production littéraire hippiatrice et développement de la cavalerie : contribution à l'histoire du cheval dans l'Antiquité tardive*, Anne McCabe *Transmission manuscrite de la compilation grecque des Hippiatrica*, Anne-Marie Doyen-Higuet *Contribution à l'étude des textes grecs de médecine bovine*, Vincenzo Ortoleva *Per una nuova edizio-*

ne critica dei Digesta artis mulomedicinalis di Vegezio : alcune note metodologiche, Marie-Hélène Marganne *Témoignages papyrologiques sur la médecine vétérinaire dans l'Égypte gréco-romaine et byzantine*, Veronika Weidenhöfer *Ninth-century AD Arabian horse medicine. The Kitāb al-furūsīya wa-l-bayṭara of Muḥammad ibn Ya'qūb ibn aḥī Hizām al-Ḥuttulī*. Des questions touchant à la *Langue spécialisée* ont été traitées par Alessandra Bertocchi et Anna Orlandini *L'expression de la modalité dans les textes de médecine vétérinaire antique*, Gualtiero Calboli *Quelques remarques sur la langue de la Mulomedicina Chironis*, Frédérique Biville *Polyphonie énonciative et métalangage dans l'Arts Veterinaria de Pélagonius*, Ghislaine Viré *La langue de la Mulomedicina de Végèce : tradition et innovation*. Quant au *Contenu médical (comprendre, soigner)*, il a fait l'objet des communications de Yvonne Poulle *Végèce et le methodisme*, Klaus-Dietrich Fischer *L'opération de la cataracte dans la Mulomedicina Chironis*, Valérie Gitton-Ripoll *Sur quelques noms d'instruments de chirurgie et de contention conservés par les textes vétérinaires latins*, Robert Halleux *Les drogues minérales et chimiques dans la pharmacopée médiévale. Quelques problèmes critiques*, Marie-Thérèse Cam, qui signe d'autre part l'*Avant-propos* et la *Conclusion*, *Peut-on évaluer le coût des soins et remèdes vétérinaires ?* Suivent (p. 297-308) la *Bibliographie* (complétée d'additions dans certains articles) et (p. 309-321) les *Index* au nombre de quatre (*Index général*, *Index des ouvrages et auteurs*, *Index des noms latins et translittérés du grec*, *Index des mots grecs*). Les actes des journées de Brest reflètent la vitalité actuelle de l'étude de la médecine vétérinaire antique. Par la trace tangible qu'ils apportent du mouvement fédérateur amorcé en 2004, ils sont eux-mêmes de nature à dynamiser le secteur encore davantage et à renforcer son statut au sein de l'histoire des sciences et techniques médicales. À ce double titre aussi, ils sont promis à faire date.

Liliane BODSON.

Georg GRAF V. GRIES, "*Hercle*" ante *Herculem natum* ? De *Amphitruonis Plautinae discrepantiis quaestiuncula. Festschrift für Erwin Arnold zum 70. Geburtstag*, [Munich], chez l'auteur, 2003, 26 × 18 cm, II-22 p., 1 fig., 30 €, ISBN 3-936300-08-9.

Cette savoureuse plaquette nous ramène plus d'un siècle en arrière, au temps du royaume de Bavière (le comte von Gries arbore fièrement en frontispice les armoiries et devises de sa lignée ; et cf. la note 57 !) et des *dissertationes inaugurales*. Rédigée en un latin élégant, mais fondée sur une érudition récente et sûre, elle s'efforce d'abord de résoudre l'inextricable imbroglio ("groviglio di aporie", dit Paratore) de l'*Amphitryon* : inconciliables données militaires (durée de la campagne contre les Téléboens et de l'absence du général), chronologiques (moments de la conception des jumeaux et de la *nyx makra*), gynécologiques (durée de la ou des grossesses), obstétriques (moment du double accouchement), dramaturgiques (unité de temps), pour ne rien dire de l'astronomie (v. 273-276) dont j'ai moi-même tâché de tirer quelque chose (*Pallas* XXXVIII, 1992). Après d'innombrables exégèses, que discute G. von Gries, voici la solution proposée : c'est durant la *nyx makra*, celle qui précéda immédiatement l'accouchement, que Jupiter, "qui cum Alcumena iam iam paritura saepius concubat, ei fetum in uterum inserit, quem in uestigio temporis tamquam decem mensium facit (...), totaque fabula uno eodemque die agi perficique potest." Pourquoi pas ? même s'il est curieux que Jupiter soit d'autant plus empressé que sa partenaire est plus déformée par sa grossesse. Mais cela oblige aussi à athétiser comme apocryphes les v. 476-478, 481-482 (qui mentionnent deux grossesses, l'une de dix, l'autre de sept mois), 486-495 ; et cette sorte de solution chirurgicale suscite toujours quelque scepticisme. Notons ensuite une analyse intéressante de l'expression *uxor usuraria* (v. 498), rapprochée de l'ambivalence du grec *tokos* (à la fois "enfant(ement)" et "revenu, intérêt"). Et pour finir, G. von Gries nous invite – remarque inédite, semble-t-il – à rire avec lui du fait que l'interjection *hercle* apparaît sept fois dans la pièce avant la naissance d'Hercule ! Effet comique de l'anachronisme (cf., entre cent, "le fra-

cas immense des cuivres de Sax” dans *La Belle Hélène* d’Offenbach) ou inadvertance du poète ? Mais à tout prendre, pourquoi ne pas s’étonner aussi qu’Amphitryon et Alcmène, Grecs de l’époque héroïque, s’expriment en vers latins, ou les Romains de Corneille en alexandrins français ?
Jean SOUBIRAN.

Marina IOANNATOU, *Affaires d’argent dans la correspondance de Cicéron. L’aristocratie sénatoriale face à ses dettes*, Paris, De Boccard, 2006 (Romanité et modernité du droit), 24 × 16 cm, 557 p., 50,00 €, ISBN 2-7018-0207-5.

This book is based on the author’s doctoral thesis presented at Paris II in 1997. The manuscript was ready for publication when the author died in a tragic train accident in 2002. Michel Humbert (her former doctoral supervisor), Blanche Magdelain and Dominique Thirion took to heart the task of bringing the manuscript to perfection and making the indices. — The result is the most thorough study currently available of the financial affairs of the Roman aristocracy in the Ciceronian age. Although the title refers only to Cicero’s correspondence, it covers a much wider ground. — The book is subdivided in two long parts, the first is devoted to ‘Les endettés et les causes de leur endettement’ (p. 17-226). It studies the question of debts and debt crisis in the late Republic in general (p. 20-94) and the financial situation of the senatorial aristocracy in particular (p. 95-226). The author provides a sociological profile of the debtors showing that they formed a cross section of society as a whole. The structural monetary constraints affecting the credit system are briefly exposed, and the revolutionary tensions arising from credit crises explained. The long second chapter provides an excellent survey of the sources of income available to Roman senators and their expenditures. — The second part, ‘Les financiers et les opérations de crédit’ (p. 227-481), is the most original. It opens with an analysis of the informal loans and sureties extended by family and friends. The role of credit in *amicitia* is thoroughly examined both on the ideological and the practical level (p. 229-308). The author shows how loans were a natural part of reciprocal exchange relations. This deeply affected the availability of credit and the sustenance of an aristocrat’s credit-worthiness, but also allowed political manipulations, lobbying and the (illegal) remuneration of court-patronage. She then focuses on the financial specialists on whom the Ciceronian aristocracy relied (p. 309-358). Much attention is devoted to what Andreau called ‘les financiers de l’aristocratie’ ; high ranking businessmen operating as moneylenders, financial intermediaries and ‘chargés d’affaires’. Professional bankers remain largely absent from elite transactions. Only three possible exceptions are discussed : the Oppii from Velia, Vettienus and Castricius. (In my view, only Vettienus qualifies as a possible deposit banker.) The last, long chapter (p. 359-482), analyses payments. It forms the epitome of the book, analysing all aspects affecting the discharge of financial obligations: the honorary code that had to be respected by creditors and debtors, the various means of payment (cash, by *delegatio*, or through transfer of estimated property (*aestimatio*)), the possible persons involved, the available legal options and their repercussions. A brief conclusion (p. 483-489) closes the book. — Marina Ioannatou was a trained jurist and the deepest and most original insights of her study lie in her consistent and meticulous attention for the legal aspects and possibilities of Roman loans and debts. She was, however, also a true to heart historian, and the legal analyses she provides are never abstract theoretical templates. Her attention remains fixed on the social context in which debts were contracted and discharged. It is this combination of legal and social history that makes this book special. — The number of case studies that are presented and analysed is overwhelming. Inevitably readers will sometimes find themselves in disagreement (I doubt for instance that Cicero invested in mining (p. 163), or gladiators (p. 173)), but more than enough cases remain standing for even the most critical reader to acknowledge the massive and sound empirical foundations of Ioannatou’s conclusions. — Few will read this

book from cover to cover, but its thoroughness, rich footnotes and excellent indices make it a work of reference and an access point for studying the financial affairs of the late Republican elite. Briefly, this a must-have for any serious classical library.

Koenraad VERBOVEN.

Antoinette NOVARA, *Auctor in bibliotheca. Essai sur les textes préfaciels de Vitruve et une philosophie latine du Livre*, Louvain, Peeters, 2005 (Bibliothèque d'études classiques, 46), 24 × 16 cm, xvi-188 p., 2 fig., 40,00 €, ISBN 90-429-1679-6.

A. Novara est une spécialiste de Vitruve et, plus particulièrement, de son rapport à l'écriture. Avec cet ouvrage elle va plus loin qu'elle n'est jamais allée elle-même et que personne n'est jamais allé dans la connaissance intime de l'auteur de *De architectura*. En 170 pages, elle nous donne un éclairage si nouveau sur les textes préfaciels de ce traité que nous croyons voir avec elle, en pleine lumière, l'architecte romain présenter ses *uolumina* à l'*Imperator Caesar* et lui expliquer ses «raisons d'écrire». Au-delà du cas particulier de Vitruve, c'est aussi toute la conception de la production littéraire (particulièrement scientifique et technique) du début du principat qui est mise en lumière dans le contexte de la création des grandes bibliothèques publiques romaines. — L'ouvrage, préfacé par P. Gros qui prédit un «séisme» dans le monde des vitruviens, se compose de 4 chapitres aux titres latins : I. «*De architectura scripta edere*», II. «*Commentarium*», III. «*Sapientium scriptorum et auctorum elogium*», IV. «*Decem proemia ordinata et architectata*». La préface du livre I du *De architectura* est au cœur du 1^{er} chapitre, en particulier l'emploi par Vitruve du verbe *edere* (1, pr. 1 et 1, pr. 2). Les commentateurs n'ont pas beaucoup prêté attention à ce mot qui n'est pourtant pas habituel dans les dédicaces et les préfaces de la littérature conservée. A. Novara lui donne le sens de «produire» dans l'expression «produire une pièce à conviction». La dédicace du *De architectura* n'est donc pas une «épître dédicatoire» : l'ouvrage n'a pas été envoyé mais remis à l'*Imperator Caesar* par Vitruve lui-même. A. Novara imagine à cette occasion une *recitatio* de Vitruve comprenant, outre l'ensemble des préfaces, les chapitres 1 à 3 du livre I. L'entrée en matière d'A. Novara fait donc l'effet d'un grand courant d'air sur les études vitruviennes, études qu'elle connaît parfaitement et sur lesquelles elle s'appuie, en même temps qu'elle analyse avec une finesse remarquable la syntaxe et le vocabulaire de Vitruve. Son premier chapitre pose surtout les questions qui trouveront leurs réponses dans les chapitres suivants, mais son lecteur est déjà entraîné : il se représente déjà la scène entre Auguste et Vitruve, dans une complicité qu'A. Novara rapproche de celle qui est attestée entre Auguste et Horace. Le deuxième chapitre s'appuie pour l'essentiel sur la préface du livre VII et sur l'emploi du mot *commentarium* dans le *De Architectura*. A. Novara souligne le rapprochement effectué par Vitruve entre *memoria* et *commentarium*, qu'elle transpose astucieusement sous la forme «co-mémoire». Vitruve place l'écriture très haut dans l'échelle des valeurs, s'opposant ainsi implicitement au *Phèdre* de Platon pour lequel le discours écrit n'est qu'un simulacre. A. Novara situe l'œuvre de l'auteur latin dans le contexte des «grandes bibliothèques» : rivalité entre Alexandrie et Pergame, projet césarien (repris par Auguste) de faire ouvrir à Rome des bibliothèques publiques, grecques et latines, les plus grandes possibles. La *recitatio* des préfaces du *De Architectura* ne serait-elle pas un plaidoyer pour l'entrée du *commentarium* de Vitruve dans une bibliothèque publique, en l'occurrence la *bibliotheca Apollonis Palatini* probablement en cours d'aménagement à cette époque ? A. Novara analyse avec beaucoup de finesse l'organisation de l'*index fontium* de Vitruve qui est à la fois une illustration de l'idée de progrès dans l'arbre du savoir humain et une expression du triomphe de la latinité dans le domaine intellectuel. Elle souligne aussi l'importance du paragraphe consacré au mausolée d'Halicarnasse et met cela en rapport avec la construction du mausolée d'Auguste commencé en 28, encore inachevé en 23 au moment de la mort de Marcellus. — La préface

du livre IX est le matériau premier du troisième chapitre. A. Novara met en relief la continuité entre cette préface et celle du livre VII ; elle les suppose conçues en même temps et distingue deux séries de préfaces : celles des livres impairs et celles des livres pairs. Elle relève aussi l'importance d'Archimède pour Vitruve et met en avant l'idée d'une *philosophia Italica* : avec le syracusain Archimède, Vitruve exalte un modèle quasiment national. En remplaçant la distinction de langue par celle de territoire, on voit en effet un net rééquilibrage entre inventeurs «grecs» et inventeurs «romains», en faveur de ces derniers (Archytas le Tarentin par exemple «passe» du côté «romain»). — Le quatrième chapitre est l'aboutissement du livre d'A. Novara. Elle y fait le lien entre le caractère intellectuel et la réalité matérielle des *uolumina* et met l'«édition» en situation. Tous les indices convergent pour donner à penser que les préfaces de Vitruve constituent un ensemble significatif dans leur continuité une remise de l'ouvrage à un moment défini. Elle en fait cette fois une «lecture suivie», dévoilant leur architecture d'ensemble. Elle explique l'absence d'adresse à l'*Imperator Caesar* dans la préface du livre VIII par le caractère exceptionnel de ce passage qui est peut-être en fait un hommage au Prince qui a pourvu à l'approvisionnement gratuit de la Ville en eau. — La lecture de l'ouvrage d'A. Novara est passionnante. C'est une enquête, menée pas à pas vers la résolution de l'énigme : les préfaces ont été écrites pour la présentation de l'ouvrage à Auguste, un moment solennel au cours duquel l'auteur latin aurait ouvert devant l'empereur la *capsa* contenant les dix *uolumina* et les aurait montrés les uns après les autres en dissertant sur ses propres raisons d'écrire, sur la nécessité de transmettre les connaissances et la manière de le faire, sur la notion de progrès grâce au livre. La restitution d'A. Novara est précise jusqu'à la date même de la cérémonie de présentation : un jour de l'été 24 a. C., entre les élections de juillet et les jeux aquatiques de septembre. L'hypothèse pourra certes être contestée, mais la démarche d'A. Novara est sûre : son ouvrage est architecturé et solidement fondé, c'est assurément un bel édifice scientifique.

Philippe FLEURY.

Roger P. H. GREEN, *Latin Epics of the New Testament. Juvenecus, Sedulius, Arator*, Oxford, Clarendon Press, 2006, 22,5 × 15 cm, xx-443 p., 65 £, ISBN 0-19-928457-1.

Estimant ce domaine un peu négligé par les anglophones, R. G. propose, dans la ligne des travaux de K. Thraede, une synthèse sur les trois poèmes épiques latins tardifs consacrés au Nouveau Testament. De longueur décroissante, les trois premiers chapitres présentent dans l'ordre chronologique Juvenecus, Sedulius et Arator. Chacun de ces chapitres analyse le contenu, l'écriture poétique, en particulier son caractère épique, le contenu doctrinal et exégétique et l'intention du poète, non sans approximations et confusions dans la délimitation des questions (par exemple le titre *Epic* recouvre des faits qui ne relèvent pas tous de l'épopée ou celui d'*Exegesis* pour Arator traite de toutes sortes de problèmes). Bref, R. G. offre un état assez bien documenté des différents problèmes que soulève ce type de poésie, mais n'apporte guère de nouveau. Pour Juvenecus, G. critique, de façon excessive, les analyses de M. Roberts sur les techniques de paraphrase et, de façon plus convaincante, l'image trop antijuive donnée de Juvenecus depuis le travail de J. M. Poinssotte. Mais je pense que le problème des sources évangéliques de Juvenecus est beaucoup plus complexe, notamment par une technique de *contaminatio*, que ne le suppose G. et je ne suis pas sûr que le concept d'« entente cordiale » (en français dans le texte, p. 134) caractérise bien les rapports entre les Chrétiens et la culture classique au début du IV^e siècle. Pour Sedulius, j'ai trouvé factice la réorganisation proposée pour le livre III en refusant la fragmentation de la narration ; mais l'idée que Sedulius aurait pu vouloir prendre le contrepied d'Ovide, dont les *Métamorphoses* présentent les dieux comme irresponsables, me semble intéressante et G. a raison de rejeter la thèse selon laquelle le Christ de Sedulius serait un nouvel Énée. Concernant Arator, G. rejette à juste titre l'authenticité des sommaires en prose et la thèse de B. Bureau sur les rapports entre l'apôtre Pierre et

l'Énée de Virgile ; il a aussi raison de défendre, contre R. Hillier, le caractère épique de l'*Historia apostolica*. Le petit chapitre (22 pages) sur la réception et l'influence de ces trois épopées du Nouveau Testament vaut surtout par la prise en compte du fragment de Severus (*In Euangelia libri XII*) découvert à Trèves en 1967 et les informations nouvelles concernant la période humaniste. La conclusion (12 pages) résume les trois premiers chapitres et défend, contre R. Herzog, le concept d'épopée biblique comme tentative d'instruire, de charmer et d'émouvoir un public cultivé. Le premier appendice (Juvencus et le texte du Nouveau Testament, six pages) est trop rapide et superficiel pour apporter une réponse satisfaisante à un problème qui aurait mérité une étude approfondie : Juvencus a-t-il lu une *Vetus latina* européenne ou africaine ? Le second appendice revient en une page et demie sur la récitation publique de l'*Historia Apostolica*. La bibliographie, qui donne parfois une préférence injustifiée aux éditions anglaises (pour Prudence, la seule édition citée est celle de la collection Loeb !) est, dans l'ensemble, assez bien documentée. On est toutefois surpris de ne pas y trouver les travaux de D.J. Niles (en particulier *Doctrine and Exegesis in Biblical Latin Poetry*, Leeds 1993) et, si la contribution de R. Herzog au colloque d'Erice (1981, actes publiés en 1984) figure dans la bibliographie, elle n'a pas réellement été prise en compte dans le chapitre sur Sédulius, ce qui est d'autant plus regrettable que, comme l'auteur me l'avait dit lui-même lors de la présentation orale, cette communication est un remaniement du chapitre qu'Herzog avait écrit pour le second tome, jamais publié, de son *Bibelepik...* et G. déplore explicitement la non-publication du chapitre sur Sédulius. Trois index (références épiques classiques ; références aux *Évangiles* et aux *Actes* ; index général des noms et des matières) facilitent la consultation de l'ouvrage. Au total, cette présentation panoramique des trois grandes épopées latines tardives sur le Nouveau Testament sera fort utile à tous ceux qui veulent prendre contact avec ces œuvres. Mais elle n'apporte guère de nouveau aux spécialistes. Jean-Louis CHARLET.

P. NIGDELIS (Παντελής Μελ. ΝΙΓΔΕΛΗΣ), *Ἐπιγραφικά Θεσσαλονίκεια. Συμβολή στην πολιτική καὶ κοινωνική ἱστορία τῆς ἀρχαίας Θεσσαλονίκης*, Thessalonique, University Studio Press, 2006, 24 × 17 cm, 646 p., fig., ISBN 960-12-1550-6.

The author, who is preparing the publication of a supplementary volume of *IG* for Thessaloniki, has selected some of the new inscriptions and a few already published texts of the Roman period, together with the existing epigraphic *testimonia*, for a separate and detailed publication. Although the work has the approach of an epigraphic corpus – the texts are treated separately, accompanied by a description of the bearing monument and the lettering, statement of the provenance, bibliography (if already published), reference to a photo, date and extensive commentary –, the sources are handled rather as vivid “snapshots”, which permit insights into Roman Thessaloniki and aim to contribute to the completion of our image of the city. This is evident throughout the book, despite the fact that there is no detailed synthesis of this material. Thus, the inscriptions are distributed in five chapters on the basis of the area of public and private life they illuminate. *I. Public life* : the first chapter is the most uneven of the book, as it consists of 11 disparate texts offering stray information on various aspects of civic life, institutions, monuments, topography, and the role of the civic elite. Some of them are small fragmentary inscriptions, which N. attempts to utilize in order to elicit as much evidence as possible. Especially interesting is no. 10, which includes three already published invitations to gladiatorial and wild-beast shows and incites the author to an analysis of several details concerning the activity of important families of Thessaloniki as leading functionaries of the Macedonian Koinon and specifically their role in the organisation of ecumenical games. One of the aforementioned invitations (of AD 259) is connected with the quinquennial Actia-Pythia games, known only from numismatic evidence. The author interprets this as the feast of the second *neokoria* offered to the city by Valerianus I and Gallienus as a reward for its

resistance against the Goths (AD 254). *II. Private associations* : Dedications, funerary inscriptions, catalogues of members, and laws and decrees of private associations add new interesting details to our knowledge not only of the function, activities and social background of numerous *collegia* — among them 10 new ones — but also of religious life, professions and crafts, economic activities, trade, and contacts with other regions. The most popular religious associations are those related to the cult of Dionysos. Although a frequent element encountered in these texts is the care of the burial and the grave of members (for which reason they are often called *collegia funeraticia*), this did not constitute the exclusive field of activity of the private associations. *III. Craftsmen active in Thessaloniki* : Ten funerary inscriptions mention various professions and — as a connection with the previous chapter — some professional associations (e.g. κολλήγιον μουλλιώνων, συνήθεια στεφανηπλόκων). It is remarkable that there is a large number of gladiators, who are to be encountered throughout the chapters of this book. *IV. Demographic composition of the population* : 22 funerary inscriptions and a dedication to a *sacerdos* (no. 16) mention individuals or families bearing more or less rare Roman names. Many of them are regarded as Italian settlers or their descendants or freedmen and a certain number is presumed to have moved to Thessaloniki from other regions of the East, i.e. Southern Greece — mainly Delos — and Asia Minor, as the associations of Ἀσιανοί (Asians) and certain cults and related terms imply. *V. Burial customs and related vocabulary* : The chapter includes 15 inscriptions providing new data regarding burial practices, and threats and fines for violations of grave monuments. Further, specific terms or expressions are discussed, such as ἐκτρόαννις, τόπος, σύνκληρος, τρινηγός and others. A sixth chapter including the epigraphic *testimonia* for the city ranging from the 3rd c. BC to 7th c. AD adds miscellaneous information for various topics. A short chapter of conclusions (also translated into German) gives a brief summary of the most important results arising from the material presented in the previous chapters. Detailed *indices* and excellent photos form useful companions to the study of the epigraphic material. — The extensive and bibliographically up to date commentary on the texts contains numerous details about various relevant issues and betrays the author's profound knowledge of Roman Macedonia and especially Thessaloniki, as well as of the related open historical questions. The evidence of the new epigraphic sources is combined with the already accumulated data in order to put new tesserae to the mosaic of monuments and topography of Roman Thessaloniki. Further, the new evidence demonstrates the city's leading role in Roman period in various fields. From the end of the 2nd and during the 3rd c. AD. Thessaloniki supplies the Macedonian Koinon almost exclusively with its chief magistrates. It was, moreover, an economic centre, headquarters of the office for the collection of the *uicissima hereditatum* (cf. chapter III, no. 10), and attracted a large number of foreigners as the most important port of the North Aegean, with a crucial role in trade and transport. The multifaceted nature of the new data concerning both economic activity in general and the ideological tendencies, which are to be traced in the new texts, emphasises the intellectual and spiritual contribution of several ethnic groups, e.g. Italians, Asians, Thracians, Jews, people from neighbouring cities, including the nearby colonies, who mingled there for various reasons and in different periods, and made Thessaloniki a multi-coloured and multi-cultural city. Finally, special interest attaches to the new evidence and the rich commentary on onomastics, personal ideologies, and the collective perceptions of the population. — The nature of the book, namely a catalogue with separate treatment of the inscriptions, which are nevertheless treated as aspects of the Roman history of the city, could not prevent repetition of certain remarks in more points. In any case, the broadening and deepening of our knowledge of Roman Thessaloniki as a result of N.'s work demonstrate that the conclusions at the end of the book are merely a brief taste of the exploitation of this evidence, which the author is certainly able to present. Despite his expressed

reluctance, we may therefore expect an extensive synthesis on Roman Thessaloniki from him in the future.

Sofia ZOUMBAKI.

Daniel DELATTRE, *La Villa des papyrus et les rouleaux d'Herculanum. La Bibliothèque de Philodème*, Liège, Université, 2006 (Cahiers du CEDOPAL, 4), 24 × 17 cm, 182 p., 10 pl., 20 €, ISBN 2-87456-23-5.

Nel 2006 è apparso il volume di Daniel Delattre, un accurato bilancio di passato, presente e futuro della papirologia ercolanese, dedicato alla memoria di Marcello Gigante, “qui a tant œuvré pour la renaissance actuelle des études sur les textes retrouvés à Herculanum, et pour la reprise des fouilles de la Villa des Papyrus”. Con la pubblicazione dell’agile volumetto, ricco di belle illustrazioni, l’Autore, noto studioso dei papiri ercolanesi, ha voluto rispondere all’esigenza “de voir enfin paraître, en langue française, un ouvrage qui rendrait plus commode au public francophone l’accès au trésor libraire d’Herculanum” (p. 3). — Il lavoro si muove sul versante della filologia, ma include anche preliminarmente una breve sezione dedicata agli studi archeologici sulla celebre Villa ercolanese: in essa l’Autore fornisce le notizie archeologiche essenziali sulle circostanze di rinvenimento e di contesto dei volumi della celebre biblioteca ercolanese. Alla fine del Volume, l’indice Bibliografico include anche una rassegna essenziale di titoli di opere di archeologia ercolanese, non completamente aggiornata (ma non era questo l’obiettivo dell’Autore). — Nel primo capitolo (*La scoperta della Villa dei papiri*, p. 9-19), dopo aver descritto l’eruzione vesuviana del 79 d.C. e le differenti conseguenze che ebbe su Pompei ed Ercolano, Delattre ricorda le varie esplorazioni della Villa dei papiri, dal Settecento fino alla ripresa degli scavi negli ultimi anni, infine passa in rassegna le varie ipotesi sull’identificazione del proprietario, che tende ad identificare in Lucio Calpurnio Pisone Cesonino. — Nel secondo capitolo si entra nel cuore dell’opera (*Un’impressionante collezione di rotoli carbonizzati*, p. 20-28) e si passa a descrivere i vari ritrovamenti dei papiri, il modo nel quale essi sono stati conservati e gli effetti dell’eruzione sui rotoli. — Nel terzo capitolo (*Un’avventura fuori dal comune: l’apertura dei rotoli carbonizzati*, p. 29-39) Delattre indica i diversi metodi seguiti per srotolare i papiri ercolanesi, dal Paderni, al Piaggio, allo spogliamento delle scorze effettuato dopo il ritorno dei Borbone a Napoli nel 1816. — Nel quarto capitolo (*Come si presentavano i rotoli ercolanesi? Tipologia e formati*, p. 40-70), passa a descrivere le caratteristiche “tecniche” e paleografiche dei rotoli papiracei. — Nel quinto capitolo (*Le differenti fasi della costituzione della Biblioteca di Ercolano*, p. 71-79) viene indicata la formazione della biblioteca ercolanese, che nella maggior parte conserva opere di Filodemo, per la cui cronologia Delattre conserva l’ordine di Giuglielmo Cavallo e conclude che “la bibliothèque était probablement “morte au moment de la catastrophe qui l’a ensevelie, autrement dit qu’elle n’intéressait plus guère le propriétaire des lieux à cette époque”. — Nel sesto capitolo (*La biblioteca di Filodemo*, p. 80-95) l’Autore chiarisce le ragioni per le quali la biblioteca di Ercolano “était celle-là même où fut conservée la production philosophique du professeur d’épicurisme qu’était Philodème”. Dunque “Philodème entretenait des relations tout à fait privilégiées avec cette bibliothèque... il s’agirait bien là de sa propre collection de livres, complétée après sa mort par l’ajout d’un petit nombre de copies postérieures d’œuvres de Philodème lui-même et d’autres Épicuriens”. — Nel settimo capitolo (*Le edizioni*, p. 96-105) egli passa a descrivere le edizioni dei papiri Ercolanesi, dalla prime a quelle del XX secolo. — L’ottavo capitolo, dal titolo *Presente e futuro della papirologia ercolanese*, p. 106-131, sottolinea il ruolo decisivo del CISPE nel definire un indirizzo di ricerca sui papiri di Ercolano e delle metodologie di lavoro introdotte da Marcello Gigante. — Nell’*Epilogo*, infine, Delattre annuncia la messa in rete, da parte della Biblioteca Nazionale di Napoli, delle immagini multispettrali e dei disegni napoletani, che dovrebbe contribuire a far uscire definitivamente la papirologia ercolanese dalla rete esclusiva degli specialisti. Altre

prospettive di ricerca si dischiudono anche grazie alla possibile applicazione della risonanza magnetica nucleare ed di altre analoghe tecnologie, che consentono di accedere agli strati interni di un rotolo danneggiato, senza doverlo necessariamente svolgere.

LUCIA A. SCATOZZA HÖRICHT.

Carmen CHUAQUI, *Grecia en tres tiempos*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 2005 (Colección de Bolsillo, 26), 14 × 10 cm, 133 p., ISBN 970-32-2322-2.

Ce petit volume, au format de poche, réunit le texte de trois conférences données en 2001 et 2002 dans des institutions mexicaines : la première concerne la Grèce classique, la seconde la Grèce byzantine et la troisième la Grèce moderne. Ces trois essais accordent une grande importance au monde grec dans le temps (comme le montre le titre) et dans l'espace. L'auteur défend l'idée que, si l'histoire grecque peut être divisée en différentes périodes pour des raisons didactiques, elle forme un *continuum* de quatre mille ans qu'il est nécessaire de considérer dans sa globalité si l'on veut comprendre les parties qui le composent. Ce qui est vrai pour l'histoire l'est aussi pour la langue. Depuis quatre millénaires, le grec n'a jamais cessé d'être parlé. Ce que nous avons, ce sont différents stades d'une langue qui a beaucoup évolué durant sa longue existence. Du point de vue spatial, beaucoup d'érudits considèrent la culture grecque comme une entité autosuffisante centrée sur elle-même, comme si la Grèce formait une île sans contact avec les autres régions. C'est une vision fautive : la Grèce archaïque et classique a entretenu des liens étroits avec l'Asie Mineure, qui a vu naître la poésie lyrique et la philosophie, la Grèce hellénistique avait pour capitale culturelle Alexandrie, ville cosmopolite, et l'Empire byzantin fut un lieu de rencontre multiethnique et multiculturel. Le premier texte envisage les Grecs comme un groupe ethnique en opposition aux autres dans une perspective littéraire : Grecs et Troyens chez Homère, Grecs et Perses chez Eschyle et Grecs contre d'autres Grecs dans les *Sept contre Thèbes* d'Eschyle et les *Phéniennes* d'Euripide. L'essai sur la Grèce byzantine est centré sur un des thèmes les plus importants de l'histoire de l'Empire byzantin : la religion ou plutôt les religions. Il est difficile d'expliquer comment s'est opérée la conversion des Grecs du paganisme au christianisme. En revanche, le passage du christianisme à l'islam fut plus facile, car les deux religions plongent leurs racines dans le judaïsme. Le dernier texte, consacré à la Grèce moderne, traite de la traduction des poètes et souligne les difficultés rencontrées par le traducteur de textes grecs : la langue et le contexte historique. Un beau parcours qui conduit d'Homère, Eschyle et Euripide à Sikelianos, Cavafis, Palamas, Solomos, Seferis, Ritsos et au musicien Mikis Theodorakis.

Bruno ROCHETTE.

Elisabeth HERRMANN-OTTO, *Unfreie Arbeits- und Lebensverhältnisse von der Antike bis in die Gegenwart. Eine Einführung*. Herausgegeben von E. H.-O., Hildesheim - Zurich - New York, G. Olms, 2005 (Sklaverei. Knechtschaft. Zwangsarbeit, 1), 24 × 16 cm, XVIII-417p., 48,00 €, ISBN 3-487-12912-4.

L'ouvrage recensé inaugure une collection qui accueillera en son sein des travaux sur l'esclavage, la servitude et le travail forcé de l'Antiquité à nos jours. Il rassemble dix-sept contributions et est le fruit d'un cycle de conférences qui se sont données dans le cadre du *Graduiertenkolleg* de l'Université de Trèves intitulé «Sklaverei – Knechtschaft und Frontarbeit – Zwangsarbeit. Unfreie Lebens- und Arbeitsformen von der Antike bis zum 20. Jahrhundert». Il donne un avant-goût de ce que pourraient être les activités et les publications futures du *Kolleg* en question. On y trouve en effet des contributions très variées traitant de la dépendance de l'Antiquité à nos jours, rangées sous les rubriques suivantes : «Esclavage et formes apparentées de «non-liberté» (*Unfreiheit*) dans le monde antique», «Non-liberté entre l'Antiquité tardive et le début des Temps modernes», «La suppression de l'esclavage et ses suites», «L'esclavage antique reflété dans l'art et la

science du 19^e s. à nos jours». Un seul article concerne exclusivement le monde romain : celui de Hans Ankum sur la *fauor libertatis*. L'auteur a relevé vingt-deux textes du droit romain relatifs à l'affranchissement chez les juristes classiques de Javolin (début 2^e s.) à Ulpien (déb. 3^e s.), textes dans lesquels, d'une part le juriste mentionne la *fauor libertatis* comme le fondement d'une norme juridique déjà formulée (*lex*, édit du préteur, constitution impériale) ou comme la base d'un *responsum* d'un juriste antérieur, d'autre part invoque la *fauor libertatis* dans la formulation d'une nouvelle solution juridique concernant l'affranchissement de l'esclave ou de l'affranchi. Les solutions qui figurent dans ces textes et qui reposent sur la *fauor libertatis* ont pour résultat d'améliorer la situation de l'esclave qui est ou qui doit être affranchi (il s'agit toujours de cas plus ou moins singuliers, difficiles à résoudre). Ainsi, l'esclave obtient la liberté dans des cas où l'affranchissement ne produirait pas ses effets ou les produirait à une date ultérieure ou encore dans de moins bonnes conditions si la loi stricte était appliquée. Conclusion de l'auteur : aucun juriste n'a jamais proposé d'abolir l'esclavage, mais, par les solutions qu'ils ont apportées dans le domaine du droit de l'affranchissement, les juristes classiques ont amélioré la situation des affranchis dans une mesure significative (*Der Ausdruck favor libertatis und das klassische römische Freilassungsrecht*, p. 82-100). Dans sa contribution sur la signification de l'esclavage antique pour les droits de l'Homme, Elisabeth Herrmann-Otto fait très largement appel aux juristes romains. Ceux-ci reconnaissent le caractère contre nature de l'esclavage, mais n'envisagent jamais son abolition. Au contraire, l'esclavage est pratiqué à Rome de manière légale en tant qu'institution du *ius gentium* et du *ius ciuile*. Aucune de ces deux sphères légales ne considère la liberté naturelle et l'égalité de tous les êtres humains comme des droits inaliénables. Tout au plus leur concèdent-elles une valeur relative. La pratique romaine de l'esclavage présente toutefois un trait particulier : l'affranchissement en tant qu'institution du *ius gentium* permet à des personnes de statut non libre d'obtenir la jouissance de la pleine liberté sous le droit du citoyen et de la famille, ce qui entraîne une intégration (presque) complète à la société romaine. Cette dernière n'est toutefois pas une société d'esclaves et de libres, mais d'esclaves, d'affranchis et de libres (*Die Bedeutung der antiken Sklaverei für die Menschenrechte*, p. 56-81). Sur le rôle particulier de l'affranchissement à Rome, l'auteur aurait pu puiser des idées chez Jean Christian Dumont qui avance la thèse suivante : compte tenu du régime démographique de Rome, celle-ci n'a pu survivre qu'en intégrant les esclaves et son projet initial sur eux était peut-être d'en faire des citoyens (Seruus. *Rome et l'esclavage sous la République*, Rome - Paris, 1987). Rome entre aussi en ligne de compte dans l'article de Georg Wöhrle, *Der «freie» Sklave. Antike Sklaverei und das Konzept der «inneren» Freiheit* (p. 35-55). Dans le monde gréco-romain, l'auteur distingue trois types de discours sur l'esclavage : un discours relevant du droit naturel, un discours humanitaire et un discours moral. Ce dernier émerge surtout dans le contexte de la philosophie stoïcienne. Cicéron, Sénèque, Épictète, Marc Aurèle sont donc appelés à la barre des témoins. Toutefois, en définitive, ce discours ne réussit pas à remettre en question les relations de pouvoir en place, mais, au contraire, les stabilise. Le lecteur de *Latomus* s'intéressera encore à la contribution dans laquelle Heinz Heinen établit le bilan de cinquante années de recherches sur l'esclavage antique menées à l'Académie de Mayence, présente les travaux en cours et fait part des projets et des souhaits en matière de recherches sur le sujet (*Das Mainzer Akademieprojekt «Forschungen zur antiken Sklaverei» : Geschichte und Bilanz, Perspektiven und Desiserate*, p. 371-394). Nul doute que, sous la houlette d'E. Herrmann-Otto et de H. Heinen, la nouvelle collection ne comprenne des ouvrages du meilleur aloi.

Jean A. STRAUS.

Brian CAMPBELL, *Greek and Roman Military Writers. Selected Readings*, Londres - New York, Routledge, 2004 (Routledge Classical Translations), 22 × 14 cm, xxiv-231p., 11 fig., 15,99 £, ISBN 0-415-28547-X.

La liste des références des deux cent quatre-vingt-six textes retenus ouvre ce volume de deux cent trente et une pages. Elle précède celle des onze figures venant illustrer le propos ; suivent les traditionnels préface et remerciements. Le corps principal est formé de l'introduction et de cinq grandes parties : organisation, exercice et discipline ; rôle du général ; ordre de bataille, tactiques et stratégies ; attaque et défense des cités ; travaux et poliorcétique (ponts, camps, fortifications, engins et ouvrages de siège). Faisant suite à une courte bibliographie choisie, deux *indices*, portant pour l'un sur les passages traduits et pour l'autre sur les noms et les matières, viennent heureusement conclure l'ouvrage. Le livre est une compilation de deux cent quatre-vingt-six passages tirés des écrits de trente auteurs antiques grecs et latins. Comme pour toute sélection, le choix ne peut être qu'arbitraire. Le sujet couvre une vaste période (antiquité grecque et romaine) et concerne une question dont la problématique n'est pas moins étendue. On est dès lors en droit de s'interroger sur l'intérêt d'inscrire une étude sur une aussi longue durée et de mêler deux mondes, le grec et le romain, au demeurant bien différents tant il existe déjà de grandes disparités à l'intérieur de chacun d'eux : l'armée romaine du Bas-Empire n'est-elle pas par exemple en profonde rupture avec celle du Haut-Empire. Il y a ici un risque de confusion et d'amalgame pour l'étudiant auquel cet ouvrage s'adresse. Les textes sont regroupés dans cinq grandes parties sans autre distinction à l'intérieur de celles-ci qu'un classement respectant la chronologie des auteurs ; les passages d'un même écrivain se trouvent ainsi regroupés même s'ils ont trait à des périodes parfois très éloignées : le texte de Frontin (n° 23) où il est question du général sparte Clearchus (fin du v^e siècle avant J.C.) est ainsi enclavé entre un passage (n° 22) relatif à Marius (fin du i^{er} siècle avant J.C.) et un autre (n° 24) concernant Corbulon (principat de Néron). Il est aussi regrettable que les textes soient donnés exclusivement dans leur traduction anglaise : l'ouvrage n'est ainsi guère utile au chercheur, lequel ne peut faire l'économie du texte original grec ou latin. L'idée de mettre à disposition dans un même volume les extraits les plus importants afin de faciliter les travaux de dépouillement n'est pas non plus à retenir ici tant ces passages sont bien connus de la recherche. Les commentaires de Brian Campbell ne sont jamais systématiques : peu développés, ils n'ont pas vocation à être fouillés et dispensent une information minimaliste. L'essentiel de la contribution de l'auteur réside donc dans l'introduction de vingt pages qui cette fois n'omet pas d'envisager sous un angle différent les rapports que les mondes grec et romain pouvaient entretenir avec la guerre, avant de s'intéresser plus particulièrement aux auteurs antiques ayant écrit sur la guerre. Mais là aussi il s'agit d'une synthèse succincte. L'ouvrage, qui n'apporte donc aucun élément nouveau sur la question, se destine donc avant tout aux étudiants, toujours très sollicités et peu disponibles, souhaitant approfondir par une vue d'ensemble leur connaissance des armées grecque et romaine et des auteurs qui en ont parlé.

Olivier RICHIER.

Marguerite GARRIDO-HORY et Antonio GONZALÈS, *Histoire, espaces et marges de l'Antiquité*. 1, 2, 3 et 4. *Hommages à Monique Clavel Lévêque*. Éditeurs : M. G.-H. et A. G., Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2003, 2003, 2004 et 2005 (Histoire et politique), 24 × 16 cm, 291, 323, 335 et 328 p., nombr. fig., cartes, 1 front., 28,00, 30,00, 30,00 et 30,00 €, ISBN 2-84867-015-0, 2-84867-025-8, 2-84867-061 et 2-84867-112-2.

L'œuvre intellectuelle de Monique Clavel-Lévêque est immense et multiforme, et fortement ancrée à l'Université de Besançon autour de laquelle s'est tissé un réseau savant dense et étendu, qui alimente les présents *Hommages* de nombreuses contributions en provenance de plusieurs continents. En tout, 56 articles se répartissent sur quatre volumes, auxquels il convient d'ajouter deux présentations de M. Clavel-Lévêque, et 9 pages représentant sa bibliographie. Les contributions sont regroupées dans chaque volume autour de trois thèmes : «Écritures de l'histoire» ; «Territoires de l'histoire» ; «Espaces de l'histoi-

re et lien social». Malgré ce souci éditorial, l'hétérogénéité persiste, comme il est habituel dans ce type d'ouvrage, et peut-être encore plus dans ce cas-ci, M. Clavel-Lévêque ayant noué au cours de sa carrière des relations avec des savants d'horizons divers. Cette hétérogénéité transparaît également dans le traitement des sujets, puisque les contributions vont d'un article de trois pages à des sommes de plus de 50 pages. Les contraintes éditoriales ne permettent pas d'offrir ici un résumé des 56 contributions, dont seuls les titres seront repris, en tentant de les regrouper selon des thématiques partagées. — C'est certainement la section consacrée aux «Territoires de l'histoire» qui est la plus cohérente, et renvoie directement au travail fondateur réalisé par M. Clavel-Lévêque dans sa thèse sur Béziers et son territoire, un dossier sur lequel revient St. Mauné (*La centuriation de Béziers B et l'occupation du sol de la vallée de l'Hérault au 1^{er} siècle av. J.-C. Quelques éléments de réflexion autour de découvertes récentes*, II, p. 57-101). D'autres régions sont évoquées en Gaule, comme dans les travaux de B. Belotti (*Les enceintes de hauteur de la région de Grasse. État de la question et perspectives*, III, p. 133-145) et de G. Fabre (*Un nouveau pagus pyrénéen, d'après l'inscription votive de Vignec (Hautes-Pyrénées)*, III, p. 181-192). Les autres provinces ne sont pas pour autant négligées, grâce aux contributions de J. Peterson sur la Bretagne (*Iron Age and Roman Square Enclosures near Venta Icenorum : Roman Changes in a Prehistoric Landscape*, I, p. 161-184), d'O. Olesti Vila (*Propiedad de la tierra y élites locales. El ejemplo del ager barcinonensis*, IV, p. 175-200) et de R. Plana-Mallart (*La structure spatiale d'un oppidum de l'Âge du Fer. L'exemple d'Ullastret (Gérome, Espagne)*, IV, p. 201-219) sur le nord-est de l'Hispanie citérieure, d'A. Wasowicz sur la Chersonèse taurique (*Sur les cadastres grecs encore et toujours. Remarques en marge de la publication des cadastres de Chersonèse Taurique, par Galina Nikolaenko*, II, 193-205), tandis que d'autres études raisonnent à l'échelle de l'Orient (S. Zoumbaki, *Zur Funktion des Neaniskarchen in den Städten des östlichen Teils des römischen Kaiserreiches*, III, p. 193-211), voire de tout l'Empire (I. Sastre, *Ager publicus y deditio : reflexiones sobre los procesos de provincialización*, II, p. 157-192). — Toujours dans cette section, un autre type d'articles étudie les écrits théoriques d'arpentage, ceux-là même dont M. Clavel-Lévêque a encouragé la réédition dans un vaste programme européen : c'est le cas des contributions de J. Peyras (*Colonies et écrits d'arpentage du Haut-Empire*, II, p. 103-155), d'E. Hermon (*Les 'Gromatici' entre fictions et faits*, I, p. 133-160) ou de D. Conso (*L'adjectif latin pinnalis et l'histoire de deux notices des textes latins d'arpentage*, IV, p. 147-164). Enfin, trois contributions sont moins centrées sur les écrits des arpenteurs, mais en relation plus ou moins directe avec le sujet, à savoir celles de J.-Y. Guillaumin (*Géométrie et arpentage. Le 'geometrès' à l'époque néronienne d'après Sénèque, 'ad. Luc.' 88, § 10-13*, I, p. 109-132), de S. El Bouzidi (*Le pastoralisme à la fin de la République romaine : hommes, espaces et formes d'activité*, III, p. 146-180) et de M. Crampon (*Ad vicissatim volo remigrare...*, IV, p. 165-173). — Les deux autres grandes catégories («Écritures de l'Histoire» et «Espaces de l'histoire et lien social») semblent moins bien définies, et de nombreuses contributions auraient pu figurer indifféremment dans l'une ou l'autre : c'est pour cette raison que je les regroupe dans les lignes qui suivent. Certains travaux concernent l'Empire romain, son fonctionnement, et les processus de romanisation en général, comme ceux de M. Christol (*L'huile du prince : évergétisme impérial et administration annonaire au 1^{er} siècle après J.-C.*, I, p. 209-226), T. P. Bridgman (*Les Romains et l'Irlande : invasion, conquête ou commerce ?*, II, p. 223-243), R. Étienne (*Diffusor olei ad annonam Urbis*, II, p. 245-253), F. Salerno (*Un praefectus a Cassino*, III, p. 322-325), M.L. Sánchez León (*Municipalización y munificencia en Ebusus*, III, p. 326-335), F. Coarelli (*Il teatro di Minturnae e i magistri collegiorum repubblicani*, III, p. 215-221), ou R. Soussignan-Compantangelo (*Modalités de la romanisation en Italie méridionale : fondations coloniales, structures portuaires et commerce maritime au début du 1^{er} s. av. n. è.*, II, p. 255-289). D'autres étu-

des s'attachent au monde romain, mais à travers des analyses de sources littéraires antiques, parfois croisées avec des œuvres plus récentes : ainsi, celles de J. Annequin (*Rire, ironie et narration dans les 'Métamorphoses' d'Apulée*, I, p. 31-45), de C. Daude (*Figures de l'altérité dans le roman d'Achille Tatius, 'Leucippé et Clitophon'*, I, p. 65-90), de J.C. Sánchez León (*Séneca y 'Los Cenci' de Antonin Artaud*, I, p. 91-102), ou de C. Cascione («*Omnes populi qui legibus reguntur*» in *Ioannes Caballinus*, III, p. 32-35). — Les religions de l'Antiquité, païennes et chrétiennes, sont également étudiées sous divers aspects, dans les travaux de M. Feugère (*Les bronzes de Nîmes BN 2725 et 2735 et le sanctuaire guérisseur de Nemausus*, I, p. 227-231), J.-M. Pailler (*La prêtresse prostituée ou les trois vœux de la Vestale*, III, p. 88-101), L. Ballesteros Pastor (*El culto de Miirridates a Zeus Estratio*, II, p. 209-222), M. Valdés Guía (*El culto de Zeus Eleutherios en época arcaica : liberación de esclavos/dependientes y constitución de ciudadanías*, II, p. 291-323), M.-C. L'Huillier (*Notes sur la disparition des sanctuaires païens*, IV, p. 271-297), ou R. Nouailhat (*L'École de Lérins*, IV, p. 317-328). Dans un domaine finalement peu éloigné, l'histoire des institutions et du droit fait aussi l'objet de plusieurs contributions, comme celles de T. Naco del Hoyo (*Los 'stipendarii' griegos en Asia Menor (189-188 a.C.) : instituciones helenísticas y su 'interpretatio romana'*, II, p. 35-46), J. Alvar Ezquerro (*Discusión sobre las instituciones ibéricas*, III, p. 11-31), N. Rampazzo (*Professio tra regola ed eccezione nella storia elettorale della Roma repubblicana*, IV, p. 93-129), F. Tuccillo (*Note minime sulla lex Scribonia*, IV, p. 131-144), C. Masi Doria (*Quaesitor urnam movet. Un'immagine della procedura per quaestionem in Verg. Aen. 6.432*, III, p. 222-248), F. Reduzzi Merola (*Ancora su D. 21.2.39.1, stipulatio duplae e traditio*, III, p. 316-321), ou C. Auliard (*Les deditiones, entre capitulations et négociations*, IV, p. 255-270). — L'ouverture vers d'autres époques et d'autres cultures, et les vertus d'un comparatisme bien maîtrisé suscitent également d'autres contributions, comme celles de M. Bazemo (*De la représentation de soi et de l'autre à l'esclavage précolonial. Le cas des Moosé et des Peul au Burkina Faso*, I, p. 187-194), J. A. Dabdab Trabulsi (*Liberté des Anciens et des Modernes. Une critique de la lecture libérale*, I, p. 47-64), L. Labruna (*Tra Europa e America Latina : principi giuridici, tradizione romanistica e 'humanitas' del diritto*, III, p. 36-59), J. Kolendo (*Origines antiques des débats modernes sur l'autochtonie*, IV, p. 25-50), D. Agne (*Identification des objets et obéissance aux règles et aux lois par le jeu. Une étude parallèle chez Platon et dans quelques sociétés traditionnelles ouest-africaines*, IV, p. 223-253), et C. Pérez (*Les rituels festifs de type «carnavalesque» dans l'hémisphère nord antique et médiéval et dans les sociétés du triangle polynésien. Le cas particulier du cycle de 'Oro à Tahiti*, III, p. 249-315) ou, dans le domaine des représentations de l'Antiquité, celles de A. Prieto (*Astérix en Hispania*, II, p. 47-54), ou M. Thiébaud (*Images de l'Antiquité : histoire d'en rire et d'en sourire (1830-1914)*, III, p. 102-130). De telles approches ne sont pas éloignées d'autres travaux traitant d'anthropologie historique ou d'histoire culturelle, comme ceux de C. Leduc (*Ego et ses trois soeurs (germaine, utérine, consanguine). Athènes et Sparte, VI^e s. - IV^e s. av. J.-C.*, I, p. 249-291), d'A. Gonzalès (*Représentation des paysages et pensée grammatique*, II, p. 9-33), de E. Bouley (*L'éducation éphébique et la formation de la 'juventus' d'après quelques documents des provinces balkaniques et danubiennes*, I, p. 195-207) ou de N. Fick (*L'amitié, une absence significative dans le roman latin*, I, p. 233-247). Enfin, diverses contributions appartiennent à des domaines très spécifiques et ne rentrent pas dans les catégories précédentes : celles de C. Brunet (*Detrimentum et emolumentum : deux antonymes dérivés en -mentum*, IV, p. 11-24), P. Nobel (*De la qualité d'une translation française en occitan : le cas du manuscrit BNF fr 2426*, III, p. 60-87), R. Petitpré et J. Peyras (*Aux origines de la spiritualité orthodoxe : la seconde inauguration de Sainte-Sophie de Constantinople*, IV, p. 51-91), et L. Lévêque (*La politique dans le rouge. De Coblençe à Mayence*, IV, p. 299-316).

Bertrand GOFFAUX.

Filippo CANALI DE ROSSI, *Le relazioni diplomatiche di Roma. Volume II. Dall'intervento in Sicilia fino alla invasione annibalica (264-216 a.C)*, Rome, Herder Editrice e libreria, 2007, 24 × 17 cm, vi-148 p., 6 fig., 28,00 €, ISBN 978-88-89670-20-0.

Postérieur de 2 ans au tome 1 qui couvrait 5 siècles d'histoire, ce second volume regroupe tous les témoignages qui font état des échanges «diplomatiques» et, plus généralement, des déclarations de caractère officiel à propos d'épisodes dans lesquels Rome se trouva impliquée entre -264 et -216. Les textes ou notices qu'il regroupe constituent 3 ensembles dont l'un a trait à la première guerre punique, le suivant aux guerres d'Illyrie et à l'expansion carthaginoise en Espagne et le dernier à la deuxième guerre punique jusqu'aux lendemains du désastre de Cannes. Chacun est précédé d'une introduction qui présente brièvement le contexte de chaque épisode dont les témoignages anciens qui forment le cœur du livre gardent le souvenir. — Même si certains des contacts ou des allées et venues dont il y est question sont sources de problèmes sans fin pour les modernes (il suffira de mentionner ici les diverses versions de la tradition relative aux causes et aux origines de la deuxième guerre punique), les textes présentés se réfèrent dans leur quasi-totalité à des événements dont, à la différence de ce qui était le cas dans le tome 1, l'historicité ne soulève pas de problème de principe. Il faut également noter la place tenue dans la troisième partie du livre par les notices qui font état de la *nuntiatio* de prodiges et de leur *procuratio*. En effet, lorsqu'ils se produisent ailleurs qu'à Rome, l'annonce de ces phénomènes implique la venue dans l'*Vrbs* de ceux qui en ont été les témoins. D'autre part, dans un cas au moins, elle conduisit, après le désastre de Cannes, à la désignation, en la personne de Q. Fabius Pictor d'un *legatus* chargé de consulter l'oracle de Delphes. Notons que la série d'*indices* s'est enrichie d'une rubrique *Italici* et que le choix d'une typographie plus «aérée» que celle du volume précédent facilite la lecture de ce tome 2. — L'ouvrage s'achève sur un appendice intitulé *Il supplizio di M. Attilio Regolo e la tomba di Aulo Calatino*. L'auteur part d'une analyse des témoignages qui font état des supplices infligés à Regulus. Il en tire la conclusion qu'ils se rattachent à une tradition selon laquelle, lorsque, après de longs séjours dans les ténèbres, celui-ci était exposé aux coups du soleil, il était attaché à une croix. Sur cette base, il propose de reconnaître un souvenir de cette «crucifixion» dans un fragment de la fresque qui ornait une tombe voisine sur l'Esquilin, de celle, plus connue, d'un Fabius ou d'un Fannius et qu'il identifie à celle d'A. *Attilius Calatinus*. — Si elle a le mérite de la nouveauté, cette hypothèse est infirmée par le témoignage de Cicéron (*Tusc.* 1, 13) selon lequel le sépulcre de Calatinus était situé dans le voisinage de la porte Capène. C'est de toute évidence faire violence au texte que d'interpréter la mention de ce tombeau dans un environnement qui est celui de la *uia Appia* en référence à un «zeugma» qui permettrait de l'inclure, en prenant plus que des libertés avec la topographie, dans la série des tombes qui se dressent, à son début, le long de la voie Appienne.

Jean-Claude RICHARD.

Françoise-Hélène MASSA-PAIRAULT et Gilles SAURON, *Image et modernité hellénistiques. Appropriation et représentation du monde d'Alexandre à César*. Textes réunis par Fr.-H. M.-P et G. S., Rome, École française de Rome, 2007 (Collection de l'École française de Rome, 390), 28 × 22,5 cm, 272 p., fig., 70,00 €, cartes, ISBN 978-2-7283-0780-7.

Les contributions réunies dans cet ouvrage prolongent les recherches menées lors de plusieurs séminaires organisés par l'École française de Rome sur l'image antique et son interprétation. Elles montrent comment l'image devient un révélateur de bouleversements politiques, religieux et culturels. — Le premier des quatre thèmes abordés traite de l'extension des horizons et du cosmopolitisme. La construction savante du Phare d'Alexandrie, tour-signal et lieu de culte dynastique, résulte de l'influence de philosophes et de mathématiciens grecs sur des architectes et ingénieurs égyptiens (Hairy). Sur la mosaïque

du Nil de Préneste, la faune hostile rend sensible la fascination mêlée de crainte suscitée en Égypte par l'arrière-pays éthiopien ; mais la présence d'un tel sujet dans la salle absidiée du forum intrigue (Trinquier). Découvrir le territoire africain, explorer l'espace atlantique septentrional, voire contourner l'Europe et redescendre vers l'est : Alexandre puis César rêvent de ces expéditions géographiques de conquête (Braccesi). À l'inverse, le cosmopolitisme a des effets pervers : la grande diffusion des bols à reliefs montre que les thèmes inspirés par l'épopée et la tragédie perdent de leur saveur et de leur lisibilité hors de leur cadre d'origine (Siebert). — L'affirmation du pouvoir se manifeste à Delphes par des offrandes propres à assurer le contrôle du sanctuaire (Jacquemin), ou par l'interaction entre la topographie naturelle et la topographie religieuse et politique qui conditionne la réalisation des grands ensembles urbains hellénistiques (Kohl). Ainsi, la position qu'occupent les principales divinités sur la frise du Grand Autel de Pergame est calculée en fonction de l'emplacement de leurs temples (Queyrel). Ce qui subsiste des décors en terre cuite des édifices sacrés du monde étrusco-italique – frontons de Talamone, de Chieti, de la Via San Gregorio à Rome – témoigne au cours du II^e siècle av. J.-C. de l'activité artisanale de l'Vrbs et d'une revitalisation des histoires locales au contact des nouveaux thèmes de propagande (Strazzulla). — Dans la représentation du souverain fusionnent des signes complémentaires. À Alexandrie, les statues colossales du couple royal sont de type égyptien mais de modelé grec ; et le tore de laurier grec qui en orne le socle souligne leur nature divine (Guimier-Sorbets). Une chlamyde macédonienne, une ceinture retenue par un nœud d'Hercule, un bandeau orné d'un foudre posé sur la tresse axiale de la chevelure d'inspiration isiaque, font reconnaître dans la statue d'un jeune garçon Alexandre Hélios, né de César et Cléopâtre (Rolley). — La polysémie de l'image, dernier thème de l'ouvrage, se manifeste aussi bien dans l'iconographie que dans les textes. La Gigantomachie de Pergame et les reliefs de Cyzique sont à lire comme la traduction de faits cosmographiques ou astronomiques en même temps que l'expression de faits politiques ou moraux (Massa-Pairault). L'esthétique stoïcienne, tout en insistant sur un certain réalisme, favorise les représentations allégoriques (Zagdoun). Dans l'*ecphrasis* de la statue de Philéas de Cos, Posidippe de Pella met en parallèle la perfection du travail du poète et du bronzier (Prioux). Sujet des *Bacchantes* d'Euripide, l'impiété de Penthée et le triomphe d'un Dionysos dispensateur d'une éternelle félicité sont ensuite exploités politiquement, encore que l'art romain témoigne d'une hésitation entre l'accueil et le refus de son culte (Sauron). — Ainsi, dans ces communications très stimulantes par leur diversité, les images « parlent ». Nous émettons toutefois une réserve : pour être efficace, l'utilisation d'une image doit être rigoureuse : le bandeau en laurier d'un socle de statue ne saurait être rapproché de n'importe quelle couronne ou guirlande végétale (Guimier-Sorbets, p. 168-171) ; et même s'il existe entre des édifices religieux majeurs d'Asie Mineure une transmission évidente des plans et des ornements, expliquer l'*Ara Pacis* par les « citations d'œuvres d'art antérieures » (Bammer, p. 95) revient à valoriser des analogies au détriment de la singularité du programme. Regrettons enfin, malgré l'énoncé du titre, que la Rome républicaine soit trop peu présente.

Germaine GUILLAUME-COIRIER.

Pierre FRÖLICH et Christel MÜLLER, *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique. Actes de la table ronde des 22 et 23 mai 2004, Paris, BNF*. Édités par P. Fr. et Chr. M., Genève, Droz, 2005 (Hautes études du monde gréco-romain, 35), 22,5 × 15,5 cm, VIII-310 p., ISBN 2-600-01052-1.

Ce livre retiendra l'attention des lecteurs de *Latomus* parce que, tout au long de la basse époque hellénistique, les Romains sont de plus en plus présents dans la Méditerranée orientale. S'ajoute à cela le fait que la basse époque hellénistique déborde volontiers sur le Haut-Empire romain oriental. De toute façon, rares sont les cités grecques qui, à cette époque, échappent totalement à l'influence romaine. Le fait apparaît dans la plu-

part des communications présentées au colloque «citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique». Ainsi, dès la première contribution dans laquelle Ivana Savalli-Lestrade étudie la naissance d'Aphrodisias, on rencontre les Romains. Dans le plus ancien acte public connu en provenance de la cité — le texte d'un serment prêté par les parties contractantes d'un traité — *Théa Romè* figure parmi les divinités garantes du serment et les cocontractants s'engagent à ne rien entreprendre contre Rome. Par ailleurs, la prospérité de cette cité «est liée en grande partie à sa loyauté envers Rome depuis au moins la guerre contre Mithridate, et à la faveur dont certains de ces (lire : ses ?) concitoyens ... ont joui auprès de dirigeants romains (*Devenir une cité : Poleis nouvelles et aspirations civiques en Asie Mineure à la basse époque hellénistique*, p. 9-37). On sait que les Romains s'appuient sur les notables des cités qui leur sont favorables. Ceux-ci auraient donc pu revendiquer la citoyenneté romaine en échange des services qu'ils rendaient. Jean-Louis Ferrary montre qu'il n'en est rien : les notables grecs ne désirent pas recevoir la *ciuitas*, car la législation romaine leur interdit de rester citoyen dans leur cité d'origine et, de ce fait, les empêche de faire partie de l'élite qui remplit les charges politiques. La loi *Munatia Aemilia* de 42 av. n. è. supprime l'interdiction de la double citoyenneté et constitue un premier pas vers une diffusion plus large de la citoyenneté romaine (*Les Grecs des cités et l'obtention de la ciuitas Romana*, p. 51-75). L'analyse du formulaire des décrets civiques béotiens met en lumière le remplacement de la *boulè* par le *synédrium*, sans doute à la suite d'une intervention directe des Romains après la troisième guerre de Macédoine (Christel Müller, *La procédure d'adoption des décrets en Béotie de la fin du III^e s. av. J.-C. au I^{er} s. apr. J.-C.*, p. 95-119). Patrice Hamon étend l'étude du Conseil à plusieurs cités. Même s'il insiste sur le fait que la mutation des conseils civiques n'est pas due exclusivement à une influence romaine et qu'elle s'est faite à des moments différents selon les lieux, il arrive à la conclusion que, à l'époque impériale, la romanisation a transformé le conseil civique en *ordo* (*Le Conseil et la participation des citoyens : les mutations de la basse époque hellénistique*, p. 121-144). Michael Wörrle revient sur la stèle de Maronée (*ed. pr.* par K. Clinton, dans *Chiron* 33, 2003, p. 379-417 et 34, 2004, p. 145-148) qui atteste un type d'ambassade grecque tout à fait neuf par rapport aux ambassades connues jusqu'ici par les sources littéraires et épigraphiques. Dans le décret en question, il apparaît clairement que «le *dèmos* de Maronée a formellement renoncé à l'élection de ceux qui devaient le représenter devant Claude et ses successeurs.» (*La politique des évergètes et la non-participation des citoyens. Le cas de Maronée sous l'Empereur Claude*, p. 145-161). Il est encore fait mention de Romains de manière très ponctuelle dans les contributions d'Andrzej S. Chankowski et d'Édouard Chiricat consacrées aux *Processions et cérémonies d'accueil : une image de la cité de la basse époque hellénistique ?* (p. 185-206) et aux *Funérailles publiques et enterrement au gymnase à l'époque hellénistique* (p. 207-223). Dans son étude intitulée *Dépenses publiques et évergétisme des citoyens dans l'exercice des charges publiques à Priène à la basse époque hellénistique* (p. 225-256), Pierre Fröhlich utilise un corpus d'inscriptions dans lequel figurent «les trois décrets pour Aulus Aemilius Zôsimos, Romain, probablement affranchi, qui reçut la citoyenneté à Priène et y a assumé nombre de charges importantes» (peut-être vers 80 av. n. è. au plus tôt ; cf. *I. Priene* 112-114). Après la guerre mithridatique, en dehors de la famille de Déméas, fils de Déméas, les titulaires de la stéphanéporie sont tous Romains. L'auteur ose même écrire : «S'il n'était pas délicat de raisonner sur un si petit groupe de documents, on serait en droit de se demander si la guerre mithridatique n'a pas provoqué un appauvrissement des notables de Priène, dont la ruine a été en partie palliée par l'implication des Romains ayant reçu la citoyenneté priénéenne, qui sont du reste présents au gymnase.» En Macédoine, la disparition de la royauté et la déportation des classes supérieures en 167 laissent un vide. Michel Sève montre que la place vacante a été prise par des Romains dès la fin du II^e s. av. n. è. (*Notables de Macédoine entre l'époque hellénis-*

tique et le Haut-Empire, p. 257-273). Claude Vial tire les conclusions de la table ronde de manière magistrale (*Conclusion générale*, p. 275-282). Dans l'introduction (p. 1-6), Philippe Gauthier précise l'objet du colloque. Il définit la basse époque hellénistique en insistant sur le fait qu'il ne faut attacher aucune valeur péjorative à l'adjectif «basse». On a connu le même besoin de précision chez les spécialistes du Bas-Empire romain que l'on nomme maintenant «Empire tardif». Alors, pourquoi pas une «époque hellénistique tardive»?
Jean A. STRAUS.

David FREDRICK, *The Roman Gaze. Vision, Power, and the Body*. Edited by D. Fr., Baltimore - Londres, The Johns Hopkins University Press, 2002 (Arethusa Books), 24 × 16 cm, XII-335 p., fig., 45 \$, ISBN 0-8018-6961-7.

L'ouvrage se compose de neuf contributions utilisant un concept commun, celui du «regard», dans une double perspective, définie dans l'Introduction par David Fredrick, professeur associé au département de Langues étrangères de l'Université d'Arkansas : ce regard se focalise en effet sur les notions de violence et de genre chez les anciens Romains pour tenter une nouvelle lecture de quelques productions littéraires, iconographiques et matérielles du monde romain. Présentées comme des grilles de lecture préalables à l'étude des rapports entre le Pouvoir et le Corps, ces notions doivent servir à mieux connaître la subjectivité des auteurs antiques et leur contribution à une histoire de la sexualité, par le biais des diverses interprétations modernes qui en ont été données, sous des éclairages historiques, littéraires, psychologiques et sociologiques. — Ainsi, le thème des revers de fortune dans le pouvoir est-elle l'occasion pour Cindy Benton de revenir à une étude littéraire des *Troyennes* de Sénèque (*The Politics of the Gaze in Seneca's Troades*), tandis que Katherine Owen Eldred compare entre elles les différentes interprétations (*pietas, furor, uirtus*) proposées pour expliquer le comportement de Vulteius dans la *Pharsale* de Lucain (*Epic Vision in Lucan's Vulteius Episode*). La violence est aussi au centre de l'étude de Pamela Gordon consacrée au pouvoir de Vénus (*Venus uirtus*) dans la sexualité humaine, par le biais de Lucrèce (*Some Unseen Monster. Rereading Lucretius on Sex*). — Des représentations figurées (statuaire et peinture) antiques sont également l'objet du regard des auteurs, et par là même des lecteurs, puisqu'ils sont abondamment illustrés. Si l'article de Zahra Newby interroge le pouvoir érotique de représentations de héros antiques (*Reading Programs in Greco-Roman Art. Reflections on the Spada Reliefs*), celui de John R. Clarke pose la question de la différenciation (en fonction du genre) du regard voyeur porté sur les scènes érotiques des fresques de l'*Apodyterium* à Pompéi (*Look Who's Laughing at Sex. Men and Women Viewers in the Apodyterium of the Suburban Baths at Pompeii*). — Le regard d'Anthony Corbeill renouvelle, de manière très originale, la valeur accordée aux mouvements du corps dans le pouvoir politique, à travers l'étude de l'*incessus* chez Cicéron en particulier (*Political Movement. Walking and Ideology in Republican Rome*), alors que David Frederick étend son champ de vision à différents vecteurs de pénétration dans les lieux et espaces romains, selon des codes différentiels en fonction des classes sociales et des genres (*Mapping Penetrability in Late Republican and Early Imperial Rome*). — Carlin Barton étudie brièvement le rapport entre la honte et le regard, ainsi que les nuances apportées par des termes appartenant à des champs lexicaux voisins (*Being in the Eyes. Shame and Sight in Ancient Rome*), et Alison R. Sharrock termine le panorama des points de vue par une contribution centrée sur différentes interprétations du regard du regardant, à travers l'étude de motifs privilégiés dans la peinture narrative antique et moderne (*Looking at Looking. Can you resist a Reading ?*).

Jacqueline VONS.

Dexter Hoyos, *Truceless War. Carthage's Fight for Survival, 241 to 237 BC*, Leyde - Boston, E. J. Brill, 2007 (History of Warfare, 45), 25 × 16,5 cm, xxvi-294 p., 8 pl., 5 cartes, 95,00 €, ISBN 978-90-04-16076-7.

Le récit de la guerre des Mercenaires, la guerre Inexpiable, nous est connu essentiellement par Polybe qui y consacre les chapitres 65 à 88 du premier livre des *Histoires*. Les épisodes qui marquent ce conflit brutal opposant à Carthage les troupes mercenaires, rapatriées de Sicile après la défaite des îles Égates et le traité de Lutatius, sont connus dans leurs grandes lignes. Trahisons, meurtres, coups de force, actes de cruauté... se succèdent, de part et d'autre. Les noms d'Hamilcar, de Giscon, d'Hannon le Grand, ceux de Spendios le Campanien, de Mâtho le Libyen, d'Autaritos le Celte, celui du défilé de la Hache (Polybe écrit «de la Scie») sont familiers, y compris à un large public, grâce à Flaubert. Dexter Hoyos, dont on connaît les publications consacrées aux guerres puniques, à leurs origines et à leur développement, retrace la chronologie de cette insurrection qui a ébranlé la métropole africaine, à deux doigts de la destruction. L'ouvrage, bien écrit et muni des renvois nécessaires aux sources anciennes (en l'occurrence Polybe) et modernes (Veith, Walbank, Loreto en particulier), est divisé en vingt-deux chapitres, chacun consacré à un moment ou à un protagoniste du conflit. S'y ajoutent un bilan et une analyse des informations données par Polybe, des allusions présentes chez d'autres auteurs, des sources perdues. Le déroulement des événements est relativement bien connu, malgré les imprécisions, les omissions, les contradictions présentes dans la relation de l'historien de Mégalopolis. D. Hoyos ne les ignore pas, il s'essaie à les combler, avec toute prudence, lorsque faire se peut, mais reste conscient des limites de l'exercice, rendre compte des actions et des caractères des différents acteurs. En ce qui concerne les homonymies, pierre d'achoppement de bien des recherches relatives au monde punique, l'auteur n'a pas recouru, sauf erreur, à la mise au point de Kl. Geus, *Prosopographie der literarisch bezeugten Karthager*, Louvain, 1994 (*Orientalia Lovaniensia Analecta*, 59 ; *Studia Phoenicia* 13). Quelques illustrations plus ou moins pertinentes concluent l'ouvrage. La planche 7 reproduit six monnaies mais avec quelque confusion (qui apparaissent aussi dans la table des illustrations, p. x, où les monnaies ne sont plus que cinq) : les légendes des pièces 7.1 et 7.6 constituent des doublons correspondant à la figure 7.6 ; la légende 2 décrit la pièce 7.1 ; quant à la pièce figurée en 7.2, il s'agit d'une émission barcide de *Carthago Noua*, un sheqel et demi ou tridrachme en argent, portant, au droit, une tête laurée d'Héraklès/Melqart jeune à g. (sous les traits d'Hannibal ?), la massue de biais derrière la nuque, et, au revers, un éléphant marchant à dr. (cf. D.R. Sear, *Greek Coins and their Values*, 2. *Asia and Africa*, Londres, 1979, n° 6565). Les pages consacrées aux frappes monétaires ne renvoient jamais à la planche et ne rendent pas compte de la présence de cette pièce (montrer un éléphant ? évoquer la richesse que les Barcides tireront peu après d'Espagne ? pure erreur dans la transmission des documents ?). Quoi qu'il en soit, cela n'enlève rien à la valeur de cette étude solidement menée. Jacques DEBERGH.

Γεώργιος Θ. ΑΡΑΜΠΑΤΖΗΣ et Χρήστος Π. ΜΠΑΛΟΓΛΟΥ, *Μάρκου Ρενιέρη Ἔργονα καὶ Εἰκασίαι περὶ Βλοσσίου καὶ Διοφάνου. Εἰσαγωγές. Ὑπόμνημα Πηγῶν, Εὐρετήρια καὶ Γενικὴ Ἐπιμέλεια* Γ. Θ. Αρ. καὶ Χρ. Π. Μπ., Athènes, Académie d'Athènes, 2005, 24 × 17 cm, 102*-197 p., ISBN 960-404-074-X.

En 1872, le juriste, diplomate et enseignant universitaire Marcos Renieris (1815-1897), connu comme historien et philosophe de l'histoire depuis l'édition en 1841 de son essai *Φιλοσοφία τῆς Ἱστορίας*, publia la première version d'une étude historique dont le titre n'annonçait guère la portée intellectuelle : *Περὶ Βλοσσίου καὶ Διοφάνου Ἔργονα καὶ Εἰκασίαι* (titre original en 1872). Le but de ce livre écrit en katharevousa et réédité dans une version remaniée en 1887-1888 était de montrer, quelquefois par des suggestions hypothétiques ou des raccourcis lorsque les témoignages littéraires paraissent insuffisamment explicites, à quel point la pensée grecque politique, philosophique et rhétorique a influé sur le mouvement réformateur des Gracques. Selon l'A., c'est le fond philosophique stoïcien, communiqué par Blossius de Cumes et soutenu par le rhé-

teur péripatéticien Diophane de Mytilène, qui fut à l'origine de la conception du vaste projet socio-économique de Tiberius Gracchus. Vu la situation politique délicate du monde grec, Blossius aurait voulu réaliser la société idéale – qui dépassait de beaucoup le projet populaire de répartition des surfaces cultivables – à Rome, en inspirant de hautes idées sociales, morales et politiques à une personnalité exceptionnelle, qu'il trouvait en Tiberius Gracchus. Évidemment, l'utopie ne vit pas le jour. — Les rapprochements proposés par l'A. sont intéressants pour l'étude de l'histoire romaine de la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C. et pour l'histoire de la philosophie, notamment dans ses rapports avec le pouvoir, mais ils en disent long aussi sur le climat intellectuel et politique du XIX^e siècle grec : l'implication des intellectuels dans les affaires de l'État, le problème de la répartition juste des terres dans une société bouleversée et la croyance en la mission socialisatrice de l'esprit grec étaient à l'ordre du jour pour un Renieris, qui de plus vantait l'unité et la continuité de la civilisation grecque de l'Antiquité à ses jours et qui attribuait un rôle prépondérant aux «grands hommes». C'est d'ailleurs cette attention pour les grandes personnalités, crois-je, qui amena Renieris à centrer son récit sur Blossius et Tiberius Gracchus, au détriment de Diophane (moins connu, il faut le dire) et Caius Gracchus (qui, lui, n'était pas empreint de philosophie grecque comme son frère). Dans la même logique, l'A. étend son exposé aux aventures pergaméennes de Blossius et au mouvement d'Aristonicus. — L'essai en question est présenté dans une nouvelle édition du Centre de Recherches sur la Philosophie Grecque de l'Académie d'Athènes, basée, comme il est juste, sur la version remaniée de 1887-1888 dont la pagination est rappelée en marge. Les citations d'auteurs grecs et latins ont été systématiquement vérifiées, corrigées et, le cas échéant, complétées. Les deux éditeurs, G. Th. Arabatzis et Chr. P. Baloglou, ont enrichi cette nouvelle édition d'utiles index de noms et de toponymes et surtout de deux longues introductions qui situent l'auteur et son œuvre. On regrette l'absence d'une bibliographie succincte sur Blossius et Renieris (le lecteur est obligé de rassembler les références bibliographiques parsemées dans les notes, par exemple p. 17* et 86* pour Blossius).

Koen VANHAEGENDOREN.

Frank BÜCHER, *Verargumentierte Geschichte. Exempla Romana im politischen Diskurs der späten römischen Republik*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2006 (Hermes Einzelschriften, 96), 363 p., 24 × 17 cm, 3 fig., 1 CD-ROM, 76,00 €, ISBN 3-515-08870-9.

This book, a revision of a PhD dissertation, forms part of a growing body of studies on both sides of the Atlantic that deal that with political communication, memory or *exempla* in Roman society. The discussion deals primarily with *exempla* in the speeches of Cicero, whose name is omitted from the title. As Bücher notes, speech was a means of exercising power for the elite. The first part, which deals with the elite political class and its communication with the Roman people, describes the conditions for and the practice of this speech. It opens with a fictive description of an orator and some thoughts on the role of fiction in the construction of historical accounts (p. 16-19). Chapter 1 (p. 20-51) explores the institution of politics and the socio-cultural framework of speech at Rome. Bücher raises various methodological points such as political culture is the production of symbols by men ; power structures can be traced by the reconstruction of discourse and practice ; and the framework of power, which includes the physical environment, is an important factor to be considered when examining political culture. Eloquence was important to the Roman elite in its various roles, for example, as a lawyer, diplomat or as a patron giving advice, and the reward for eloquence was a higher social and political standing. In the meetings of the popular assemblies (*comitia*, *contio* and *concilium*), which offered an opportunity for speech, the orator used an assortment of techniques such as humour and theatrical gestures when delivering his speeches. Bücher concludes his chapter with a reconstruction of Cicero's debut at a *contio* by incorporating these various

techniques. The second chapter (p. 52-80) traces the development of the young elite's oratorical skills and includes discussions of the evidence of rhetorical education ; the practice of fathers taking their sons to the senate and public meetings from a young age ; and of the *Rhetorica ad Herennium* and Cicero's *De Inventione*, the two extant contemporary rhetorical handbooks, and the usage of *exempla* in them. The chapter concludes with a discussion of how the Roman elite male presented himself in Cicero's speeches. Chapter 3 (p. 81-100) discusses competition and hierarchy within the upper classes and the shared memory among the elite of the Roman past through the use of *exempla*. Bücher also deliberates upon the age a Roman was expected to enter public life and examines the decline in numbers of elderly senators in the late republic. — In Part 2 Bücher considers such questions as how memory was passed on in Roman society, why and how certain memories were retained, and what conditions lay behind this retention in ideological, political and cultural terms. Chapter 1 (p. 102-109) discusses political discourse and memory, whereas chapter 2 (p. 110-118) considers how the ancestors of the great families were continually and visually present both in the private domain, mainly the household, and in public, including funeral ceremonies. Bücher observes that Rome was a museum of monuments designed to recall the past. In chapter 3 (p. 119-140) he examines various methods of celebrating Rome's memory not only in the form of buildings, monuments and statues but also through the use of coinage. There is also a brief investigation of the portrayal of this memory in both theatre and epic. Bücher also examines the Roman triumph, which balances the discussion of the funeral in the second chapter. Chapter 4 (p. 141-147) considers Cicero as a historian. This part concludes with a short fifth chapter (p. 148-149) on memory and collective identity in which Bücher ties together the two strands of Rome as a verbal culture and Rome as a memory culture. — The core of this book is contained in part 3, which deals with the subject of the book's title, that is, Roman *exempla* in republican political discourse, specifically Cicero's employment of historical *exempla* in his political speeches. As Bücher notes, it is a cliché to say that the ancient orators used *exempla*. He employs different approaches, including statistical overviews, an examination of "ancient" (that is, pre -133 BC) and contemporary (post -133 BC) *exempla*, and a discussion of Cicero's different speech types, for example, between those delivered to the people and to the senate. These varied approaches help to prevent the section from simply being a dry collection of *exempla* and statistics. In chapter 1 (p. 152-161) Bücher points out how exemplariness is important in a society such as Rome with its heavy emphasis on tradition. Bücher considers the following to constitute the essential qualities of *exempla* (p. 153-154) : they should be credible and the example of a human is to be preferred to that of an action ; the ancient examples ("old favourites") stand at the top of the preferred list of *exempla* ; the goal of the historic *exemplum*, which possesses *auctoritas* and results in *summa delectatio* to hear it, is to produce emotion on different levels ; an *exemplum* must be known to its listeners and therefore it is advisable to use contemporary examples ; the utilisation of *exempla* is a tool of the speaker and they should be chosen because of their effect upon his listeners ; the selection of historic *exempla* must fulfil certain conditions such as truthfulness (or at least no obvious untruths), irrefutability and aptness of comparability ; and historic *exempla* are preferable to personal examples (p. 153-154). Bücher collects 1400 *exempla* in table 3 (on the CD-ROM included with his book), which gives an account of their frequency. Table 1 offers a chronological breakdown of the examples, while table 2 ranks them by their frequency. Some interesting points emerge from the statistical breakdown of Cicero's employment of examples. Even though Bücher suggests that *exempla vetera* have more weight, the majority (sixty per cent) of *exempla* are taken from events that occur after 133 BC. As Bücher notes, these statistics only offer an indication of the utilisation of examples and therefore do not give a full picture of their use. — Chapter 2, which discusses the *maiores* and their position in the speeches, considers Cicero's employment of the term *maiores* to be a generalised plea to antiquity. As a term

it has many functions and covers several areas ; for example, Bücher examines the *maiores* as law-givers. — Chapter 3 (p. 174-189) examines the comparatively few *exempla* drawn from the time of the kings and the early republic. The use of Brutus as an *exemplum* naturally arises after the assassination of Caesar. The use of Camillus is rare and occurs as a parallel to the orator's return from exile. Appius Claudius Caecus is used considerably more frequently but again only after a certain event, in this case Cicero's feud with Clodius. — In chapter 4 (p. 190-195) Bücher examines Cicero's physical environment during his employment of *exempla* in his speeches. In the first Catilinarian, for example, which is delivered in the temple of Jupiter Optimus Maximus, Cicero addresses prayers to the statue of the god. In the third Catilinarian Cicero sweeps his arm around displaying the glories of Rome while asking if the city was going to be destroyed by Catiline. — Chapter 5 (p. 196-227) considers *exempla* drawn from the Punic wars. There is a brief section on the first Punic war in which Bücher considers the possible sources of Cicero's *exempla*. Bücher then examines Cicero's use of *exempla* ; for instance, Trebonius' murder at the hands of Dolabella is compared with Regulus' torture by the Carthaginians. The section on the second Punic war is longer. Again, Cicero's possible sources of *exempla* are considered first, followed by a discussion not only of the various public monuments and memorials from the war but also of the three school exercises mentioned in the *De Inventione*. For an insight into the use of historical *exempla* by Cicero, Bücher adduces Cicero's portrayal of Scipio Africanus and his paralleling of Hannibal and Antony. He concludes this chapter with *exempla* drawn from the life of Fabius Maximus and Cicero's *Cato Maior de Senectute*. — Chapter 6 (p. 228-257), which explores the differences between Cicero's speeches to the people and to the senate, commences with a discussion of Cicero's own theorising on the distinction between these different speech types. A speech to the people is designed to achieve *motus populi*, whereas in a speech to the Senate the aim is *grauitas*. Bücher proceeds to examine various pairs of speeches from the *De Lege Agraria*, the Catilinarians, those delivered after Cicero's return from exile, and the third and fourth *Philippics*, then discusses some of the differences. In the *De Lege Agraria*, for example, the speech to the people is conspicuously short of abstraction ; the case is presented as concretely as possible ; and only two *exempla* are employed. On the other hand, in his speech to the senate on his return from exile, Cicero employs a large amount of prosopographical material presumably since he knows his audience is familiar with it. On a general level, however, despite the differences in tone and detail, Bücher points out that Cicero draws from the same stock of *exempla* throughout all these speeches. In chapter 7 Bücher examines prominent figures who recur as *exempla*. First the elder Cato, with whom Cicero occasionally compares himself as a *nouus homo*, is used as a moral rather than military *exemplum*, which results in him being more prevalent in Cicero's philosophical works. Scipio Aemilianus ("Cicero's big hero"), who is associated with the destruction of Carthage and Numantia, is praised for his military campaigns. Scipio simultaneously is represented as a symbol of a great age in which *auctoritas* and *maiestas* are respected. Sulla and his contemporaries are considered under the title "Sulla and His Time : Hell on Earth", a period that provides fertile ground for Cicero to make a comparison with his own time. The short chapter 8 considers the unusual case of Marcus Iuuentius Laterensis against Plancius on a charge *de ambitu* after he failed to be elected an aedile. Cassius, a fellow prosecutor, maintained that Iuuentius' failure reflected badly on his *maiores*. Cassius claimed that in 306 BC Iuuentius' family had been the first plebeian family to be awarded the position of curule aedile ; however, it had been a further 250 years since the family had achieved such a high office. In *Pro Plancio* Cicero refutes the prosecution's argument that Iuuentius should be given an advantage in the awarding of high office because of the ancient success of his family by arguing that the *exemplum* is not public knowledge and therefore has no validity. — Another brief discussion, chapter 9 (p. 307-309), entitled "Speeches Under Changed Conditions", contains

an especially insightful political analysis of Cicero's use of *exempla*. Here Bücher examines the three speeches made by Cicero after Caesar assumed the dictatorship. Bücher shows how Cicero uses far more *exempla* here than in other speeches and does not compare Caesar as dictator with any previous *exemplum*. Cicero elevates Caesar beyond any previous use almost to a level of religious panegyric, which may constitute a subtle criticism of Caesar since he seemed to consider himself a republican aristocrat (to use Bücher's term), albeit it a «super aristocrat»; Cicero's hyper-elevation of Caesar seems, moreover, to exclude him from the republican tradition. The final section, chapter 10 (p. 310-316), discusses Cicero's creation of new *exempla*. Bücher discusses the *exempla* created by the conspiracy of Catiline and the assassination of Caesar. Cicero, Bücher suggests, defines himself throughout his career with reference to the conspiracy of Catiline, who for Cicero is a monster and therefore a negative benchmark. Accordingly Cicero's opponents, especially Antony, are portrayed as bad as or worse than Catiline. The assassins of Caesar, on the other hand, specifically Brutus, are exemplified as the liberators of the state, and thereby the family history of Brutus aids in the formulation of a new *exemplum*. — Part 4 (p. 318-331), the conclusion, with the subtitle "Yes, Memory Is a Great Deal : It is Everything", concludes with some general thoughts on the Roman, specifically Ciceronian, use of *exempla*. Bücher reiterates his contention that memory is essential in the creation of collective identity. In an age without mass literacy, speaking and visual cues play a vital role in this creation. Ultimately this collective identity, fostered by *exempla*, reinforced social hierarchies. Bücher's book will prove valuable not only for the discussion of Cicero's use of historical *exempla*, which really is an investigation of how the orator adapts and manipulates the past, but also for its treatment of the social, cultural and especially political aspects of exemplarity.

William J. DOMINIK.

Maria Letizia LAZZARINI et Paola LOMBARDI, *L'Italia centro-meridionale tra Repubblica e primo Impero. Alcuni aspetti culturali e istituzionali. Giornata di studio – Roma 13 dicembre 2002*. A cura di M. L. L. et P. L., Rome, Quasar, 2003 (Opuscula epigrafica, 11), 27 × 22 cm, 118 p., fig., 21,00 €, ISBN 88-7140-241-3.

Après une introduction de M. L. Lazzarini exposant la thématique de la journée, sept communications sont rassemblées. La première, signée de P. Lombardi, portait sur l'hellénisme de *Puteoli* au 2^e s. ap. J.-C., sur l'identification de Kibyra et ses liens avec le Panhellenion à partir de l'inscription du Musée Archéologique de Naples IG, XIV 829 (p. 11-31). L. Del Monaco s'est intéressé aux institutions de la *Tauromenium* hellénistico-romaine (p. 33-48). L. D'Amore a centré son intervention sur une magistrature figurant dans les *catalogi sacrificorum* d'époque julio-claudienne, celle de la prytanie dans la cité de Rhegion aux époques hellénistique et impériale (p. 49-63) ; à cette occasion, l'auteur évoque d'autres magistratures citées dans les catalogues. G. Bevilacqua, reprenant les cinquante *defixiones* (*Sethianorum tabellae*) retrouvées en 1850, dans un *columbarium* de la via Appia, près de la porte S. Sebastiano, s'est intéressé au groupe des nymphes dites *ephyriades*, identifiées dans ce cas particulier à des divinités infernales (p. 65-74). M. G. Granino Cecere, à partir d'une inscription murée dans un mur de la via del tempio d'Ercole, à Tivoli, présente une étude sur *les tibicines Romanorum qui sacris publicis praesto sunt* (p. 75-91). B. Scardigli a tenté d'identifier l'épisode au cours duquel un esclave fugitif est devenu *rex Nemorensis*, soit la fonction de prêtre du sanctuaire et du bois de Diane à Aricie (p. 93-100). M. Nocita, revenant sur une célèbre étude de J. Hatzfeld, a présenté quelques réflexions sur les *Italikoi* et *Italiôtai* en Orient (p. 101-111). Enfin, c'est à A. D. Rizakis qu'a été confiée la tâche de tirer les conclusions de cette journée (p. 113-118). Toutes les communications sont accompagnées de quelques illustrations, de bonne qualité, pertinentes aux sujets traités.

Christiane DELPLACE.

Maria WYKE, *Julius Caesar in Western Culture*. Edited by M. W., Oxford - Malden (MA), Blackwell, 2006, 23 × 15,5 cm, xviii-365 p., 25 fig., 22,99 £, ISBN 1-405-12599-3.

Maria Wyke è un'eccellente specialista sia della ricezione dell'immagine di Roma antica nella cultura moderna, soprattutto in ambito cinematografico, sia del ruolo esercitato dall'affascinante figura di Cesare nella costruzione della civiltà occidentale. In questo volume ella ha raccolto 17 saggi di diversi studiosi proprio su quest'ultimo tema: come è naturale, i contributi sono di valore disuguale (incomprensibile e fatuo quello di N. Royle sul *Julius Caesar* di Shakespeare), ma nel complesso costituiscono un rilevante accrescimento delle nostre conoscenze in materia e dobbiamo essere davvero grati alla curatrice per averli messi a disposizione degli studiosi. — I primi quattro riguardano la tradizione antica su Cesare; Chr. Pelling cerca di articolare questa tradizione secondo alcune linee interpretative, quella di Appiano, per cui la tragedia del cesaricidio trascende Cesare stesso ed è la tragedia della società romana nella crisi della repubblica, quella di Svetonio, per cui la cattiva moralità di Cesare è la causa della sua morte, quella di Cassio Dione, per cui Cesare era un buon governante, che commise alcuni errori di valutazione e non si accorse di provocare la reazione che condusse alle Idi di marzo, quella di Plutarco, per cui il dittatore Cesare rimase prigioniero del proprio passato e ne pagò il conto: si tratta di una quadripartizione forse non completa, ma senza dubbio suggestiva e stimolante. M. Toher, Chr. Walde e J. Long si dedicano a tre specifici autori della 'fortuna' antica di Cesare, Nicola di Damasco, Lucano e Giuliano, che segnano tre tappe di un filone, per così dire, filocesariano: ciò può stupire riguardo a Lucano, ma la Walde adduce considerazioni acute sull'ambiguità del Cesare lucaneo, che ha tratti certo negativi, ma è il protagonista, l'eroe della storia, in una alternanza di superbia e di grandezza, che lo rende comunque ben più rilevante dell'esangue rivale Pompeo. — Nel volume c'è poco Medio Evo, forse perché c'è poco Cesare in un'età, che non conosceva neppure la corretta attribuzione dei *commentarii*: i contributi di R. Santangeli Valenzani, di J. Osborne e di N. Temple concernono alcuni aspetti monumentali di Roma dall'età di papa Onorio I (625-638), che convertì la curia nella chiesa di S. Adriano, a quella di Giulio II; alle radici ci sono naturalmente gli interventi monumentali e urbanistici dello stesso Cesare, che ho avuto occasione di rileggere di recente (*Die öffentlichen Räume des Dictators Caesar*, München, 2007, in c.d.s.). — Il saggio di J. Wintjes sull'evoluzione del ruolo di Cesare nella cultura militare (da oggetto di studio come maestro di tattica e strategia a oggetto di studio come leader e maestro di psicologia delle masse) ci introduce all'età moderna. Qui tre temi vengono in particolare messi a fuoco. Il primo è quello di Cesare nella cultura americana nei saggi di M. Malamud (le origini repubblicane e quindi 'brutiane' degli USA, le accuse di cesarismo rivolte al presidente Andrew Jackson, l'inevitabile rivalutazione di Cesare nel momento in cui la giovane repubblica con la guerra contro il Messico si accorse che stava diventando un impero) e della stessa Wyke (la rilettura americana del film *C. Giulio Cesare* di E. Guazzoni; gli attuali accostamenti tra egemonia americana e impero romano e, al loro interno, tra Bush e Cesare in un senso quasi sempre negativo per entrambi). Il secondo è quello di Cesare nella cultura italiana, prima nazionalista (sempre il saggio della Wyke sul suddetto film di Guazzoni del 1914) e poi fascista, soprattutto in ambito teatrale (il saggio di J. Dunning). Il terzo infine riguarda il cesarismo francese, inevitabilmente collegato al celtismo e al 'mito' di Vercingetorige nei saggi di G. Pucci (che riporta una serie di interessanti e rare citazioni da testi francesi del XIX secolo tanto celebrativi nei confronti del capo arverno quanto ostili verso Cesare) e di O. B. Hemmerle (soprattutto sul rapporto dei due Napoleoni con Cesare): questi due contributi aggiungono preziosi materiali alla complessiva ricostruzione del rapporto tra Vercingetorige e Cesare nella cultura francese tra XIX e XX secolo, che ho delineato in *Vercingetorige*, Bari, 2002, p. 87-101 (e cfr. ora anche *Cl. Nicolet tra cesarismo e celtismo* in *MedAnt* 2005 in c.d.s.).

Giuseppe ZECCHINI.

Luca FEZZI, *Il tribuno Clodio*, Rome-Bari, Laterza, 2008 (Biblioteca Essenziale Laterza, 79), 18 × 11 cm, iv-148 p., 2 cartes, 12,00 €, ISBN 978-88-420-8715-1.

Ce petit volume, dédié à la mémoire du très justement regretté Emanuele Narducci, marque l'entrée de P. Clodius Pulcher dans une collection de vulgarisation de haut niveau, où il rejoint César, Antoine et Auguste, signe de l'importance politique désormais reconnue à un personnage longtemps occulté derrière l'image grimaçante qu'en donnait Cicéron. Le public visé est clairement celui des étudiants et des non-spécialistes cultivés (cf. la description initiale brossée à larges traits du système politique de la République finissante, le glossaire et la liste des sources, p. 131-137). Leur présenter, en une narration continue, sans notes, dans un volume de petit format un personnage auquel W. J. Tatum a consacré en 1999 une biographie de 365 pages (*The Patrician Tribune. P. Clodius Pulcher*, Chapel Hill-Londres) est évidemment un tour de force, qui exige une solide connaissance du dossier (attestée entre autres par une bibliographie thématique, p. 113-125) permettant d'aller à l'essentiel et un don d'exposition reposant sur un style direct et limpide : Luca Fezzi possède ces deux qualités. «Son» Clodius, caractérisé par «un elevato grado di autonomia politica», est celui que reconnaissent désormais les historiens contemporains, qui relativisent le recours à la violence urbaine en insistant sur des procédures d'encadrement et de contrôle de la plèbe et des esclaves et valorisent une législation de très grande ampleur, touchant à de nombreux domaines de la vie publique et révélant «un disegno organico». C'est le point fort du livre : on sait que L. Fezzi a publié une remarquable étude des *leges Clodiae* : *La legislazione tribunicia di Publio Clodio Pulcro (58 a. C.) e la ricerca del consenso a Roma* in *SCO* 47, 1999, p. 245-341, et c'est ce mémoire que consulteront les spécialistes. On extraira d'une narration fiable quelques points prêtant à discussion : on ne peut dire (p. 39) que le consul M. Pupius Piso réussit à persuader les comices de repousser sa propre *rogatio* en 61 : ceux-ci furent renvoyés en raison de violents désordres (*Att.* 1, 14, 5) et d'ailleurs les cas avérés de *rogatio* formellement repoussée sont fort rares : E. Flaig, *Entscheidung und Konsens* in M. Jehne ed., *Demokratie im Rom*, Stuttgart, 1995, p. 80-81 et n. 13. D'autre part, même si, comme le faisait Mommsen, on accepte le témoignage de Dion Cassius sur une *transitio ad plebem* de Clodius effectuée en 60 par *detestatio sacrorum*, indépendamment de l'*adrogatio* de l'année suivante, on est réticent à accepter l'idée (p. 45) d'une présidence des *comitia calata (curiata)* par le *rex sacrorum* L. Claudius, non attestée par les sources et institutionnellement plus que douteuse (voir F. van Haepere, *Le Collège pontifical (III^e s. a. C. - IV^e s. p. C.)*, Bruxelles-Rome, 2002, p. 276-302, 308). L'idée avancée (*ibid.*) d'une éventuelle intervention du juriste Ser. Sulpicius Rufus dans cette affaire se heurte à ce que nous pouvons savoir des solidarités de Seruius, battu aux élections consulaires trois ans auparavant par Murena, dont Clodius était devenu l'*adfinis*. En lisant parallèlement la première biographie italienne de Clodius, I. Gentile, *Clodio e Cicerone. Studio di storia romana*, Milan, 1876, qui reposait encore sur le principe d'un face à face des deux personnages et s'encombrait d'appréciations morales reposant sur les invectives de l'orateur, on pourra mesurer le changement, en un bon siècle, des perspectives historiographiques.

Philippe MOREAU.

Chiara CARSAANA, *Commento storico al libro II delle Guerre Civili di Appiano* (parte I). A cura di Ch. C., Pise, ETS, 2007 (Pubblicazione della Facoltà di Lettere et Filosofia dell'Università di Pavia, 116), 24 × 17 cm, 309 p., 18,00 €, ISBN 978-88-467-1878-5.

L'ouvrage de Chiara Carsana se situe d'emblée et de son propre aveu dans la continuation des travaux d'E. Gabba, son maître, qui a publié, il y a tout juste cinquante ans, un commentaire du premier livre des *Guerres Civiles* d'Appien. L'auteur a déjà fait paraître plusieurs ouvrages et articles consacrés à Appien en général et au livre II en particulier. — Madame Carsana consacre en effet ce premier volume au commentaire historique

des chapitres 1 à 77 du livre II (qui en comporte 154). Il s'agit d'un récit continu des événements qui ont agité Rome depuis la Conjuration de Catilina en 63 avant J.-C. jusqu'aux Ides de mars 44. Le présent volume s'arrête juste avant la bataille de Pharsale en 48 avant J.-C. — Après une introduction générale assez courte, où Chiara Carsana expose les principes et les points forts de la narration d'Appien, elle donne une bibliographie sur le sujet et offre ensuite 180 pages d'un commentaire strictement historique, chapitre par chapitre et quasiment paragraphe par paragraphe. On peut regretter qu'elle ne fournisse aucune traduction italienne, même partielle, des passages évoqués, le texte grec étant lui-même renvoyé à la fin du volume sous la forme d'une photocopie de l'édition Teubner de 1905. Ce principe nous semble limiter considérablement l'accès des lecteurs potentiels qui ne pourront pas facilement vérifier le bien fondé du commentaire. — Cette réserve posée, nous pouvons en revanche apprécier à sa juste valeur le commentaire lui-même et la méthode rigoureuse de Madame Carsana. Elle souligne la construction du livre d'Appien en affectant de titres chaque chapitre ou groupe de chapitres. Ainsi «chapitres 10-14 *Le consulat de César*», «chapitres 15-16 *Le procès de Cicéron. Son exil et son retour à Rome*», chapitre 35 *Le passage du Rubicon*. À l'intérieur de ces nouveaux chapitres, l'auteur en dégage l'intérêt par une sorte d'introduction générale avant de reprendre des passages précis très courts, indiqués par leur référence dans le texte grec et par les mots grecs de début et de fin. Pour chacun d'eux, elle donne d'abord les autres sources anciennes, si elles existent (Cicéron, Suétone, Plutarque, Dion Cassius etc.), indique leur utilisation éventuelle par Appien et les différences que son récit présente par rapport à elles. Ensuite, elle commente les dires d'Appien en s'appuyant sur la documentation moderne sur le sujet, documentation parfois très vaste. — Cette compilation systématique et des sources antiques et des commentaires modernes sera sans doute très utile à qui s'intéresse à cette période troublée sur laquelle le témoignage d'Appien donne un éclairage particulier. La mise en perspective d'un tel témoignage, longtemps négligé parce que grec et postérieur, ne manque pas de renouveler quelque peu les idées reçues. Ainsi, Appien est le seul à mentionner en II, 9, 33 une œuvre complètement perdue de Varron, partisan de Pompée et adversaire acharné de César, le *Trikáranos*, écrit satirique visant sans doute les «3 têtes» du triumvirat. On peut regretter que Madame Carsana, qui rappelle la controverse moderne qu'ont animée des spécialistes de Varron comme B. Zucchelli ou J.-P. Cèbe, ne donne pas le sens de ce mot et ne mentionne pas le modèle grec probable de Varron, Théopompe, ce qui serait un commentaire philologique et littéraire enrichissant pour l'histoire. — En tout cas, le regard non dénué de jugement critique que porte Appien sur ces événements et sur la montée en puissance de César dans le domaine politique et militaire mérite assurément d'être étudié de près. Si de nombreux spécialistes modernes s'y sont ponctuellement attachés, Madame Carsana a le mérite de rassembler leurs points de vue, en historique, autour du texte d'Appien commenté pas à pas.

Marie-Laure FREYBURGER-GALLAND.

Nikos KOKKINOS, *The World of the Herods*. Volume 1 of the International Conference *The World of the Herods and the Nabataeans* held at the British Museum, 17-19 April 2001. N. K. (Ed.), Stuttgart, Fr. Steiner, 2007 (Oriens et Occidens, 14), 24 × 17 cm, 327 p., fig., cartes, 62,00 €, ISBN 978-3-515-02217-6.

Les actes de la conférence consacrée en 2001 à l'époque hérodiennne et aux Nabatéens comprennent deux volumes, dont le premier concerne la dynastie d'Hérode. La préface (p. 9-15) et l'introduction de F. Millar (p. 17-21) sont suivies de trois contributions qui traitent des sources littéraires : d'abord Flavius Josèphe, présenté par T. Rajak (p. 23-34), puis les auteurs grecs et romains, examinés par D. Braund (p. 35-44), enfin le Talmud de Babylone, dont le passage «hérodien» du traité *Baba Bathra* 3b-4a est minutieusement analysé par D. R. Schwartz, qui attire aussi l'attention sur la référence à Hérode dans le

Testament de Moïse, généralement appelé «Assomption de Moïse» 5, 2-7 (p. 45-53). Seuls les sommaires de l'exposé de W. Horbury sur les sources chrétiennes et du rapport prévu du regretté J. Vardaman sur l'étude des inscriptions hérodiennes depuis le 17^e siècle sont publiés dans le volume (p. 321-322). Un bref aperçu des études du monnayage hérodien est dû à A. Kushnir-Stein (p. 55-60), puis vient une synthèse de T. Ilan sur les ossuaires de Jérusalem remontant à la période 40 av. n.è.-70 de n.è. (p. 61-69). La rédaction finale de cet article semble avoir précédé la publication de la fausse inscription de «Jacques, fils de Joseph, frère de Jésus», gravée d'une main experte sur un ossuaire anépigraphe. En tout cas, l'Auteur ne perd pas son temps à discuter le travail du faussaire ni à dissenter sur l'origine juive ou judéo-chrétienne de certains ossuaires, aucun symbole distinctif chrétien n'apparaissant sur ces petits monuments des années 40 av. n.è.-70 de n.è. (cf. *OLA* 127, p. 533). — La majeure partie du volume est dédiée aux résultats de travaux archéologiques, très bien illustrés. Elle est introduite par une étude de E. Netzer qui cherche à montrer à partir des sites de Samarie/Sébaste, de la Jérusalem hérodiennne, de Césarée Maritime, d'Antipatris / Apheq et de l'Hérodiom comment Hérode le Grand concevait une cité idéale (p. 71-91). J. Patrick s'attache ensuite à décrire l'espace urbain de Césarée Maritime à l'époque hérodiennne (p. 93-129), tandis que J. F. Wilson et V. Tzaferis présentent Banias (*Caesarea Philippi*) comme une capitale hérodiennne du nord (p. 131-143). L'architecture du temple hérodienn de Jérusalem est esquissée par D. Jacobson à la lumière des données bibliques et mishnaïques, des principes de Vitruve et des constructions hellénistiques, comme le temple de Zeus à Aezani, le monument de Lysicrate à Athènes, le temple d'Apollon à Didyme, celui de Mars Ultor à Rome, la basilique d'Éphèse, etc. (p. 145-176). Le temple hérodienn récemment découvert à Khirbet Omrit, à l'extrémité nord-est de la Vallée de Huleh, est présenté par A. Overman, J. Olive et M. Nelson (p. 177-195). Ce temple se trouve sur le territoire de l'ancienne Iturée et doit très probablement être identifié au temple dédié par Hérode près de Banias au culte impérial d'Auguste, comme l'indique Flavius Josèphe, *Ant. Jud.* XV, 363. L'ancienne opinion, rappelée par J. F. Wilson et V. Tzaferis (p. 141), cherchait à localiser cet *Augusteum* à Banias même, à l'entrée de la grotte de Pan. Le regretté Y. Hirschfeld reconstruit, à la lumière de seize sites, le plan des manoirs fortifiés de la classe dirigeante du royaume hérodienn (p. 197-226). On notera en particulier qu'il maintient son interprétation de Khirbet Qumrân comme un manoir fortifié de l'époque du Second Temple (*JNES* 57, 1998, p. 161-189), sans toutefois distinguer la structure architecturale de l'usage effectif du lieu. L'art décoratif de l'époque hérodiennne est présenté par S. Japp, qui passe en revue les chapiteaux, les fûts et bases de colonnes, l'entablement et les plafonds, les planchers et les peintures murales (p. 227-246). Ensuite R. Hachili offre une analyse détaillée de la grande tombe de la famille Goliath à Jéricho, de ses ossuaires, peintures et inscriptions (p. 247-278). Puis N. Kokkinos dresse un tableau minutieux de la Cour royale hérodiennne (p. 279-303) et S. Dor présente brièvement l'état de l'économie agraire de l'époque (p. 305-311). L'exposé de I. Shatzman sur la formation de l'armée hérodiennne n'est représenté dans le volume que par un sommaire (p. 323-324), tout comme l'étude de Y. Tsafirir sur les projets de constructions hérodiennes et la romanisation de la Judée (p. 324). L'article final de D. W. Roller attire l'attention sur les perspectives nouvelles qu'une collaboration interdisciplinaire ouvre sur l'étude du programme des constructions d'Hérode le Grand (p. 313-320). Les nombreuses notes au bas de pages et la bibliographie jointe à chaque article enrichissent ces actes dont on a longtemps attendu la parution. Le volume, dépourvu d'indices, sera surtout utile pour sa présentation des sites hérodiens d'Israël.

Edward LIPiŃSKI.

Luce PIETRI, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle*. XIV. *Province ecclésiastique de Reims (Belgica secunda)*, Paris, De Boccard, 2006, 28 × 22,5 cm, 173 p., fig., cartes, ISBN 978-2-7018-0215-2.

Il faut se réjouir de la progression que connaît la série de Topographie chrétienne des cités de la Gaule (voir *Latomus* 65, 2006, 836). La Belg. II allait de Thérouanne à Châlons-en-Champagne (un temps Ch.-sur-Marne), de Tournai à Senlis. On retrouve les caractéristiques des volumes précédents : présentation des sources directes et des interprétations (en distinguant le sérieux du fantaisiste), bilan critique des édifices, le tout avec concision et dans un esprit d'équipe. On lira quelques pages préalables sur la province depuis la conquête de César, sur le Bas-Empire et le Haut Moyen Âge : défense militaire, événements marquants, partages successifs après 511 (mort de Clovis), regroupements, transferts de chefs-lieux et limites entre les royaumes, présence chrétienne (attestée en 314 ; traces antérieures dans l'hagiographie ? Cf. p. 33, sur Reims : dès le mil. du III^e s. ?), créations et déplacements de sièges épiscopaux. La Belg. II comptait 12 cités : Reims, Soissons, Châlons-en-Champagne, Saint-Quentin, Noyon, Arras, Cambrai, Tournai, Senlis, Beauvais, Amiens et Thérouanne. Un déplacement de frontière en 511 ajouta une 13^e cité, Laon. Les 13 notices ont le même développement : bibliographie ; histoire et topographie, avant et après l'introduction du christianisme ; plans à même échelle. Bernard STENUIT.

Marco TRAVERSO, *Esercito romano e società italiana in età imperiale. I. I documenti epigrafici*, Rome, G. Bretschneider, 2006 (Serta antiqua et mediaevalia, 10), 24 × 17 cm, VIII-325 p., 100,00 €, ISBN 88-7689-212-5.

Comme l'indique le titre du livre de M. Traverso, il s'agit du premier volume d'un ouvrage qui étudie les liens entre l'armée romaine et la société italienne à l'époque impériale. Le second volume, annoncé, doit être une analyse des documents épigraphiques présentés ici, qui constituent une prosopographie des soldats dans les villes italiennes. L'auteur a pris en compte les officiers équestres et les soldats de carrière, mais pas les tribuns militaires laticlaves, car leur service militaire n'est pas assez long. Il a d'autre part relevé non seulement les inscriptions qui mentionnent une magistrature, mais aussi celles qui mentionnent un acte d'évergésie, car cela montre aussi la participation du militaire à la vie locale. Les inscriptions sont classées en fonction des onze *regiones* de l'Italie (le cas de Rome n'est pas étudié), et à l'intérieur de chaque *regio* par localités et dates. Une seule inscription est inédite (p. 58 n° 68), elle provient de Pompéi. Une bibliographie et des index complètent l'ouvrage. — Le nombre d'inscriptions pour chaque *regio* (il y en a quatre cent six au total) est très variable. La *regio* I est celle où il y en a le plus, les *regiones* III et IX celles où il y en a le moins. La disparité est la même pour les époques (pour ce qui est des inscriptions datables) : un peu moins de la moitié des documents datent de l'époque julio-claudienne, plus de la moitié du I^{er} siècle ap. J.-C., un quart du II^e siècle, 5 % de la fin du II^e et du III^e siècle. Mais cette diminution n'est pas la même selon les *regiones*, et concerne surtout les officiers équestres, dont le nombre baisse de deux tiers. Ces officiers constituent les deux tiers des soldats mentionnés, les autres étant des soldats de carrières, des primipilaires, d'anciens centurions et des vétérans. — Dans sa présentation au début du livre et son rapide commentaire à la fin, l'auteur se fixe pour but de mettre en valeur l'importance de la présence militaire dans la vie municipale de l'Italie impériale et son influence. Les *uirii militares* jouent un rôle actif dans l'administration civique et la vie publique des villes italiennes pendant les trois premiers siècles de l'Empire. Ce rôle peut être direct, et ils sont alors magistrats ou prêtres, ou indirect, et il consiste essentiellement en actes de munificence. Ces actes sont le plus souvent le fait des soldats de carrière : c'est pour eux un moyen d'affirmer la nouvelle place qu'ils occupent dans la société. Le lien entre l'armée et les municipalités a du reste été renforcé dès le début de l'Empire par Auguste, qui choisit de faire appel aux notables italiens pour les cadres de l'armée. Mais d'autres éléments contribuent à resserrer ce lien : les anciens soldats constituent pour leurs concitoyens un rappel du monde militaire, un monde qui peut donner prestige, gloire et richesse. Le service dans l'armée romaine offre en effet une possibilité de promotion sociale, et les soldats qui ne parviennent pas à entrer dans l'*ordo decurionum* ont toujours

l'espoir de voir leur fils y accéder. Il est bien sûr délicat de tirer des conclusions d'une documentation dont l'interprétation n'est pas toujours facile. Parmi les difficultés rencontrées par M. Traverso figure le problème du *cursus* des officiers équestres. C'est ainsi que la place occupée par la carrière militaire dans l'inscription, exprimée soit avant soit après la carrière municipale, ne correspond pas toujours à sa place dans la réalité : l'officier a pu souhaiter mettre à la première place la carrière militaire pour célébrer la *uirus* militaire. Quand les carrières sont ainsi classées par types, elles peuvent d'autre part cacher l'existence des carrières mixtes. Les connexions entre le *cursus* municipal et le *cursus* militaire sont par conséquent difficiles à établir. — Cette courte synthèse finale fait attendre avec intérêt le second volume de l'auteur.

Catherine WOLFF.

Marco Di BRANCO, *La città dei filosofi. Storia di Atene da Marco Aurelio a Giustiniano*, Florence, L. S. Olschki, 2006 (Civiltà veneziana. Studi, 51), 23 × 15,5 cm, xvi-299 p., 24 fig., 30 €, ISBN 88-222-5542-9.

Les fouilles archéologiques, les instruments prosopographiques et la critique hagiographique obligent de réviser, sur l'Athènes tardive et byzantine, la synthèse de Gregorovius (1889). L'A., glissant sur les faits bien établis, s'est plutôt attaché à un bilan critique et discontinu. Chap. 1. Portrait d'Hérode Atticus, chez qui se mêlent rhétorique, politique et finances. La première chaire impériale de rhétorique, créée par Marc Aurèle, traduit la volonté romaine de contrôler la cité ; les chaires impériales des quatre grandes écoles de philosophie ne sont pas fixées uniquement à l'odéon de l'Agora. Quelle image Aelius Aristide, Lucien, Eunape, Prohérésius, par exemple, donnent-ils d'Athènes ? L'A. montre aussi l'enjeu politique des bagarres entre étudiants des sophistes : on est loin des plaisanteries estudiantines. Chap. 2. Les archéologues américains attribuent au sac de 267 par les Hérules les traces d'incendie de la partie S.-E. de l'Agora et la preuve de l'abaissement définitif d'Athènes. Non, car le tissu urbain postérieur traduit un déclin lent, confirmé par les murs de remploi («post-hérules», mais jusqu'à l'époque byzantine), le rôle de Claudius Illyrius, proconsul d'Achaïe (son inscription de l'enceinte intérieure), le passage des Wisigoths d'Alaric (occupation plutôt que sac ?) et la réaction de l'hierophante Nestorius lors du tremblement de terre en 375. Chap. 3. Julien. L'A. accumule les indices d'un séjour qui ne fut pas marquant, mais n'est-ce pas dû à l'époque tardive, pleine de soucis pesants, où l'empereur évoque son séjour d'Athènes ? Chap. 4. Les écoles de philosophie ont connu des solutions de continuité ; Plotin, Porphyre et Jamblique n'ont jamais enseigné à Athènes et le site de l'Académie n'a plus vocation philosophique dès le iv^e siècle. On apprend à connaître la lignée de scholarques de la famille Plutarque et le long scholarcat (437-485) de Proclus, qui leur succéda, les habitations des philosophes et les locaux de cours. La *Vita Isidori* (début. vi^e s.) de Damascius, indirectement transmise et lacuneuse, fourmille d'informations sur l'école néoplatonicienne d'Athènes. Chap. 5. Le christianisme s'est implanté lentement à Athènes, sans supplanter le paganisme (*contra* Paschoud), qui a de beaux restes, jusqu'à Théodose II (vers 420) ; le conflit deviendra violent, car les néoplatoniciens s'opposent à la politique impériale, d'où, en 529, la fermeture de leur école par Justinien. Quatre appendices : Athènes imaginaire, admirée et répulsive, dans l'hagiographie ; Eudoxie entre légende et réalité (païenne, chrétienne, monophysite ?) ; Athènes dans les *kontakia*, ces sermons protobyzantins en vers ; le recueil *Mirabilia urbis Athenarum*, ms. grec découvert en 1840, réalisé vers 1460, mais écrit aux xi^e-xii^e siècles.

Bernard STENUIT.

Raffaella CRIBIORE, *The School of Libanius in Late Antique Antioch*, Princeton, Princeton University Press, 2007, 24 × 16 cm, xii-360 p., 1 carte, 45 \$, ISBN 978-0-691-12824-5.

À première vue, l'ouvrage que j'ai l'avantage de présenter aujourd'hui roule sur un thème largement traité. On connaît, dans le monde francophone, le livre, déjà relativement

ancien, de P. Petit (*Les étudiants de Libanius*, Paris, 1956). Il s'en faut de beaucoup pourtant que la reprise du sujet soit inutile. C'est que l'auteur, qui a beaucoup travaillé sur l'éducation dans l'Antiquité, plus spécialement dans l'Égypte gréco-romaine, doit à sa formation de papyrologue et à son long séjour dans les plus hautes universités américaines de pouvoir poser aux textes des questions très nouvelles. Les réponses qu'elle apporte font ressortir pour une bonne part le système de valeurs auquel adhérait l'Antiquité tardive, fort différent de celui qui prévaut aujourd'hui. Le principal mérite du livre de P. Petit résidait dans l'utilisation d'une méthode presque exclusivement prosopographique. Non que la même préoccupation fasse ici défaut, au contraire. En fait foi par exemple l'important «Appendix one : Dossiers of Students» (p. 233-321). Mme R. C. y offre la traduction de 206 lettres dans lesquelles Libanios fait état de ses préoccupations pédagogiques. Les lettres sont en effet la source de documentation la plus importante, malgré un réel déséquilibre (elles couvrent les années 355-365 et 388-393). En effet, tout se passe comme si la révolte de Procope avait forcé Libanios à interrompre ses échanges ou, à tout le moins, à cacher les cahiers dans lesquels il gardait le double des lettres envoyées, si bien que rien ne nous en est parvenu. Toujours est-il que les documents de la dernière période font entendre une tonalité fort différente de la période précédente et laissent percer l'amertume, la désillusion et une certaine forme de découragement, qui, semble-t-il, ne sont pas seulement dues au poids des années. L'introduction offre notamment une excellente description des difficultés propres au genre de la lettre, inséparable de la rhétorique. Il impose que l'on tienne compte des différentes données que met en jeu toute correspondance, d'abord les personnages, l'auteur, le destinataire, l'intermédiaire porteur du message et enfin un élément institutionnel, le niveau de perfection littéraire attendu par le *χορός*, c'est-à-dire le public supposé. Le premier chapitre rappelle l'essentiel de ce que l'on doit savoir sur Libanios, sans pour autant viser à retracer une biographie, mais en soulignant les traits névrotiques de sa personnalité et sa passion pour la rhétorique et l'enseignement. Il évoque aussi les attrait d'Antioche. Malheureusement, les fouilles n'ont pas permis d'exhumer les restes des bâtiments où le maître dispensa ses cours. Le *corpus* des lettres donne à connaître la physionomie des collaborateurs de Libanios à différentes époques ; certains avaient déjà joué le même rôle sous son prédécesseur, Zénobios, comme Gaudentius et Uranius, accoutumés à jouer les seconds plans. Au moment où Libanios avait posé sa candidature comme sophiste officiel, il avait dû affronter des rivaux, parmi lesquels un certain Acacios, que les circonstances obligèrent à ouvrir une école à Césarée. C'est celui-là même qu'évoque Eunape de Sardes en termes plutôt flatteurs. En tout cas, les difficultés que connut Libanios à la fin de sa carrière ne tenaient pas à l'émergence de rivaux plus ou moins talentueux. Naturellement, il était loin d'être le seul à avoir choisi d'enseigner la rhétorique. Le deuxième chapitre brosse un tableau précis de ce que l'on croit entrevoir du fonctionnement des écoles dans l'Empire romain d'Orient, à Athènes, où le sophiste avait exercé son talent durant sa jeunesse, Constantinople, où l'intérêt pour la sophistique, à en juger par son témoignage partial, était médiocre. Au fond, la future capitale n'eut jamais qu'un seul personnage de premier plan à faire valoir, le philosophe-orateur Thémistios. La correspondance qu'échangèrent les deux personnages sur une dizaine d'années (quelque 40 lettres de Libanios) prend graduellement un ton moins amène. Rien n'oblige, selon Mme R. C., à ne voir dans cette évolution qu'un différend politique : en fait, Thémistios réussit à attirer à Constantinople les étudiants que le maître d'Antioche eût préféré compter dans son propre auditoire. La documentation est évidemment beaucoup moins riche pour d'autres centres, comme la Lydie et la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie, la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, la Paphlagonie et l'Arménie, la Syrie et la Phénicie, la Palestine, l'Arabie et l'Égypte. Les chapitres suivants (3-7) ont une portée que l'on pourrait appeler sociologique. Une fois acquise, la *παιδεία* nouait entre ceux qui la possédaient une sorte de lien indélébile. Au terme de ses longues

années de formation, le jeune bénéficiaire devait faire la preuve que l'investissement avait porté ses fruits. Le sophiste mettait en œuvre tous les moyens possibles pour s'attirer les étudiants de partout où le recrutement pouvait s'opérer ; le cercle des anciens élèves (*alumni*) contribuait ainsi au succès de l'école. Le quatrième chapitre invite le lecteur à entrer chez Libanios sur les pas de l'étudiant, souvent accompagné de son pédagogue. Une lettre d'introduction au moins est en principe de rigueur. L'entrevue initiale permet un premier diagnostic, car les niveaux de formation préalables peuvent être fort différents d'un cas à l'autre. Normalement aussi Libanios rédigeait un rapport sur les progrès de la recrue. Quant au programme (ch. 5), on peut être sûr que Libanios était très attentif à n'en négliger aucune partie pour que la formation fût complète. C'est ce qui explique que de sa plume soient sortis des *Progymnasmata* en grand nombre. Démosthène et Platon faisaient partie des lectures imposées, ainsi que des «modernes», comme Thémistios, nonobstant les rivalités professionnelles, ou Libanios lui-même, mais aussi la poésie classique. Les habitudes propres aux études américaines – mais on pourrait ajouter celles des Universités médiévales – se caractérisaient par une grande mobilité. Aussi le séjour à Antioche pouvait-il être de durée fort variable. Études continuées, interrompues ou reprises, voire combinées avec d'autres, défections, abandon pour une carrière plus immédiatement rentable : tous les cas sont envisageables, comme le montre l'«Appendix two : Length of Student's Attendance». Les chiffres disponibles obligent à tirer une conséquence pessimiste. Entre «The Long and short Paths to Rhetoric» (ch. 6), ceux qui pouvaient opter pour le premier terme de l'alternative n'étaient pas nombreux : cinq, voire six ans d'études au maximum, au moins à Antioche, sans préjuger de ce qui avait pu être l'usage à l'école d'Athènes par exemple. Restera enfin au jeune homme, lesté de sa formation toute fraîche, à faire preuve de sa compétence (ch. 7 «après la rhétorique»). Cette dernière notion est elle-même fort difficile à décrire, aussi bien que les carrières ouvertes. Ici encore, la lettre de recommandation, moyen aussi d'avoir une entrevue personnelle avec le candidat, est un passeport utile, mais elle doit être rédigée en fonction de l'objectif visé. À la comparaison, les lettres du genre qu'a laissées Libanios sont nettement plus nuancées et plus personnalisées que celles de Symmaque. De toute façon, d'autres facteurs entraient en ligne de compte, au moins pour une carrière officielle, comme la situation de famille, les relations personnelle ou des aptitudes complémentaires (Libanios ne laissa jamais de le déplorer), comme la maîtrise du droit ou une certaine connaissance du latin. En outre, pour un poste de gouverneur, d'autres qualités étaient souhaitables, comme le sens de la justice ou l'activité de bâtisseur. Des critiques vigoureuses s'élevèrent de plus en plus souvent contre Libanios à la fin de sa carrière. A-t-on essayé de le réduire au silence ? Socrate fut-il dans sa prison interdit de prise de parole (p. 220) ? Dans ce cas, le *Phédon* serait le plus éloquent des silences. Reste que Madame Criore a écrit un livre riche, passionnant et profondément novateur. Il ne devrait pas tarder à être considéré comme un des ouvrages majeurs sur l'histoire de l'éducation dans l'Antiquité, car la portée des conclusions qu'il amène dépasse largement le cas singulier de l'école de Libanios.

Jacques SCHAMP.

François PASCHOUD, *Eunape, Olympiodore, Zosime. Scripta minora. Recueil d'articles, avec addenda, corrigenda, mises à jour et indices*, Bari, Edipuglia, 2006 (Munera, 24), 24,5 × 17,5 cm, 580 p., 70 €, ISBN 88-7228-455-4.

Depuis une quarantaine d'années, Fr. Paschoud étudie l'*Histoire nouvelle* (d'Auguste à 410) de Zosime (vers 500), ardent défenseur du paganisme contre le christianisme, hostile à Constantin et faisant de Julien une figure centrale ; des historiens grecs de l'Empire tels que Zosime, assez piètres écrivains, sont longtemps restés méconnus. L'A. assura l'édition de Zosime dans la CUF (1971-1989, avec révisions ultérieures), qui contient aussi les fgts d'Eunape (+ après 420) ; ce dernier est une source de Zosime, tout comme

Olympiodore (+ après 425 ; résumé par Photius). Les trois historiens païens ont fait l'objet d'articles nombreux et de comptes rendus de l'A. ; ces *Scripta minora* en présentent un choix, revu et précédé du «Parcours d'un antiquaire», autobiographie qui nous fait connaître le cursus d'un «cul-terreux vaudois» (p. 17), de Lausanne à Genève, avec des détours par Rome, Munich et Paris. Certains articles ont une portée générale (nos 9, 18), la plupart s'attachent à un problème chez Zosime : le déclin de Rome, dû à l'abandon des rites païens traditionnels (3, 29) ; l'influence de Polybe, que Zosime connaît par Eunape, et révisée par l'A. : à l'expansion polybienne de Rome, correspond, chez Zosime, le déclin de Rome (3) ; comment comprendre le refus de Constantin de monter au Capitole (19, 23) ; la bataille du Frigidus en 394 (24), la figure de Théodose (25) ; l'ed. princeps, en latin, par Löwenklau en 1576 (22). Eunape fait l'objet de plusieurs *minora*, e.a. : comment Zosime l'utilise (10, 17) ; ses éditions (12), depuis la première, postérieure à 395, ce qui l'exclut comme source d'Ammien Marcellin et de l'*Histoire Auguste* à partir de la biographie d'Aurélien (7). Pour Eunape, Olympiodore et Zosime, un barbare païen, rallié à Rome, est préférable à un Romain chrétien (8,14). L'A. attire aussi l'attention sur les sources latines (comme l'*Epitome de Caesaribus*) des historiens grecs du IV^e siècle (30), sur Zonaras et d'autres historiens (21) avec un stemma des dépendances (p. 311). On nous fait suivre le tracé du canal (d'irrigation) du Naarmalcha, reliant l'Euphrate au Tigre : c'est lui que le matériel embarqué de Julien a dû emprunter (6). Deux inédits (la mort de Fausta chez Zosime ; Eunape fgs 8-61 Müller et Zosime), un appendice (texte et traduction de Photios, *Bibl. codd.* 77 et 80, et d'Eunape, fgs 8-61) et d'utiles index ferment un beau volume montrant bien, même si des points restent controversés, l'intérêt de ces historiens tardifs.

Bernard STENUIT.

Carlos DE MIGUEL MORA, *Ut par delicto sit poena : crime e justiça na Antiguidade.*

Coordenador : C. d. M. M., Aveiro, Universidade, 2005 (Ágora. Suplemento, 4), 24 × 17 cm, 320 p., ISBN 972-789-183-7.

Le fil conducteur de ce recueil est, comme l'indique le titre, l'équité entre crime et justice en Grèce et à Rome : le coordinateur C. de Miguel Mora campe dès lors le décor avec ses *Considerações sobre a justiça criminal no mundo greco-romano* (p. 7-21), des généralités introductrices qui permettent au non-spécialiste de suivre le débat, que lance véritablement J. M. Nunes Torráo avec son allocution *Por falar em justiça* (p. 23-26). Avec *La justicia y la venganza en la épica y en la tragedia clásicas* (p. 27-52), E. Sánchez Salor oppose les acteurs criminels : l'épopée est «masculine» et la tragédie, «féminine», dans la tradition grecque, romaine mais aussi biblique et moderne. Tragédie, comédie et autres aspects de la littérature grecque constituent la matière des cinq contributions suivantes. Nous revenons à la latinité avec huit articles, dont il n'est pas possible de rendre compte en détail. C. Codoñer, *Los limites de la libertas* (p. 159-177) sollicite essentiellement Cicéron, Tite-Live, Lucrèce, Servius, Salluste, et envisage également la *licentia*. A. A. Vieira Cura, *Crimes, delitos e penas no Direito Romano Clássico* (p. 179-217) mène sa réflexion au départ d'Ovide tandis que J. Serafim, *A justiça acima da lei : o caso de Pro Archia Poeta* (p. 219-227) développe la force des arguments *extra causam*. Après les contributions de F. de Oliveira, *Autobiografia nos tratados políticos de Cícero* (p. 229-243), J. A. Oliva Neto, *Priapo e a Priapéia : a fala come falo* (p. 245-257) et S. López Moreda, *Delito ley y pena en Tácito. Historia y tragedia* (p. 259-275), nous abordons Suétone avec M. Frade, *Oderint dum metuant : Suetônio e a prepotência de Calígula* (p. 277-290), qui voit la mort lente de Caligula comme, entre autres, châtement de son impietas. — Conformément à la tradition d'Ágora, les autres époques ultérieures ne sont pas oubliées. P. F. Alberto, *De reis a criminosos na Hispânia Visigótica* apporte de nouvelles données grâce à la documentation médiévale du royaume de León tandis qu'A. do Espírito Santo, *Imagem da sociedade nos Livros Penitenciais* (p. 303-320), développe les conséquences d'une législation basée sur le Décalogue de Moïse.

Pol TORDEUR.

George MOUSOURAKIS, *A Legal History of Rome*, Londres - New York, Routledge, 2007, 24 × 16 cm, x-282 p., 21,99 £, ISBN 978-0415-40894-3.

G. Mousourakis est un spécialiste du droit romain ancien et de l'histoire des lois. Titulaire du MJur et du PhD au Royaume Uni, il a enseigné en Grèce, à l'Université Niigata au Japon et à l'Université d'Auckland en Nouvelle Zélande. G. M. se propose dans cet ouvrage d'écrire l'histoire du droit à Rome, en étudiant l'appareil législatif et juridique (naissance et évolution des lois, de la justice, des tribunaux etc.). Le projet est ambitieux d'autant plus qu'il couvre une vaste période, de la fondation de Rome (à partir du moment où l'on peut en appréhender les éléments historiques, vers 500 a.C.) jusqu'à l'antiquité tardive, plus précisément jusqu'au *Corpus Iuris Civilis* de l'empereur Justinien. Cette étude, qui s'efforce d'être exhaustive, a l'ampleur et les mérites d'un traité : la typographie et la présentation, discrètes mais très denses, ne doivent pas tromper sur les ambitions justifiées de l'ouvrage. — G. M. a choisi de traiter cette histoire des lois en 4 parties déterminées par la chronologie (monarchie et débuts de la République, fin de la République, principat, *dominatus*), développées de manière identique. La matière de la première partie est «la monarchie et les débuts de la République» ; en sont analysés d'abord l'arrière plan (historique, social et constitutionnel), puis la naissance des lois, enfin l'administration de la justice. Un second chapitre traite donc de «la fin de la République» : d'abord de l'arrière plan historique, social et constitutionnel, puis des sources de la loi, enfin de l'administration de la justice... On trouve aisément ses repères dans cet ouvrage à la composition si régulière et si simple. L'exposé, quoique théorique et abstrait, est limpide. Le lien étroit entre l'évolution de la société romaine et le développement de ses outils juridiques est traité avec habileté. Les termes techniques latins, dans un vocabulaire qui s'est renouvelé et enrichi, sont définis brièvement, mais avec une grande précision, qu'il s'agisse de procédures, de magistratures, d'organes législatifs... C'est le cas des cinq *legis actiones* ; et quand il s'agit par exemple de définir les différentes façons dont l'empereur Auguste légifère, une notice développée (p. 108-110) reprend la sèche énumération (p. 102 : *edicta, rescripta, mandata, decreta*,) et donne les éclaircissements utiles. Tout l'ouvrage est exemplaire sur ce point (p. 22-23, 68-69, 85, 102-103 etc.). — Les documents annexes, citations, analyses particulières, références, compléments d'information, sont pour la plupart rejetés à la fin du livre, classés selon les subdivisions des chapitres : c'est un véritable foisonnement de notes d'une utilité extrême, souvent très développées et d'un très grand intérêt ; ainsi placées, elles ne viennent jamais interrompre l'exposé, qui reste très fluide ; mais elles apportent au lecteur une documentation vraiment riche, corrigeant heureusement d'ailleurs le caractère inévitablement un peu sec de l'ouvrage. Grâce à cet appareil de notes sont abordées une foule de questions complémentaires, historiques, sociales, étymologiques... qui n'ont pas toujours trouvé leur solution dans la recherche contemporaine : *cliens* (n. 4 p. 196 ; *stips* et *stipendium* (n. 11 p. 197), statut des cités latines (n. 22 p. 198), *interrex* (n. 25 p. 199), *fas* et *ius* (n. 6 p. 202), structure de la famille (n. 25 p. 203), rôles dévolus aux prêteurs, aux pontifes, aux consuls (n. 31 p. 04) ; définition du *parricidium* (n. 37 p. 208), statut du fils vendu trois fois (n. 33, p. 205), monnaie *stipendium, perduellio* (n. 44 p. 209 ; n. 4 p. 211), *prouocatio* (n. 48 p. 209)... Il est inévitable que les réponses apportées à ces questions, esquissées très brièvement, ne soient pas toujours satisfaisantes ; nous ne nous rallions d'ailleurs pas systématiquement aux opinions de l'auteur ; mais en l'occurrence il importe que les questions soient posées plutôt que résolues... — L'autre inconvénient de cette méthode, c'est d'éparpiller en plusieurs endroits ce qui ressortit à un même sujet. Ainsi la loi des XII Tables qui, dans le texte, a droit à un exposé de presque quatre pages (p. 24-27), est traitée de manière partielle dans des notes complémentaires, n. 8 p. 197 ; 22, 25 p. 203 ; 26. p. 204 ; 11, p. 206 ; 27, 30, 31 p. 207, notes qui sont elles-mêmes parfois particulièrement denses et longues : il en est ainsi, entre autres, de la n. 25 p. 203 qui indique le contenu de cha-

cune des XII Tables. Peut-être eût-il mieux valu, pour sauvegarder la clarté du texte sans morceler l'exposé, rassembler toute cette matière en une seule annexe sur les XII Tables : ce tout premier effort des Romains en vue de créer une législation cohérente et officielle méritait une place à part. — Outre un lexique bien utile des termes techniques désignant les fonctions, les titres, les procédures, G.M. nous offre, p. 112-120, une liste pratiquement exhaustive des principaux juristes, de leurs œuvres, de leurs programmes, de leurs écoles («Proculiens» et «Sabinien», «Cassiens», p. 114-115). À la fin de la République, Mucius Scaevola, Manius Manilius, Porcius Cato Censorius, Porcius Cato Licinianus etc. (p. 63-64). Au début du principat, de 27 a. C. à 80 : Antistius Labeo, Ateius Capito (ces auteurs sont surtout des commentateurs des XII Tables et des édits prétoriens ; ils ont rédigé des *regulae*, des *definitiones*, des *sententiae*, regroupées en manuels et répertoires destinés à être consultés souvent, «rules of thumb», p. 113). À la fin du principat, de 80 à 180 p. C., «the high classical period» : Massurius Sabinus, Cassius Longinus, Iavolenus Priscus, Salvius Iulianus, Pomponius...). Spécialistes du *ius civile* et du *ius honorarium*, ces juristes étaient très estimés des Anciens qui se réfèrent très souvent à eux, les citent, nous apportent des précisions sur l'ampleur de leurs écrits. Les plus compétents avaient le *ius respondendi* : leurs avis faisaient autorité. Les œuvres de beaucoup d'entre eux sont perdues ; ce n'est pas le cas des *Institutes* de Gaius, véritable cours de droit aux solides qualités pédagogiques, destiné à des élèves-juristes. De ce texte, redécouvert à Vérone en 1816, G. M. nous propose une analyse détaillée. — On trouvera dans l'index une liste impressionnante de lois : beaucoup d'entre elles ont été commentées ou citées dans le corps du texte. On regrette un peu l'absence d'un index des textes commentés ou simplement cités. — Par ailleurs l'auteur a pris le parti de laisser pratiquement de côté tout ce qui est antérieur aux années 500 a. C. et il en expose la raison en quelques lignes, avec prudence et modération (p. 23) : l'authenticité historique des faits datés de cette époque est discutable ; beaucoup de savants contemporains omettent délibérément cette période, considérant qu'on n'en peut rien retenir de sûr. Mais du même coup disparaissent les premières tentatives législatives, *leges regiae* et *leges sacratae*, type de lois dont l'intérêt est pourtant très grand et dont l'élaboration *a priori* faisait partie intégrante du sujet. Ainsi lorsque la plèbe se donne des défenseurs à l'issue de la première Sécession, au début du 5^e siècle, elle assure leur pouvoir par des plébiscites et des *leges sacratae* qui ne sont sûrement pas les premières, qu'elle réitère après le Décemvirat législatif, en 449 a. C. Ces «lois sacrées» ont pour effet de confirmer le caractère «sacrosaint» des tribuns en restaurant certaines cérémonies archaïques et presque oubliées : *et cum religione iniuolatas eos, tum lege etiam fecerunt*. La sanction de toute atteinte à la sacrosainteté tribunicienne est l'exécution du contrevenant, la consécration à Jupiter de sa tête, la vente de ses biens au profit de Cérès, Liber et Libera, ce qui est le modèle même des *leges sacratae*. Tite-Live, 3, 55, 6-10, nous apporte ici son témoignage : il expose ces mesures en se référant implicitement aux jurisconsultes qui n'ont pas manqué de les commenter. Ce qui est remarquable, c'est que les Romains aient éprouvé le besoin de doubler une législation «laïque» d'une législation indiscutablement religieuse et archaïque. Reconnaissons que G.M., même s'il s'y attarde relativement peu, n'ignore nullement l'importance de la religion dans le droit antique, qu'il s'agisse du rôle des pontifes, de la *legis actio sacramento*... — La bibliographie présentée est riche de quelque 220 titres. Elle ne peut être exhaustive, étant donné le grand nombre d'ouvrages traitant de ces sujets que l'auteur a dû utiliser. Quelques ouvrages relativement récents permettraient des développements complémentaires intéressants : pour la n. 25 p. 199 l'article de A. Magdelain, *Auspicia ad patres redeunt*, (*Latomus* 70, 1964, p. 427-473), éclaire le fonctionnement archaïque du Sénat romain (*interregnum*). Cl. Lovisi, *La contribution à l'étude de la peine de mort sous la République romaine*, Paris, 1999, consacre au tribunal du peuple sous la République un excellent exposé. R. Fiori, *Homo sacer ; dinamica politico-costituzionale di una sanzione giuridico-religiosa*, Naples, 1996, laisse une large place aux *leges sacratae*, dont l'usa-

ge est très archaïque et fait davantage appel au sacré. — *Legal History* est un ouvrage remarquable qui allie commodité et élégance, clarté et richesse ; un ouvrage qui devrait rendre service, comme le souhaite l'auteur en quatrième de couverture, à tous ceux qui s'intéressent à la fois à l'histoire et au droit, même s'ils ne sont plus des débutants. On prend un vif plaisir à sa lecture.

Bernadette Liou-Gille.

Clifford ANDO et Jörg RÜPKE, *Religion and Law in Classical and Christian Rome*, Cl. A. and J. R. (Eds.) assisted by Sarah BLAKE and Mihaela HOLBAN, Stuttgart, Fr. Steiner, 2006 (Potsdamer altertumswissenschaftliche Beiträge, 15), 24 × 17 cm, 176 p., 42,00 €, ISBN 3-515-08854-7.

L'étude du droit est un moyen particulièrement utile pour examiner les relations entre la religion et l'État. C'est notamment par le droit que l'État romain et les États européens qui lui ont succédé ont contrôlé la religion. Chacun dans un domaine précis, les collaborateurs du présent volume tentent de réfléchir sur le rapport de la religion et du droit dans le monde romain, de la fin de la République à la codification finale du droit romain dans la Constantinople de Justinien. L'introduction trace un cadre de réflexion : *Religion and Law in Classical and Christian Rome* (p. 7-13). Puis viennent huit contributions, qui sortent quelque peu de notre sphère de compétence et que nous nous bornerons à citer : John Scheid, *Oral Tradition and Written Tradition in the Formation of Sacred Law in Rome* (p. 14-33) ; Jörg Rüpke, *Religion in lex Ursonensis* (p. 34-46) ; James B. Rives, *Magic, Religion, and Law : The Case of the Lex Cornelia de sicariis et veneficiis* (p. 47-67) ; Elizabeth De Palma Digeser, *Religion, Law and the Roman Polity : The Era of the Great Persecution* (p. 68-84) ; Andrew S. JACOBS, *Papinian Commands One Thing, Our Paul Another : Roman Christians and Jewish Law in the Collatio Legum Mosaicarum et Romanarum* (p. 85-99) ; Dorothea Baudy, *Prohibitions of Religion in Antiquity : Setting the Course of Europe's Religious History* (p. 100-114) ; Karl Leo Noethlichs, *Revolution from the Top ? «Orthodoxy» and the Persecution of Heretics in Imperial Legislation from Constantine to Justinian* (p. 115-125), et Clifford Ando, *Religion and ius publicum* (p. 126-145). Une bibliographie, des sommaires en anglais et des index terminent le volume.

Jacques POU CET.

Alessandro BARCHIESI, Jörg RÜPKE et Susan STEPHENS, *Rituals in Ink. A Conference on Religions and Literary Production in Ancient Rome held at Stanford University in February 2002*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2004 (Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge, 10), 24 × 17 cm, VIII-182 p., 43,00 €, ISBN 3-515-08526-2.

Ce volume rassemble les contributions prononcées lors d'une table-ronde réunie en février 2002 au *Department of Classics* de la *Stanford University*, sur le thème «Religions et production littéraire dans la Rome ancienne». Les reconstitutions modernes des rituels dépendent bien évidemment des textes, qu'il s'agisse d'inscriptions ou de comptes rendus du culte ou de textes littéraires commentant ou mettant en scène des pratiques religieuses. Dans une approche résolument anthropologique, les auteurs considèrent les rituels comme des formes de communication symbolique au sein d'une société, tout en s'interrogeant sur les fonctions littéraires que jouent les rites décrits dans les textes, dans la mesure où les textes participent du contexte social dans lequel ils ont été créés. De tels textes font partie intégrante du discours religieux, tout comme ils font partie d'un mode spécifique de communication, que nous appelons religion. Les deux premières contributions se distinguent par une approche théorique et méthodologique inspirée des développements récents de l'anthropologie : investiguant les disciplines et leurs modèles, D. Feeney s'interroge sur l'interprétation du rituel sacrificiel dans la poésie romaine (à partir des *Géorgiques* de Virgile et des *Fastes* d'Ovide), tandis que J. Rüpke s'intéresse aux relations entre écrit et pratique rituelle, tous deux conçus comme des formes de com-

munication complémentaires. Les contributions suivantes approfondissent le thème *Rituals in Ink* à partir d'un auteur ou selon un angle précis. E. Sciarrino étudie la fondation de l'*aedes Herculis Musarum* dans le contexte des transformations culturelles de la Rome du 2^e s. av. n.è. Fr. Hickson Hahn se penche sur la représentation livienne de la gratitude envers les dieux. J. Hawkins étudie la figure de Vénus comme guérisseuse dans l'*Énéide*. Y. Syed se consacre à l'usage du genre de l'hymne par Ovide dans les *Métamorphoses*. M. Beard relit le triomphe décrit par Ovide dans les *Tristes* (4,2). C'est enfin sur Valerius Soranus et le nom secret de Rome que Tr. Murphy porte son attention. En guise de conclusions «polyphoniques», les remarques de cinq participants à la table-ronde clôturent le volume (S. Culpepper Stroup, *Rituals of Ink* ; D. Leitao, *Ritual ? What Ritual ?* ; M. Gleason, *The Prince and the Pachyderm* ; S. Stephens, *Whose Rituals in Ink ?* ; J. Connolly, *Mapping the Boundary of the Known and Unknown*). Index rerum et nominum ; index locorum.

Françoise VAN HAEPEREN.

Andreas HOFENEDER, *Die Religion der Kelten in den antiken literarischen Zeugnissen. Sammlung, Übersetzung und Kommentierung*. Band II. *Von Cicero bis Florus*, Vienne, Verlag Der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2008 (Mitteilungen der Prähistorischen Kommission, 66), 30 × 21 cm, 675 p., 79,60 €, ISBN 3-7001-3931-7.

As the first volume of Dr Hofeneder's corpus had yet been published, it is now easier to express an opinion about the second one, for the entire project has yet been received as a most welcome one and a commendable improvement of the previous corpus published seventy years ago by J. Zwicker. This new one offers more entries, better texts and also the comment that Zwicker's corpus utterly lacked. Thus, Dr Hofeneder's corpus is now held as an indispensable tool by all researchers about Prechristian Celtic religion and beliefs. — As the commentary is a most general one and rather a review of the current opinions than a new analysis of the material, the corpus does not really make capital progresses in the understanding of the Prechristian Celtic religion and beliefs but, even if it generally adopts a more hyper-critical approach than mine and that of several colleagues, it does not conceal the variety of opinions and it offers for each item a most useful and welcome review of nearly all relevant publications. I dare to say that all researchers, notwithstanding the school they adhere to, are yet grateful for Dr Hofeneder's work and wait eagerly for the next volume to come (*Von Appian bis in die Spätantike*). — In fact, many colleagues would even be also eager to get some day other volume(s) dealing with the mediæval texts, either in Latin or even (why not ?) in the Celtic languages, and making them available in the same manner as this corpus !

Claude STERCKX.

Gérard MOITRIEUX, *Hercules in Gallia. Recherches sur la personnalité et le culte d'un dieu romain en Gaule*, Paris, De Boccard, 2002 (Gallia Romana, 5), 28 × 22 cm, II-518 p., 28 fig., 14 pl., 17 cartes, 49,00 €, ISBN 2-7018-0150-8.

L'ouvrage présenté ici s'articule en trois parties. Dans la première, l'auteur recense tant les témoignages iconographiques, essentiellement les statues en pierre au nombre de 380 après avoir écarté les documents faux ou douteux (91), mais aussi les statuettes non lapidaires, les objets usuels, la céramique ornée, les monnaies ... De cette analyse quantitative, il tire une typologie du dieu dans ses attitudes et ses attributs. Mais le principal problème que pose cette enquête est lié à la datation, étant données les incertitudes de localisation de nombreuses représentations. Enfin, l'A. passe en revue les documents écrits, tant les sources littéraires que les documents épigraphiques qui, pour une large part pour ces derniers, peuvent être datés. — Dans une deuxième partie, l'auteur s'attache à l'étude de la répartition géographique des témoignages : sur le plan provincial, à l'échelle des cités et à l'échelle locale. De cette enquête, il ressort que les provinces du nord, Belgique et Germanie Supérieure, se sont taillées la part du lion. Les représentations sont confor-

mes à la documentation classique, peu d'images trahissent un particularisme indigène. D'autre part, les modèles semblent être arrivés par la voie danubienne jusqu'en Germanie Supérieure, et de là, passés dans le monde gaulois. — Dans la troisième partie, l'auteur s'attache à l'étude de culte. Les données concernant la Gaule pré-romaine sont peu évidentes ; comme ailleurs, on insiste sur l'origine phénicienne et l'origine grecque. Pour la période romaine, un texte de Lucien livre du dieu une image inattendue, celle d'un vieillard que l'on a parfois identifié dans un dieu indigène Ogmios. D'autre part, César ne cite pas Hercule parmi les divinités celtes. Quant aux fonctions du dieu, elles apparaissent multiples : héros invincible, il apparaît comme un modèle pour les militaires (d'où vraisemblablement sa présence importante en Germanie) ; héros bienfaisant, il protège les travailleurs des carrières, les commerçants et les voyageurs, les agriculteurs ; en liaison avec les sources, il remplit la fonction de héros guérisseur ; vainqueur de la mort, il apparaît également dans des décors funéraires. Mais toutes ces fonctions ne sont pas spécifiques à la Gaule. Le culte d'Hercule est également mal connu. Seuls quatre sites ont été identifiés avec quelque certitude : dans la vallée de la Brohl (au nord de Coblenche) le culte est attesté par de nombreuses inscriptions ; à Deneuvre (bassin de la Meurthe), il est attesté par des stèles, des autels ... ; dans le sanctuaire de Glanum, à côté du sanctuaire de Valetudo et d'une source : il s'agirait d'un culte à un dieu pastoral (P. Gros, J. Scheid) ou un sanctuaire de source (A. Roth-Congès) ; le quatrième site se situe dans la cité des Bataves, à Empel. D'autres sites restent très hypothétiques. Hercule apparaît également associé à d'autres divinités. Un cas particulier est celui des pierres à quatre divinités assez répandu en Gaule. — Chronologiquement, l'apogée du culte d'Hercule se situerait au III^e siècle ; apparu au I^{er} s. ap. J.-C., il disparaîtrait au IV^e. — L'ouvrage est pourvu d'une abondante bibliographie, d'indices variés, de cartes et tableaux surabondants. Ainsi, si le texte occupe 271 p., la bibliographie et les indices 55 p., les cartes et tableaux se développent sur 160 p. en plus de ceux figurant dans le texte. C'est un peu disproportionné ! Quant à l'illustration figurée, elle occupe XIV planches. — Les deux éléments de cette étude sur lesquels il est important d'insister sont, d'une part, son importance dans les provinces du nord-est, et, d'autre part, ses liens avec les militaires ; ces deux éléments sont étroitement liés. — En conclusion comme le reconnaît l'auteur, on ne peut parler d'Hercule gaulois, mais plutôt d'un dieu méditerranéen en Gaule.

Christiane DELPLACE.

Vetera Christianorum. Anno 43. 2006. Fasc. 1, Bari, Edipuglia, 2006, 24 × 17 cm, 155 p., 7 fig., ISBN 88-7228-472-4.

M. Simonetti, *Roma cristiana tra vescovi e presbiteri* (p. 5-17), publie la communication qu'il avait faite, dans le cadre de séminaires d'archéologie chrétienne, à la journée d'études «Origine delle catacombe romane» (Rome, 21 mars 2005) ; il y revient sur la question de l'organisation ecclésiale de Rome aux 2^e-3^e s. et du passage d'une structure presbytérale de type collégial à une structure épiscopale de type monarchique, pour critiquer à nouveau la thèse qui soutient qu'à Rome il y eut longtemps des églises «domestiques» autonomes dirigées par un prêtre, qu'un collège de ces prêtres s'efforçait de maintenir les rapports entre ces églises, et ce, jusqu'à la fin du 2^e s. Il termine par une mise au point sur l'écrit communément appelé *Tradition apostolique*. G. Otranto, *L'Italia tardoantica tra cristianizzazione e formazione delle diocesi* (p. 19-30), revient sur une communication qu'il avait faite au IX^e Congrès national d'archéologie chrétienne (Agrigente, 20-25 novembre 2004) ; il en présente ici l'introduction, remaniée, pour en faire l'exposé d'un projet de recherches en vue d'une nouvelle *Historia Italiae Christianae* qui viendra remplacer l'ouvrage célèbre de F. Lanzoni, *Le diocesi d'Italia dalle origini al principio del secolo VII (an. 604)* (Faenza, 1927). On pourra, en attendant, profiter ici de l'état de la question avec bibliographie. Mme A. Anglada Anfruns, *De Paciano in Codicibus Lugdunensi 5804 e Vitryatensi 2* (p. 31-52), continue, avec deux nouveaux mss, le travail

qu'elle avait commencé dans un précédent numéro de *Vetera Christianorum* (t. 41, 2004, fasc. 2, p. 207-223), en fournissant un relevé détaillé des fautes d'écriture des copistes. Mme M. A. Barbàra, *Interpretazioni patristiche del Cantico dei cantici* 2,7 (p. 53-65), partant des difficultés rencontrées dans l'interprétation de ce texte pour résoudre les apparentes incohérences du *Cantique*, parcourt les solutions fournies par les Pères grecs et latins ; c'est l'interprétation spirituelle d'Origène qui s'est imposée. E. Dovere, *Normazione teodosiana «de fide» : le scelte conciliare (aa. 435-449)* (p. 67-82), publie la communication qu'il avait faite au Colloque international de Lyon (6-8 octobre 2005) qui avait pour titre «Empire chrétien et Église aux iv^e et v^e s. Intégration ou "concordat" ? Le témoignage du Code Theodosien», en étudiant trois lois, l'une de 435 ou 436, dernière de l'ensemble *De haereticis* dans le *CTh* 16, 15, 66 (ou *CI* 1, 5, 6), la 2^e de 448, tirée des Actes du concile d'Éphèse, *ACO* 1, 1, 4-66 (ou *CI* 11, 1, 3), la 3^e de 449, qui est seulement conservée dans les textes relatifs au synode de Chalcedoine de 451, *ACO* 2, 3, 2, 88 s. Ces textes montrent la progressive prééminence des décisions conciliaires dans le *ius Romanorum*. C. Nigro, *La ricezione di I Cor. 7 in Ireneo di Lione* (p. 83-92), commente l'utilisation par Irénée des v. 5-6 (abstention des rapports sexuels entre époux par accord mutuel pour se consacrer à la prière), 12 et 14 (les mariages entre païens et chrétiens), 25 (exhortation aux jeunes à la virginité à cause de l'imminence de la parousie), 31 (invitation au mépris des biens terrestres en vue du retour du Sauveur), dans une argumentation antignostique et par une exégèse allégorique. R. González Salinero, «*Sinagogae Iudaeorum, fontes persecutionum*» ? *Il supposto intervento degli ebrei nelle persecuzioni anticristiane durante l'Impero Romano* (p. 93-104), s'efforce de minimiser les deux témoignages formels d'une participation des Juifs aux persécutions antichrétiennes sous l'empire romain, le *Martyrium Polycarpi* et le *Martyrium Pionii* (qu'on retrouvera commodément dans le volume *Atti e passioni dei martiri*, éd. par A. A. R. Bastiaensen et al., Milan, Mondadori, 2^e éd. 1990), avec des arguments habiles, mais qui n'emporteront pas forcément une adhésion unanime. Mme I. Trabace, *Verginità e matrimonio nel «de virginitate» di Gregorio di Nissa : il presupposto paolino (I Cor 7)* (p. 105-116), étudie à son tour (cf. ci-dessus l'article de G. Nigro) l'impact de I Cor. 7, cette fois sur le traité de Grégoire de Nysse *De uerginitate* ; il exalte la virginité comme étant la porte d'entrée à toutes les vertus sans méconnaître le rôle du mariage dans l'économie divine ; mais le mariage est source de *molestiae*, d'où la récupération du «juste milieu» aristotélicien et stoïcien entre les excès des plaisirs corporels et une continence inhumaine ; pour trancher, l'attente eschatologique exige que la première place soit donnée aux choses spirituelles. Un article d'archéologie enfin sous la rubrique *Apuliae res*, D. Ciminale, *L'edificio di culto scoperto nei pressi della Cattedrale di Bari* (p. 117-135), fait connaître des fouilles récentes très intéressantes, mais il échappe au cadre chronologique de cette revue (x^e-xi^e s.). Des comptes rendus d'ouvrages récents, détaillés, donc utiles, terminent comme d'habitude la revue (p. 137-152).

Pierre LANGLOIS.

Dominique RAYNAL†, *Archéologie et histoire de l'Église d'Afrique*. Uppenna I. *Les fouilles 1904-1907*. Uppenna II. *Mosaïques funéraires et mémoire des martyrs*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005 (Tempus), 24 × 16 cm, 855 p., 475 fig., 5 pl., 1 CD-ROM, 23 et 35 €, ISBN 2-85816-806-7 et 2-85816-807-5.

L'Institut national du Patrimoine de Tunisie et plusieurs centres de recherche liés à l'Université de Toulouse-Le Mirail ont contribué à la publication de la thèse défendue en 1998 par D. Raynal (1944-1998). C'est là une initiative bienvenue, vu la masse des documents mis à disposition et la portée des conclusions que lui ont inspirées la révision des fouilles anciennes et ses propres recherches et observations sur le terrain. Trop tôt décédé, l'auteur n'a malheureusement pas eu le temps de revoir l'organisation de son texte, ce qui n'en facilite pas toujours la lecture, d'autant que les hypothèses se bousculent dans

cette étude dense qui remet en question bien des interprétations. — Le site d'*Uppenna* (H' Chigarnia près d'Enfidha, ex-Enfidaville) a été identifié en 1881 par R. Cagnat, la basilique fouillée entre 1904 et 1907, dans des conditions particulièrement mauvaises, caractérisées par de vives oppositions entre institutions et entre personnes. Les rapports de P. Gauckler, directeur du Service des Antiquités et des Arts, avec le docteur L. Carton, président de la Société archéologique de Sousse, étaient conflictuels, les liens avec l'archevêché et le père Delattre n'étaient pas des meilleurs, même s'ils restaient empreints de courtoisie. La santé chancelante de Gauckler, moins présent sur le chantier qu'il n'eût convenu, et sa démission forcée, en 1905, accrurent cette atmosphère délétère. Semblable situation, décrite par le menu sur la base de nombreux documents, cités en note et, pour la plupart, reproduits en annexe, ne laissa évidemment pas d'avoir des répercussions sur la marche de la fouille, sur la précision des publications et sur la valeur des interprétations, dont certaines, en particulier celles qui touchent aux mosaïques des martyrs, apparaissent biaisées par des a priori de nature religieuse. La documentation utilement réunie dans le premier volume en témoigne à suffisance. On y trouvera l'historique des travaux, une bibliographie, un recensement des correspondances, des plans, relevés et photographies d'époque, des articles de la presse tunisienne. Après deux campagnes de dégagements destinés à rendre, dans la mesure du possible, l'aspect du monument à la clôture des travaux du début du xx^e siècle, D. Raynal a été autorisé par les autorités tunisiennes à effectuer une « fouille de fouille », puis une série de sondages complémentaires (1971, 1972-1975, 1988-1990). Les résultats de l'ensemble des recherches sont présentés de façon détaillée, description abondamment illustrée de plans, relevés et photographies anciennes et récentes (version Pdf sur le CD-ROM). De nouvelles mosaïques ont été découvertes : l'ordre de succession et la datation qui en sont proposées jouent un rôle capital dans la lecture de l'histoire du monument. On pourra toutefois s'étonner de ce qu'il n'est pas fait appel aux céramiques (vases, amphores, lampes) pour conforter dans la mesure du possible les datations proposées ; aucune monnaie ne semble avoir été découverte. Les pavements inscrits et décorés font alors l'objet d'un corpus suivi d'une étude de l'évolution de leur structure, ainsi que des formulaires et motifs qu'ils portent. Les couleurs en sont décrites, mais on regrettera que l'illustration soit exclusivement en noir et blanc. — La situation est des plus complexes, parfois confuse, et il convient de garder sous les yeux les plans IIa-d qui synthétisent les chronologies, relative et absolue, que propose l'auteur et dont nous allons nous efforcer d'évoquer les grandes lignes. Une petite nécropole chrétienne a été établie, au cours du III^e siècle, dans l'aire occupée par un monument païen, sans doute un temple à cour, dans lequel se réunissaient des adeptes de la nouvelle religion. Au cours des persécutions de Dèce et de Valérien (249-258), des constructions et des tombes ont été partiellement détruites. Peu après, au temps de la « petite paix de l'Église », sous le règne de Gallien, de nouvelles tombes sont creusées et un premier lieu de culte est érigé dans le temple, dont il remploie partiellement les murs. Appartiennent à cette première phase une abside, une cuve baptismale, les plus anciennes mosaïques funéraires. La persécution de Dioclétien (303-304) frappe la communauté. Après la conversion de Constantin (312) s'instaure un culte des martyrs dont témoignent le chœur oriental, avec l'absidiole qui en accueille la première liste sur mosaïque, et des inhumations *ad sanctos*, mais il n'y a pas encore de basilique à proprement parler. Une nouvelle abside, une seconde cuve baptismale, la disposition des tombes mettent en évidence la construction de cette église au cours de la seconde moitié du IV^e siècle. Jusqu'à la fin du V^e siècle, la vie du monument échappe dans une large mesure. L'étape suivante est assignée au règne de Thrasamund (496-523) : outre diverses extensions, de grands panneaux mosaïqués sont insérés dans le sol, ainsi le tableau des cervidés s'abreuvant aux fleuves du paradis, et, surtout, un édicule rectangulaire reçoit la seconde liste des martyrs, en partie superposée à la première. La fin de la période vandale connaît encore des

inhumations sous mosaïque (règne d'Hildéric ?). La défaite des Vandales par les armées byzantines a pour conséquence la restitution de la basilique au culte catholique. Quelques ouvertures semblent avoir été murées, la mosaïque funéraire de l'évêque catholique Honorius est brutalement insérée dans la partie figurée du panneau aux cervidés, et la mosaïque martyriale est cachée à la vue par une couche de mortier ; une plaque de marbre mentionnant les reliques de saint Julien s'y trouve déposée peut-être dès ce moment. Ces modifications sont, en tout cas, provisoires, car l'édifice est peu après élargi et allongé d'une travée, le sol rehaussé et toutes les inscriptions funéraires dissimulées à la vue sous un nouveau pavement, l'édicule des martyrs, maintenant consacré à Julien, surélevé, l'abside reculée vers le nord, agrandie et approfondie, la cuve baptismale remplacée par une nouvelle, de forme polylobée ; cet aménagement, suivi d'un retour de façade au niveau du mur antérieur, appartient sans doute au troisième quart du VI^e siècle. — La progression chronologique dont Dominique Raynal se fait l'avocat a des incidences sur les datations des mosaïques, celles d'*Uppenna*, et pas seulement celles-ci (e.g. Sousse, Kelibia), et sur l'interprétation à donner aux deux listes de martyrs. Les personnages dont les noms figurent sur la première mosaïque seraient des martyrs locaux, suppliciés lors des persécutions du milieu du III^e siècle (Dèce, Valérien) ou de l'aube du IV^e (Dioclétien). L'inscription remonte au temps de Constantin, la dédicace qui figure sur la contremarche est contemporaine voire de peu postérieure. Ceux qui les apposèrent étaient-ils donatistes ? L'absence de représentant d'*Uppenna* à la conférence de Carthage, en 411, a conduit D. Raynal à juger qu'ils appartenaient à la faction maximianiste, dissidence rejetée par les donatistes. Lors de la confection de la seconde inscription, commanditée par l'évêque Baleriolus sous le règne de Thrasamund, les martyrs honorés dans le premier texte se trouvèrent récupérés par les donatistes. En témoigne l'adjonction des noms des apôtres Pierre et Paul, de la croix gemmée et du titre de *presbyter* accolé au premier Saturninus nommé, assimilé de la sorte au chef des martyrs d'Abitina, condamnés et exécutés en 304. Après la reconquête byzantine, la mosaïque fut dérobée à la vue sous une couche de mortier, tandis que des tombes furent insérées dans les mosaïques antérieures. — Nous avons cherché à dessiner les lignes de force de cette thèse, dans tous les sens du terme. Elle appellera sans l'ombre d'un doute de fructueuses discussions auxquelles l'auteur ne pourra participer. Mais plusieurs chercheurs, membres du jury, ont marqué, dans les pages introductives comme dans divers articles, que les arguments de Dominique Raynal les avaient convaincus : ils ne manqueront pas de se pencher sur certaines des remarques qui seront formulées et de répondre aux questions que le lecteur se posera. Jacques DEBERGH.

Daniela LIBERATORE, *Alba Fucens. Studi di storia e di topografia*, Bari, Edipuglia, 2004 (Insulae Diomedaeae, 3), 30 × 21,5 cm, 182 p., nombr. fig., 2 pl., cartes, 42 €, ISBN 88-7228-423-6.

Ce livre est présenté comme la première partie d'une étude plus étendue concernant le site d'Alba Fucens, qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, mais qui n'a certainement pas encore livré tous ses secrets. Après un aperçu des données concernant la fondation et l'histoire d'Alba Fucens et un aperçu de l'histoire de la recherche, le gros du volume est dédié aux remparts, qui constituent indubitablement les vestiges les plus frappants de cette ville fondée à la fin du 4^e siècle av. J.-Chr. en position stratégique sur la Via Valeria. Il s'agit d'un circuit de 3 km de murs «cyclopiques» – en grande partie relativement bien conservés grâce au fait que le temps s'est arrêté depuis longtemps sur cette colline dominant la plaine du Fucino – qui a attiré l'attention d'érudits et d'archéologues depuis plusieurs siècles. Tronçon par tronçon, Daniela Liberatore a minutieusement analysé et décrit tous les restes visibles de cet ouvrage défensif remarquable réalisé avec des blocs énormes extraits des flancs même de la colline, en contrebas des murs. Un intérêt particulier est consacré aux quatre portes de la ville, toutes différentes entre elles, ainsi qu'à la terrasse monu-

mentale adossée aux remparts du côté NO et interprétée de façons diverses. Les données fournies par cette analyse technique détaillée sont complétées autant que possible par la documentation, souvent inédite, des recherches précédentes. À l'intérieur des murs l'auteur s'est limitée pour l'instant à quelques structures problématiques du secteur central de la ville. Tout d'abord elle s'est attachée longuement aux portiques délimitant l'extrémité SE de la place du forum, devant la basilique, dans lequel Mario Torelli a proposé de voir un *diribitorium*, c.-à-d. le lieu de dépouillement des votes lors des élections. Un réexamen in situ des dallages et des différentes catégories de puits, simples ou doubles et de dimensions et de constructions différentes, permet de présenter ici une reconstitution détaillée de chaque phase constructive de cet aménagement énigmatique. Par la suite elle évalue les données disponibles concernant les phases constructives d'un édifice apparemment sacré, situé derrière la basilique. En particulier les terres cuites architecturales provenant de cet édifice et jusqu'à présent quelque peu négligées sont soumises à un nouvel examen approfondi (avec catalogue en fin de volume). Les conclusions finales concernent essentiellement les phases chronologiques des monuments examinés afin de les relier aux données historiques connues sur la colonie latine d'Alba Fucens. Les sources littéraires antiques sont intégralement reproduites et traduites en annexe. Par cette belle publication la bibliographie déjà bien fournie d'Alba Fucens se retrouve certainement encore enrichie.

Frank VAN WONTERGHEM.

Lisa MARALDI, *Falerio*, Rome, «L'Erma» di Bretschneider, 2002 (Città Romane, 5 – Atlante tematico di topografia antica. Supplemento, 13), 26 × 21,5 cm, 113 p., 107 fig., 1 carte dépl. h.t., 84,00 €, ISBN 88-8265-203-3.

Après une introduction dans laquelle sont rappelées quelles furent les recherches et publications antérieures, puis évoquées les sources littéraires et épigraphiques concernant la cité de Falerio, et après avoir retracé brièvement le cadre géomorphologique, l'auteur dresse l'inventaire de la documentation archéologique, relativement consistante, mais malheureusement pas toujours évidente : tronçons de voies pavées, tronçons de murs, tombes, monuments funéraires, édifices thermaux dont certains ont livré des mosaïques fragmentaires ... ; seul le théâtre est bien conservé, situé à l'intérieur de la ville, tandis que l'amphithéâtre, mal conservé, apparaît en zone périphérique. — Cet inventaire archéologique est ensuite suivi d'une lecture critique permettant d'avancer un certain nombre de remarques : l'étude de l'extension urbaine révélerait l'absence de toute enceinte. Les voies repérées, au nombre de six, semblent être toutes pavées, d'une largeur variant de 2,90 à 4,20 m., et délimitées par des *crepidines* de pierres placées verticalement. La zone du *forum*, ainsi que celle du *forum pecuarium* connu par une inscription, ne sont identifiées que par hypothèse. Thermes, édifices sacrés, maisons ne sont identifiés que très partiellement. Pour l'approvisionnement en eau, seules deux citernes ont été retrouvées et l'aqueduc n'est attesté que par la mise au jour de conduites en plomb. Des traces d'activités artisanales sont attestées par la découverte d'un four et de scories métalliques, et l'activité commerciale par des inscriptions mentionnant l'une le *forum pecuarium*, l'autre un *ponderarium*. Pour les zones suburbaines, on signalera la découverte de tombes et de l'amphithéâtre. — Ainsi, si le site semble avoir été fréquenté depuis l'époque préhistorique, les témoignages archéologiques semblent se concentrer sur les deux premiers siècles de l'Empire. Mais ce sont les inscriptions qui permettent d'en préciser les caractéristiques, comme nous avons pu le montrer dans divers écrits antérieurs. — L'ouvrage, bien illustré, est complété d'une carte archéologique situant tous les vestiges repérés sur le site. L'étude de L. Maraldi s'intègre dans la série d'études urbaines publiées par la chaire de Topographie Antique de l'Université de Bologne, toujours très utiles pour la connaissance des cités antiques.

Christiane DELPLACE.

Vincenzo BELLELLI, *La tomba "principesca" dei Quattordici Ponti nel contesto di Capua arcaica*, Rome, «L'Erma» di Bretschneider, 2006 (Studia Archaeologica, 142), 24,5 × 17,5 cm, 178 p., 45 pl., 110,00 €, ISBN 88-8265-263-3.

L'examen du phénomène des tombes "princières", de la période orientalisante à la période archaïque, du triple point de vue de l'archéologie, de l'histoire et de l'histoire de l'art est fondamental pour l'Italie antique. C'est le thème abordé dans ce volume par V. Bellelli, qui nous livre une brillante enquête à partir de la tombe dei Quattordici Ponti, découverte en 1873 à l'ouest de l'ancienne Capoue, à S. Maria Capua Vetere. Parmi les plus riches tombes intactes trouvées au XIX^e siècle, peu ont eu la fortune de la Regolini-Galassi qui fut immédiatement accueillie au Vatican. En effet, l'important mobilier de la tombe dei Quattordici Ponti fut totalement dispersé immédiatement après sa découverte. Comme le souligne Francesco Roncalli dans sa présentation de l'ouvrage, cette tombe est "uno dei monumenti più cospicui della Capua arcaica" (p. 10), et comme tel, cet ensemble est repris par l'auteur dans le débat sur la fondation de la ville et l'étrusquisation de la Campanie. Disons tout de suite que si cette tombe se place sans conteste parmi les manifestations "princières" caractéristiques du monde orientalisant tyrrhénien, de l'Étrurie à la Campanie, l'auteur nous montre que le chef guerrier de la tombe des Quattordici Ponti est identifié à un autochtone italice, que l'on pourrait qualifier de pré-samnite. Il faut souligner que, dès la présentation et l'introduction et jusqu'aux conclusions finales, il est question à plusieurs reprises de la monographie sur la Capoue préromaine de Jacques Heurgon, parue en 1942, et pour mesurer la part qui est faite à celui qui a été l'un des grands maîtres de l'étruscologie française, il suffit de consulter l'index. — La publication nous offre les quatre étapes traditionnelles de la recherche : la première de caractère historiographique et méthodologique (I, p. 17-36), reposant sur les données d'archives et les recherches topographiques, ce qui justifie le bref excursus dédié aux fouilles du XIX^e siècle dans les nécropoles de Capoue. Suivent la description de la tombe et l'analyse du mobilier (II, p. 37-86), qui se terminent bien entendu par l'approche chronologique à la fois de l'ensemble et de certaines pièces clés, comme l'*infundibulum* de bronze, que l'on propose de dater du second quart du VI^e siècle. Cet objet donne une idée de la grande dispersion du mobilier de cette tombe, puisque les éléments séparés se trouvent dans trois musées différents: le corps en tôle orné d'un visage humain à Copenhague, le manche décoré d'une figure féminine à Berlin et la statuette de lion de la charnière à Munich (p. 41-, 84-85, pl. X-XIV). Le troisième volet porte sur l'interprétation historique du contenu de cette tombe et examine successivement : les problèmes qui concernent les centres de production et les circuits de distribution, mais aussi la fonction de ces objets une fois déposés dans la tombe et leur rôle lors du "dernier voyage du Prince". Enfin, on examine l'insertion de cette tombe et de son trousseau funéraire dans le contexte des origines de la cité de Capoue (III, p. 87-122). Dans sa conclusion, serrée et concentrée comme un *espresso*, V. Bellelli nous dévoile le fond de ses déductions, son "intime conviction", tant sur l'identification du personnage enseveli, un aristocrate indigène fortement étrusquisé, que sur le rôle de cette élite guerrière en rapport avec la formation des premières cités de la Campanie, dont Capoue serait le principal centre (IV, p. 123-130). En appendice nous sont fournies l'analyse et la nouvelle proposition de restauration du char Dutuit, signée par Adriana Emiliozzi, qui repose sur le travail effectué par V. Bellelli dans les réserves du Petit Palais de Paris. — Le travail documentaire est impressionnant, et accessible aussi bien dans les notes que dans les tables et les indices. Les abréviations d'une bibliographie essentielle très complète et actualisée, les tables par lieux, noms de personnes et "delle cose notevoli" permettent une consultation rapide. Les planches d'illustrations reproduisent l'essentiel du dossier de cette tombe, y compris les portraits de ses premiers "inventeurs", W. Helbig et A. Castellani (pl. I). L'ensemble est complété par plusieurs documents inédits, comme les photographies réalisées par l'auteur de certains bron-

zes du char Dutuit (pl. XXI et XXIII), et la nouvelle proposition de restitution du char (pl. XXVI-XXVIII), ou encore la proposition de reconstruction de la tombe elle-même, avec sa structure en tente enterrée dans une fosse quadrangulaire, un toit en bois et le tumulus qui vraisemblablement couvrait le tout (pl. VIII). — La belle conclusion, simultanément historique et archéologique, déroule le “scenario intricato della Campania preromana in cui ... tutto è complicato” (p. 127). Effectivement, à partir de l’enquête historiographique et de la recherche des documents dans les principaux musées européens, V. Bellelli présente, sans aucun parti pris, en tenant compte des diverses opinions émises, un tableau précis auquel conduisent les principaux points de convergence. Sans vouloir trop dévoiler les arguments de l’auteur, car nous espérons bien susciter l’envie de se plonger dans cette lecture, dans l’état actuel des recherches, ce qui s’impose, c’est le caractère hybride de la réalité historique envisagée ici. Parmi les diverses composantes, la part indigène, l’élément italique, bénéficie d’une réévaluation dans les recherches récentes, face aux cultures “fortes” (Grecs, Étrusques), avec lesquelles se forme une culture “métisse”.

Jean GRAN-AYMERICH.

Alessandra MINETTI, *La tomba della quadriga infernale nella necropoli delle Pianacce di Sarteano*, Rome, «L’Erma» di Bretschneider, 2006 (Quaderni archeologici, 6), 108 p., 150 fig., 75,00 €, ISBN 88-8265-391-9.

Mise au jour par le Gruppo Archeologico Etruria qui, en collaboration avec le Museo Civico de Sarteano (territoire de Chiusi), fouille la nécropole depuis plusieurs années, la tombe, malheureusement violée à plusieurs reprises, comprend un long couloir d’accès de 19 mètres dans lequel s’ouvrent 4 niches symétriquement opposées deux à deux. Le *dromos* était fermé par une porte en travertin qui donnait accès à un second couloir de 7 mètres dans lequel s’ouvrait une niche (une autre niche détruite lui faisait face). Venait ensuite la chambre funéraire proprement dite dont la paroi droite a également été détruite, sans doute lors d’une occupation en tant qu’habitat de la sépulture à l’époque médiévale (entre les VI^e et IX^e siècles). Dans cet espace gisaient les fragments brisés par les pillards d’un sarcophage en albâtre et des ossements humains qui attestent que le défunt était un homme adulte d’une cinquantaine d’années. L’hypogée requiert surtout l’attention par les peintures qui décorent tout le côté gauche, un ensemble unique à Sarteano : la première scène visible dans le second couloir en avant de la niche montre les pieds, les mollets et un fragment de l’aile d’un personnage se dirigeant vers l’extérieur ; il est suivi par un char conduit par un aurige et tiré par 4 animaux (deux griffons et deux lions, exemple unique dans la peinture funéraire étrusque). L’aurige, dont le visage, expressif, coloré en blanc contraste avec la chevelure de couleur orange, affiche sa qualité démoniaque par le nuage noir qui l’enveloppe et le croc pointu qui sort de la mandibule inférieure. La deuxième scène peinte sur la paroi au delà de la niche présente deux personnages masculins, torsos nus, étendus sur une *klinè* ; le plus âgé entoure de son bras l’épaule de son compagnon, un geste inédit parmi les couples de banqueteurs figurés dans les tombes étrusques. Il peut être interprété de deux façons selon l’A. : soit on considère qu’il s’agit d’un geste érotique (il est comparable à celui de l’éphèbe du couple représenté dans la Tomba del Tuffatore à Paestum), soit on y voit la marque d’affection d’un père à l’égard de son fils. Enfin vient la représentation d’un énorme serpent à trois têtes et dans un fronton sur la paroi du fond de la chambre s’inscrit un hippocampe. Incontestablement l’intérêt de ces peintures réside dans la première scène tout à fait originale du point de vue iconographique dans l’art étrusque de la fin du IV^e siècle ; elle renvoie au cadre culturel et eschatologique des tombes peintes et de la céramique d’Orvieto. Le personnage conduisant le quadriga n’est pas comme on le voit sur des urnes, par exemple, le défunt qui fait son voyage vers l’au-delà en compagnie de démons (Charu(n) ou Vanth), mais c’est ici le démon psychopompe Charun en personne, représenté pour la première fois en aurige, qui vient de conduire dans

l'Au-delà, symbolisé par la porte peinte fermant la niche, l'âme d'un défunt ; les banqueteurs représentés après la niche sont donc censés être dans l'Au-delà. Sur son quadrigé tiré par les griffons et les lions, Charon est figuré sur le chemin du retour vers le monde des vivants à la recherche d'autres âmes. — Les diverses scènes, bien que scandées et isolées par l'architecture, constituent cependant un récit homogène. Le serpent à trois têtes, figuré dans le milieu chthonien de la chambre funéraire (présence de l'hippocampe et de dauphins, métaphores de la mort), a une fonction bien précise, celle de protéger le défunt contre les monstres qui peuplent l'Au-delà. Le voyage vers le monde infernal que quitte l'aurige Charon, est accompli et non en train de se faire. — Les rapprochements stylistiques et iconographiques, très justement soulignés et mis en évidence, avec les peintures des tombes Golini I et II ainsi qu'avec certaines scènes figurant sur la céramique provenant d'Orvieto, confirment l'importance et le rayonnement jusqu'à Chiusi de ce centre dans la seconde moitié du IV^e siècle. Le commanditaire des peintures de Sarteano aurait fait appel, vers 330-320 avant J.-C., à une équipe originaire de Volsinies – la présence de mains diverses est indéniable – et aurait appartenu à l'oligarchie locale. Le programme iconographique original atteste en outre qu'on se situe à la charnière entre deux conceptions de l'Au-delà, celle archaïque qui le concevait comme un monde où se perpétuait le mode de vie terrestre (cf. la scène du banquet, le sarcophage) et celle plus inquiétante et tourmentée d'un monde peuplé de monstres et de démons. L'équipe chargée de répondre aux demandes du commanditaires, tout en restant fidèle à un répertoire eschatologique traditionnel, a réalisé des scènes originales, uniques dans la peinture étrusque. Il est toujours délicat de présenter l'*editio princeps* d'un document aussi important trois ans à peine après sa découverte. Un grand merci à l'A. d'avoir répondu dans ce délai fort court à une attente légitime suscitée par l'information de la découverte en octobre 2003. Les descriptions et l'analyse qu'elle propose susciteront sans doute des remarques et des mises au point, mais l'interprétation des scènes figurées et la datation fondée à la fois sur une analyse stylistique et au C¹⁴ d'échantillons ainsi que sur l'étude minutieuse de la céramique me paraissent solidement établies.

Pol DEFOSSÉ.

Sophie DESCAMPS-LEQUIME, *Peinture et couleur dans le monde grec antique*, Milan-Paris, 5 Continents et Musée du Louvre, 2007, 28 × 24,5 cm, 239 p., 200 fig., 45,00 €, ISBN 978-88-7439-375-6.

Les découvertes depuis une trentaine d'années dans les nécropoles de Macédoine ont révolutionné nos connaissances en ce qui concerne la peinture antique et plus précisément la peinture grecque du IV^e siècle qui n'était connue que par les auteurs anciens et des copies d'époque romaine. Ces découvertes permettent également de mesurer l'importance que revêtait la polychromie chez les Grecs. Les communications présentées lors d'un colloque qui s'est tenu dans l'auditorium du Louvre en 2004 concernent aussi bien les aspects artistiques que techniques (maîtrise du clair-obscur, des jeux d'ombre et de lumière, illusion de la perspective, recensement des pigments utilisés, nature des liants, présence ou non d'esquisses préparatoires, peinture sur un enduit sec ou humide). Cet ouvrage qui traite de l'art grec et montre combien il sera sans doute nécessaire aux spécialistes de revisiter leurs conceptions à son propos, méritait d'être signalé dans notre revue car il ne peut laisser indifférent ceux qui s'intéressent à la peinture romaine ou à la peinture étrusque dont on sait combien elle fut influencée par l'art grec. Ainsi les peintures du sarcophage des Amazones (IV^e siècle - Musée de Florence) auquel A. Bottini s'est intéressé (*Le cycle pictural du «sarcophage des Amazones» de Tarquinia : un premier regard*, p. 133-147) ont sans doute été créées à partir d'un original de Grande Grèce, peut-être Tarente.

Pol DEFOSSÉ.

Agnès ROUVERET, Sandrine DUBEL et Valérie NAAS, *Couleurs et matières dans l'antiquité. Textes, techniques et pratiques*. Études réunies par A. R., S. D. et V. N., Paris, Éditions Rue d'Ulm / Presses de l'École Normale Supérieure, 2006 (Études de littérature ancienne, 17), 24 × 16 cm, 299 p., 10 fig., 19,00 €, ISBN 2-7288-0362-5.

Issu du séminaire «Peinture antique : textes et contextes» et d'un colloque, et précédé d'une introduction due à Agnès Rouveret, ce recueil de 12 articles a pour intention de contribuer à une *approche diversifiée des phénomènes de la couleur dans l'Antiquité*. L'appréciation de la couleur étant toujours le fruit d'une expérience individuelle et subjective, les 12 études se fondent sur une *lecture croisée de textes littéraires, philosophiques et techniques* plutôt que sur la considération des matières et des couleurs en elles-mêmes. — En ouverture de la première des trois grandes parties qui structurent l'ensemble (*Les couleurs de la peinture*), Agnès Rouveret propose (*Les yeux pourpres : l'expérience de la couleur dans la peinture classique entre réalités et fictions*) une relecture des sources à la lumière des récentes découvertes archéologiques et aborde en outre la question de la couleur à Rome sous l'Empire ; C. Brécoulaki (*Considérations sur les peintres tétrachromatistes et les colores austeri et floridi : l'économie des moyens picturaux contre l'emploi des matériaux onéreux dans la peinture ancienne*) confronte ensuite les témoignages picturaux de Macédoine aux sources grecques et romaines, spécialement en ce qui touche à la théorie des quatre couleurs, tandis que L. Villard (*L'essor du chromatisme au IV^e siècle : quelques témoignages contemporains*) montre qu'à la fin du IV^e siècle les textes médicaux et philosophiques rejoignent les tendances artistiques dans un souci de précision et de définition des couleurs. R. Crescenzo (*La traduction du vocabulaire de la couleur à la Renaissance : l'exemple des Images de Philostrate traduites par Blaise de Vigenère*) souligne enfin, à propos d'un cas particulier mais exemplaire, toutes les difficultés que soulève la traduction précise des termes de couleur. — Dans la seconde partie (*Le jeu des couleurs sur les matières*), S. Descamps-Lequime (*La polychromie des bronzes grecs et romains*) s'intéresse aux techniques antiques de la polychromie du bronze, M. Muller-Dufeu (*Les couleurs du bronze dans les statues grecques d'après les descriptions antiques*) et V. Maugan-Chemin (*Les couleurs du marbre chez Pline l'Ancien, Martial et Stace*) aux couleurs évoquées par les textes. E. Prioux (*Materiae non cedit opus : matières et sujets dans les épigrammes descriptives - III^e av. J.-C. - 50 apr. J.-C.*) étudie les mentions de matières et de couleurs dans les épigrammes ecphrastiques et S. Dubel (*Quand la matière est couleur : du bouclier d'Achille aux «tableaux de bronze» de Taxila*) l'évocation de la couleur par la matière chez Homère, le Pseudo-Hésiode du *Bouclier* et Philostrate l'Ancien. — Dans la troisième partie enfin (*Réflexions sur le sens des couleurs chez les auteurs latins*) les couleurs proprement dites cèdent la place au *color* littéraire dont C. Lévy (*La notion de color dans la rhétorique latine : Cicéron, Sénèque le Rhéteur, Quintilien*) étudie le sens rhétorique. V. Naas (*Omnia ergo meliora fuere, cum minor copia [Pline l'Ancien, NH, XXXV, 50] : matières et couleurs au service d'un discours moral dans la minéralogie de Pline l'Ancien*) montre ensuite que c'est au détriment de l'art et du talent qui les animent que matière et couleur s'inscrivent chez le Naturaliste dans une perspective morale et J. Trinquier (*Quid de pratorum uiriditate...plura dicam ? [Cicéron, De Senectute, 57] : les couleurs du paysage dans la littérature latine, de Lucrèce à l'époque flavienne*) recherche la couleur dans les descriptions littéraires de lieu chez les auteurs latins de la fin de la République et du début de l'Empire. — La richesse et l'intérêt de l'ouvrage tiennent ainsi à la diversité d'approches brillantes et complémentaires qui prennent en compte les textes, les découvertes archéologiques les plus récentes et le progrès de nos connaissances dans le domaine de l'analyse des matières colorées. Dix figures en couleur d'assez bonne qualité et deux index (œuvres et passages cités, noms propres et notions) complètent cet ensemble qui ouvre beaucoup d'originales et intéressantes perspectives.

Alain MALISSARD.

Dirk PIEKARSKI, *Die Keramik aus Naukratis im Akademischen Kunstmuseum Bonn*, Wiesbaden, Harrasowitz, 2001 (Bonner Sammlung von Aegyptiaca, 4), 30 × 21 cm, 61 p., 29 pl., ISBN 3-447-04443-8.

Le point de départ de cette publication est le «Magisterarbeit» que l'auteur présenta, en 1998, à la faculté de philosophie de l'Université de Bonn. Comme de nombreuses autres, cette institution possède son lot d'antiques divers, dont une grande partie provient d'Égypte. En effet, l'égyptologue munichois Friedrich Wilhelm Freiherr von Bissing (1873-1956) ramena maints objets de ses voyages en Égypte et des expéditions dont il fut un des directeurs pour les musées royaux de Berlin. Tout en aidant Gustave Maspero à la rédaction du *Catalogue Général du Caire*, il alimenta les collections allemandes, dont celles de Bonn où il avait fait une partie de ses études. En 1997, du matériel des époques ptolémaïque et romaine, conservé à Bonn, avait déjà été publié par S. Schmidt. Cette fois ce sont 114 fragments de céramiques de Naucratis, presque tous inédits, qui sont présentés. Naucratis, dans le Delta, à quelque 80 km au sud d'Alexandrie, date de l'époque Saïte (XXVI^e dynastie). Vers 568 av. J.-C., aux premiers pharaons de cette dynastie, des guerriers conquérants, succéda Amasis, un homme épris de paix et un philhellène : il épousa une Grecque de Cyrène, ouvrit Memphis aux colons grecs et permit aux nouveaux venus de créer Naucratis. Fondée par les Milésiens, la cité prospéra rapidement. Les premières fouilles officielles sur le site furent menées par l'archéologue anglais William Matthew Flinders Petrie (1853-1942), qui y découvrit, en 1884 et 1885, des monceaux de fragments de poteries grecques. Celles conservées à Bonn appartiennent à cette catégorie. Plutôt que de décrire chaque pièce en détail, l'auteur a regroupé l'ensemble en cinq grandes catégories, parfois subdivisées ; il traite tour à tour des céramiques «orientales» (de Chio, ionienne du nord et du sud), «corinthiennes», «attiques» (à figures noires et à figures rouges), «à couverture brillante», et réunit, dans un dernier chapitre, les «communes». Il décrit chaque groupe de façon générale, puis établit une fiche analytique succincte des fragments, dont les principaux sont illustrés. Une table de concordance met en relation les n^{os} d'inventaire du musée et ceux de la présente étude. Ce catalogue rigoureux, qui sera utile aux céramologues, donne aussi une bonne idée de la richesse des matériaux qui jonchaient le sol de Naucratis, à la fin du XIX^e siècle. Marguerite RASSART-DEBERGH.

Andreas GRÜNER, *Venus ordinis. Der Wandel von Malerei und Literatur im Zeitalter der römischen Bürgerkriege*, Paderborn, F. Schöningh, 2004 (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, N.F., 1. Reihe, 21), 24 × 16 cm, 307 p., 60 fig. h.t., 48 €, ISBN 3-506-79071-4.

La comparaison entre la peinture et la littérature s'attache aux rapprochements de structure et beaucoup moins aux motifs semblables (p. 11 sq. et passim). *Ordinis haec uirtus erit et uenus* (Hor., *AP* 43) : l'A. dégage la conception d'ensemble, précise le choix et la place des détails. A : Du 1^{er} au 2^e style. Le tournant des environs de 100 ACN retient longuement l'A., qui insiste sur le rayonnement de Q. Lutatius Catulus, entiché d'art grec (temple B du Largo Argentina, *aedes Fortunae Huiusce Diei, domus Catuli* au Palatin) et de lyrisme (Cic., *Nat.* I, 79 = fgt 2 Morel²) ; en même temps naît le 2^e style : illusion, décor mythologique et bucolique, travail soigné. Un monde imaginaire est créé, la réalité intérieure évoquée. Le parallèle est acquis entre la Ringkomposition d'une part, la perspective centrale et la symétrie des différentes parties d'autre part : rhétorique, littérature et arts recherchent l'équilibre. B : Du 2^e au 3^e style. À partir d'Auguste, il faut désormais un style qui plaît, orné, brillant, à rapprocher de l'illusion architecturale en peinture. Textes et monuments sont à nouveau convoqués, parfois mis en parallèle (comme Stace, *S.* IV, 2, 18 sq.). L'A. propose un panorama du 1^{er} siècle PCN avant de revenir sur l'époque augustéenne, avec un excursus sur l'opposition, pleine d'ironie, de Vitruve à la peinture farné-

sine ; plus loin, le rapprochement entre Vitruve et l'AP d'Horace est jugé peu pertinent. L'A. termine cette présentation assez complexe, mais avisée, par l'opposition entre les styles asianiste-baroque et atticiste-classique, entre les goûts esthétiques de Mécène et ceux d'Auguste et par la place qu'occupent les poètes augustéens dans ce débat.

Bernard STENUIT.

Lucia Amalia SCATOZZA HÖRICH, *Pithecosa. Materiali votivi da Monte Vico e dall'area di Santa Restituta*, Rome, G. Bretschneider, 2007 (Archaeologica, 147- Corpus delle stipi votivi in Italia, 20), 116 p., 28 pl., 95,00 €, ISBN 978-88-7689-225-7.

Même s'il appartient à la collection de publications des dépôts votifs d'Italie, ce volume se distingue de beaucoup de ceux qui l'ont précédé dans la même série, par le fait qu'il ne publie pas un ou plusieurs ensembles archéologiquement homogènes. Les différentes pièces réunies ici ont en commun un même territoire, mais des provenances diverses à l'intérieur de ce territoire : toutes n'ont sans doute pas une origine religieuse, et aucune n'est issue d'un dépôt, au sens propre du terme, c'est-à-dire entendu comme un ensemble clos. Toutefois, elles appartiennent à la catégorie du matériel votif, puisqu'il s'agit de terres cuites plastiques et certaines se trouvaient, au moins à l'origine, en relation avec la zone culturelle sise sur le promontoire du Monte Vico, même si elles ont été découvertes en position secondaire ; les autres proviennent de la zone de la Basilique de S. Restituta, où on a localisé d'importantes officines, et constituent un témoignage de l'activité des artisans coroplastes d'Ischia, surtout à l'époque hellénistique. — À partir des éléments quelque peu disparates composant son corpus d'étude, l'Auteur nous propose d'une part un catalogue typologique des terres cuites, classées par types iconographiques, d'autre part plusieurs courts chapitres de synthèse, qui touchent aussi bien la topographie du Monte Vico et les cultes attestés sur le promontoire, que la culture artistique d'Ischia, dans ses relations avec la Sicile ou la Campanie. — Parmi ces terres cuites, les représentations féminines sont majoritaires, avec des modèles qu'il faut rechercher en Grande-Grèce et en Sicile (en particulier pour les bustes) et cette prédominance doit être mise en relation avec la nature des cultes attestés sur le Monte Vico. Les aspects archéologiques et religieux sont examinés dans une seconde partie du volume, qui dresse un rapide bilan des connaissances existantes : tout concourt à suggérer l'existence depuis l'époque archaïque d'un culte à une divinité féminine, qui peut endosser différentes personnalités, parmi lesquelles celle d'Athéna, dont le visage, couronné d'un casque en forme de bonnet phrygien, apparaît sur la façade d'un petit autel de terre cuite figurant dans le catalogue. — Une dernière partie du volume (et sans doute celle où s'affirment le mieux les compétences de l'Auteur) fournit une évaluation de l'importance de la production des coroplastes de Pithécusses, et s'efforce de cerner la culture artistique à laquelle se rattachaient ces ateliers. Même si la plupart des pièces présentées ici appartiennent aux IV^e et III^e siècles, il est probable que des ateliers fonctionnaient depuis l'époque archaïque, et sans doute en différents points de l'île. Les prototypes qui sont à l'origine des productions d'Ischia démontrent des liens privilégiés, au moins à partir du V^e siècle, d'une part avec les ateliers de Néapolis, d'autre part avec la sphère syracusaine (ateliers de Syracuse et Morgantina). À partir du III^e s., le cadre de cette culture artistique paraît s'élargir, certains schémas dénotant des relations également avec Tarente, Capoue et Cumes. — Même si les conditions de formation de la collection ici présentée limitent un peu la portée des conclusions que l'on peut en tirer, l'ouvrage de L. A. Scatozza Hörich apporte donc un complément utile aux recherches récentes sur l'île d'Ischia dans l'Antiquité, aux côtés des publications de G. Buchner ou de B. D'Agostino, par exemple.

Anne-Marie ADAM.

Andreas SCHMIDT-COLINET, Annemarie STAUFFER et Khaled AL-ASA'D [et al.], *Die Textilien aus Palmyra. Neue und alte Funde*, Mayence, Ph. Von Zabern, 2000 (Deutsches

Archäologisches Institut Orient-Abteilung. Damaszener Forschungen, 8), 30,5 × 22,5 cm, XII-202 p., 121 fig., 112 pl., 96,12 €, ISBN 3-8053-2592-4.

Ces tissus, dont quelque deux mille fragments ont survécu, s'échelonnent entre le I^{er} s. avant J.-C. et le milieu du III^e de notre ère. — Dans les années 30 du siècle passé, le chimiste Jean Jost Rodolphe Pfister (1867-1955) avait été un des premiers à s'intéresser aux textiles de Palmyre, qu'il avait analysés avec les moyens de l'époque ; les auteurs y feront fréquemment référence (table de concordance, p. 191-196). Sans doute n'est-il pas inutile de mentionner que, né en Suisse et ingénieur de l'École Polytechnique de Zurich, Pfister s'installa en France au cours de sa vingtième année : il s'y maria et y fit carrière chez Rhône-Poulenc. Son intérêt pour les tissus «orientaux» le mena fréquemment en Égypte et en Syrie ; il y fit la connaissance de Franz Cumont qui, en 1922, dirigeait les fouilles à Doura-Europos ; les deux savants se lièrent d'amitié et Pfister publiera, avec Bellinger, les textiles de Doura-Europos. Son champ d'investigation était donc extrêmement vaste ; j'ai relevé 31 titres sur la liste de ses travaux dressée par sa fille, et elle n'est pas exhaustive. Pour ce qui est de Palmyre, trois volumes et de nombreux articles avaient vu le jour, résultats de recherches alors très pointues, mais parfois dépassées actuellement. — En guise d'introduction, A. Schmidt-Colinet rappelle très brièvement (p. 1-7) les découvertes anciennes, leur datation, ainsi que l'historique des travaux entrepris pour leur conservation et pour leur restauration ; un plan (fig. 1) situe les trouvailles. — Le même auteur rédige le chapitre consacré aux trois types («Ornamentik», p. 41-48) qu'il distingue dans les décors : un motif uniforme à rayures ou à carreaux, une décoration simple et monochrome (tant pour les *orbiculi* que pour les *tabulae*), et enfin des ornements (végétaux ou géométriques) plus recherchés et polychromes. Il renvoie aux divers exemples du catalogue, mais fait aussi appel à des comparaisons avec des textiles de Doura-Europos, des peintures ornant les tombes alexandrines ou encore des sculptures de Palmyre. Il termine par l'évocation des soies «chinoises». — C'est Lothar von Falkenhausen qui se penche (p. 58-81) sur ces dernières et sur les inscriptions qui parfois les accompagnent. — A. Stauffer signe l'étude technique (p. 8-40), qu'elle illustre de nombreux dessins. Elle y évoque les divers traitements des matériaux (lin, laine, soie, coton) et les méthodes de tissage, l'emploi des torsions (S et Z), les décors tissés ou appliqués. Elle y décrit les modes de réaliser les franges ; elle présente la manière dont les pièces sont cousues et les vêtements constitués, ainsi que l'emplacement qu'occupent les décors (à l'encolure, aux manches, en bandes sur toute la hauteur de l'habit ou seulement sur la poitrine, ou encore en soulignant le bas). Elle compare les résultats des analyses des colorants (utilisés pour la teinture) faites par Pfister avec celles, plus récentes, menées sur des tissus de Massada et du *Mons Claudianus* (Égypte). À l'intérieur de cette étude, Anne Rinuy signe une note sur les fils d'or (p. 16). — Le sixième chapitre (p. 82-90), dû à Harald Böhmer et Recep Karadag, est tout entier consacré à l'analyse des couleurs (teintures et structures chimiques). Ce domaine avait fait l'objet de longues études de Pfister, restées, après lui, sans suite sérieuse. Les auteurs font part de nouvelles découvertes réalisées par chromatographie en couche mince, par spectrophotométrie et par microanalyse. Leurs recherches ont permis de préciser les types de végétaux et d'insectes (kermes, cochenilles d'Arménie et de Pologne, laque...) utilisés pour la coloration : indigo pour les bleus, gaude pour les jaunes, cochenille ou garance pour les rouges. Des tableaux (p. 83-84) et la reproduction photographique des plantes (pl. 100, c-d et 101, a-b), des animaux (pl. 100, a et 101, c-d), ainsi que du murex fournissant le pourpre (pl. 101, e) permettent au non spécialiste d'acquiescer une vision claire. — Grâce aux textiles mais aussi aux portraits de momies et aux sculptures, A. Stauffer et A. Schmidt-Colinet font rapidement revivre le contexte historique dans lequel se placent les 522 objets analysés (p. 49-57). — Ils rédigent également le catalogue (p. 99-190) et y donnent des informations succinctes : une description réduite (avec renvoi aux illustrations), le n° d'inventaire, les dimensions et les notes techniques

(par ex. le type de torsion), les n^{os} des photos, la bibliographie et un renvoi à des pièces de comparaison. — Les photos sont de qualité, particulièrement celles de détails (par ex. des franges, pl. 22-24 ou des fils, pl. 102-103). Les complètent des tableaux des motifs et des dessins explicatifs, nombreux et fort explicites. Ce livre s'avère un outil de travail indispensable pour qui s'intéresse aux textiles, plus particulièrement à leur aspect technique. Ajoutons qu'un résumé en arabe (p. 94-98) double celui en allemand (p. 91-93) et permet ainsi une plus vaste diffusion des nouveautés qu'apporte l'ouvrage.

Marguerite RASSART-DEBERGH.

Christoph BERNS, Henner VON HESBERG, Lutgarde VANDEPUT et Marc WAELKENS, *Patris und Imperium. Kulturelle und politische Identität in den Städten der römischen Provinzen Kleinasien in der frühen Kaiserzeit. Kolloquium Köln, November 1998*. Herausgegeben von Chr. B., H. V. H., L. V. und M. W., Louvain, Peeters, 2002 (BABESCH, Supplement, 8), 28 × 21 cm, VIII-299 p., nombr. fig., cartes, 70,00 €, ISBN 90-429-1179-4.

Rendre compte d'actes de colloque est particulièrement ardu, surtout lorsque la publication rassemble vingt-trois communications toutes très intéressantes. Cette rencontre s'est déroulée sur trois journées, du 19 au 21 novembre 1998 et fut introduite par C. Berns et L. Vandeput. — Un premier groupe de communications traitait de l'urbanisme : C. Ratté présenta le développement urbain d'Aphrodisias, en mettant en évidence le rôle de C. Julius Zoilus, C. B. Rose, celui d'Ilion (Troie), K. Jes, celui d'Aizanoi en Phrygie, M. Waelkens, celui de Sagalassos, F. Rumscheid, celui de Priène, et M. H. Sayar, celui des villes de Cilicie. Toutes ces communications n'avaient pas atteint le niveau de connaissances d'une cité telle Aphrodisias, mais toutes fournissaient un état de connaissances particulièrement utile pour des recherches ultérieures et riche par les comparaisons fournies. — Une seule communication, brève, celle de H. Engelmann, était tournée vers l'épigraphie. — Un autre groupe de communications était tourné vers l'étude des nécropoles : E. Forbeck tenta une typologie des tombeaux de Milet (hypogées, tombes à exèdre, tombes circulaires, urnes ...) ; G. Isin fournit une étude des statuettes en terre cuite de la nécropole de Patara ; V. Köse centra son intervention sur les tombes de Sagalassos. — Une intervention à caractère de synthèse, celle de D. Boschung, concernait la sculpture, et plus particulièrement les représentations impériales romaines dans l'Orient grec. — Le groupe de communications le plus important était centré sur l'architecture. H. von Hesberg centra son intervention sur la basilique d'Éphèse et sur son fondateur, C. Sextilius Pollio (avec sa femme et ses fils). C. Berns s'intéressa à l'apparition des façades du type *frons scaenae* en Asie Mineure. M. Ortaç fournit une analyse des transformations des propylées en Asie Mineure dans leur forme et dans leur signification. I. H. Mert présenta le complexe théâtre-temple de Stratonicée, L. Vandeput les temples de Pisidie, et K. Gökay un temple à podium d'Alexandrie de Troade. N. de Chaisemartin s'attacha à l'étude du décor architectural d'Aphrodisias entre Actium et l'époque julio-claudienne pour en déterminer la tradition conservatrice et les thèmes idéologiques nouveaux. C. Bruns-Özgan présenta une stoa de découverte récente à Cnide, et H. Thiir fournit une étude des maisons à péristyle d'Éphèse. — Les deux dernières communications étaient centrées sur la céramique : J. Poblome et M. Zelle s'intéressèrent à la céramique sigillée orientale d'Asie Mineure occidentale, et R. Degeest, à la céramique commune de Sagalassos. — Cette brève présentation du colloque ne peut transcrire toute la richesse en données nouvelles, en renseignements bibliographiques que contient cette publication. Elle constitue une mine d'informations pour des recherches futures, tant en Asie Mineure que dans d'autres régions de l'Empire romain. Une très intéressante publication !

Christiane DELPLACE.

Studi di Antichità. 11. 1998, Galatina, Congedo, 1998 [2003], 29 × 22 cm, 295 p., nombr. fig., cartes, 65,00 €, ISBN 88-8086-549-8.

Le périodique *Studi di Antichità* du Dipartimento di Beni culturali de l'Université de Lecce reflète en priorité la spécificité et le domaine d'excellence de ce département, c'est-à-dire l'archéologie messapienne. On y trouve toutefois dans une première section quatre études d'histoire et d'épigraphie grecques. Puis, Katia Mannino, à propos d'étranges imitations de monnaies en terre cuite trouvées à Métaponte, reprend l'hypothèse de Francesco D'Andria selon lequel il s'agirait d'offrandes votives. Rita Auriemma et Angelica Degasperi fournissent un catalogue commenté des monnaies (du ^v^e s. a.C. aux Temps Modernes) trouvées durant les fouilles du site de Roca, sur la côte adriatique. Rita Auriemma développe ensuite, avec des mises à jour, une présentation du site de Torre San Gregorio (une petite escale sur la côte ionienne, toute proche du cap de Leuca) qui avait fait l'objet d'une note de C. Pagliara en 1971. Thierry Van Compernelle livre une synthèse sur les fouilles qu'il dirige à Soleto depuis 1991 (voir dans *Latomus* 44, 1985, p. 849-854, l'une de ses premières manifestations d'intérêt pour ce site iapyge, puis messapien). Maria Teresa Giannotta étudie le matériel trouvé dans une tombe de Vaste, en 1915, et conservé au Musée de Tarente ; elle tente de comprendre de façon nuancée la signification de la présence de «trozzelle» dans des tombes féminines. Jean-Luc Lamboley, le spécialiste du sujet (cf. entre autres *Recherches sur les Messapiens. iv^e-iii^e siècle avant J.-C.*, Rome, 1996 ; *Muro Leccese. Sondages sur la fortification nord*, Rome, 1999), présente de façon détaillée les fortifications dont il a dirigé les fouilles dans deux secteurs de la ville de Vaste. Ses conclusions sont importantes pour notre compréhension de la culture messapienne : l'appropriation de techniques de construction grecques aux ^{iv}^e-ⁱⁱⁱ^e s. a.C. témoigne d'un urbanisme qui a gardé son identité propre tout en s'ouvrant aux influences extérieures ; l'histoire des remparts ne peut pas être uniquement liée aux événements politiques, mais doit être rapprochée de l'ensemble des aménagements de la cité. Ainsi, il se pourrait qu'une muraille intérieure, contemporaine de la fortification extérieure étudiée ici, ait délimité et symbolisé une structure concentrique de la ville et de la société messapiennes telle que la recherche récente tend à la définir. Gert-Jan Burgers, Peter Attema et Martijn van Leusen livrent un premier rapport sur une reconnaissance en surface menée dans la région d'Ostuni, un type de recherche par lequel des archéologues néerlandais se sont signalés dans la région. Leurs conclusions, encore préliminaires, portent sur l'évolution de l'occupation du sol depuis le Bronze final jusqu'à l'Antiquité tardive. Enfin, Gülgün Köroglu présente des verres médiévaux du site de Yumuktepe, près de Mersin, dans le sud de la Turquie.

Philippe DESY.

Egon SCHALLMAYER, *Saalburg Jahrbuch*. 54. 2004. Herausgegeben von Eg. Sch., Mayence, Ph. von Zabern, 2007, 30,5 × 21,5 cm, 275 p., fig., cartes, ISBN 978-3-8053-3847-9.

L'ouvrage est composé de 7 articles consacrés à l'Antiquité de la région des Champs Décumates couvrant la période de la fin de la République à l'Antiquité tardive. Il s'agit dans plusieurs de ces travaux de reprendre les découvertes des fouilles anciennes et de les mettre à jour : c'est donc à un travail de récolement que nous sommes conviés, comme ce fut le cas dans d'autres livraisons de cette revue, plutôt qu'à des apports nouveaux. À défaut de données archéologiques fraîches, nous est proposée une archéologie des archives et des fonds muséographiques. Quatre articles s'intéressent essentiellement à la céramique. Le premier, de 54 p., est un inventaire des découvertes faites dans un cimetière à Giessen près du *limes* de la Wetterau. Les objets ont été découverts lors de fouilles de la première partie du ^{xx}^e s., en particulier en 1901. Après une rapide localisation du site, à partir du plan initial redessiné, et une présentation des fouilles et des interprétations du matériel et des inhumations essayant de cerner la population et les rites funéraires, l'es-

sentiel est un catalogue excellemment illustré des objets céramiques et en bronze qui sont dessinés avec beaucoup de précision et complétés par une fiche d'identification. Des photos parfois peu explicites, mais la qualité des images anciennes est souvent médiocre, complète la présentation qui est suivie d'une bibliographie de 8 p. Le deuxième travail est une étude de signatures sur des mortiers découverts en différents endroits du *limes* lors de fouilles du xx^e s. La présentation très courte (3 p. dont beaucoup de longues notes) précède un catalogue de 4 p. suivi d'une bibliographie. L'article permet pour les spécialistes d'avoir des références sur certains producteurs de ce type de céramiques dont les signatures sont reproduites. La troisième étude concerne un ensemble de céramiques tardives découvertes en 1996 à Hainburg am Main, localité connue pour la découverte de matériel alaman. Il s'agit d'une production en *terra nigra* dont les formes se retrouvent dans d'autres sites du *limes* et qui est datable de la deuxième moitié du III^e s. et de la première moitié du IV^e : un catalogue illustré du dessin des formes complète le texte. Le dernier article touchant à la céramologie concerne la sigillée découverte en 1911 dans la cave de ce qui était considéré comme un temple dédié à Jupiter *Dolichenus* à Zugmantel. Les plans du bâtiment sont reproduits et localisés à proximité du *castellum*. Les formes sont répertoriées ainsi que les quelques signatures. Des tableaux répartissent les différentes formes qui sont complétés par des graphiques. L'analyse chimique de la composition des objets permet de déterminer leur origine qui est la Gaule du Nord-Est. De savants graphiques présentent la composition mais la lisibilité n'est pas leur qualité première pour un non spécialiste. Enfin un catalogue illustré et une bibliographie complètent l'ensemble. Les autres articles sont variés. Le premier s'intéresse à une cruche en bronze découverte en 1995 à Dettenheim-Liedolsheim près de Karlsruhe. Les conditions de la découverte sont présentées précisément avant qu'une étude détaillée illustrée de photos et de dessins ne présente cet objet intéressant par le décor de grappe de raisin qui orne son flanc. Le métal est analysé avant que ne soit abordé le problème de la datation qui fait l'objet d'un long développement où la cruche est comparée à un modèle très proche découvert à Mayence, et d'autres plus lointains dans l'espace et dans le temps. Elle serait datable de la période laténienne ou du début de la présence romaine. Le dernier article est consacré aux inscriptions et sculptures de Dieburg, ces dernières ayant déjà fait l'objet d'une présentation dans le cadre du *CSIR* par M. Mattern. L'intérêt est d'avoir réuni une documentation parfois éparpillée en un seul ensemble ce qui est louable pour servir de base d'information aux chercheurs comme c'est le cas ici. Sont présentés le site et les fouilles de Dieburg. On y trouve les principales informations sur l'agglomération antique, les noms qui ont pu y être retrouvés. Une carte indique les lieux de découverte des objets avant que ceux-ci ne fassent l'objet d'un catalogue précis avec les dimensions, l'interprétation et les références bibliographiques des témoignages. Une bibliographie de 12 p. complète l'ensemble qui est un excellent instrument d'information mis à la disposition des chercheurs. Enfin, dans la veine de la livraison précédente, le dernier article illustré de nombreuses photos, évoque l'intérêt à la fin du XIX^e s. de la maison impériale allemande pour l'archéologie et le site de la Saalburg en particulier.

Gérard MOITRIEUX.

Saguntum. 38. 2006, Valence, Universitat de València - Departament de Prehistòria i Arqueologia, 2006, 27,5 × 21 cm, 187 p., fig., cartes.

La revue nous propose un recueil de 10 articles complétés par un répertoire des travaux publiés depuis sa création en 1962. Sur cet ensemble 4 articles touchent à la préhistoire, 4 à la protohistoire, un à la période romaine et un dernier s'intéresse à une évolution sur la longue durée. — Les recherches concernant la préhistoire concernent pour le premier une étude de 13 pages sur le matériel lithique découvert à la Vale Boi au Portugal par une équipe de l'université de l'Algarve. Le site a été fréquenté pendant tout le paléolithique supérieur et a fourni un abondant matériel particulièrement bien conservé. L'article, après

une localisation rapide du lieu de découverte, présente le matériel gravettien et solutréen. Celui-ci est décrit et figuré dans 5 planches photographiques. Des tableaux et une bibliographie comparative complètent l'inventaire qui permet de dégager une chronologie et une étude des activités humaines. Le second présente en 25 p. des habitats de l'holocène à Riu de les Coves en Castille. Replacés dans le contexte régional, ils font l'objet d'un travail de datation qui consiste à repérer les phases d'activités et les interruptions depuis le magdalénien jusqu'au mésolithique final. Les fouilleurs ont pu ainsi dégager deux modèles successifs d'occupation à partir du matériel qui est dessiné, localisé avec précision et classé dans de nombreux tableaux où il est daté. L'article, complété par la bibliographie, pose les problèmes de l'habitat de plein air et de l'occupation du territoire et essaie de comparer cette région à d'autres cas découverts en Europe. Les deux derniers articles consacrés à la préhistoire s'intéressent à la peinture rupestre. Le premier s'intéresse aux colorants utilisés au néolithique dans les sites de la Cova de l'Or, Cova de la Sarsa, de la Cova Fosca et du Val d'Ebo dans la région de Valence. L'article, de 11 p., présente les réceptacles et des broyeurs de ces produits et les résidus qu'on y a retrouvés. Le rouge est la couleur fondamentale de ces sites et il était fabriqué à partir de composants minéraux (hématites, cinabre). À partir de la répartition des témoignages, les auteurs ont cherché avec un certain succès à comprendre comment les hommes du néolithique se procuraient ces matériaux et comment ils les utilisaient. Des cartes et des graphiques de composition illustrent le texte. Le second en 30 p. reprend 55 ans de recherches sur le site de Cinto de las Letras. Il fait une description précise des motifs (hommes et animaux) qui sont figurés en situation dans de grandes figures dépliantes, y compris ceux qui ont pu disparaître avec le temps. L'auteur a cherché à définir les personnages à partir des vêtements et des attributs. Les articles touchant à la protohistoire concernent le domaine des morts, l'urbanisme et l'artisanat. Le premier est consacré à deux nécropoles. Un article de 15 p. concerne une nécropole phénicienne située à Cruz del Negro en Andalousie : on y a découvert, dans diverses fouilles du ^{xx}^e s., des urnes dont les formes sont analysées en détail fournissant une base de références intéressante pour ce type de mobilier. Un second de 10 p. décrit des modèles d'interprétation du matériel funéraire originaire de la période archaïque athénienne dans les nécropoles ibériques. L'objet est de faire une étude sociopolitique des sociétés ibériques par des tableaux de comparaison. L'étude en 12 p. de la partie est de la forteresse de Les Alcusses, déjà fouillée entre 1928 et 1931, dans la région de Valence, suite à la reprise des recherches de 1997 à 1998, se fonde sur des structures urbaines domestiques, complétées par une analyse carpologique et des restes de faune qui permettent de comprendre les activités des hommes de la protohistoire. Enfin deux articles portent sur un atelier de céramiques à La Maralaga (15 p.) et sur la continuité des techniques pour la production de vases destinés à contenir du miel (12 p.) : pour chacun d'eux une typologie des formes est précisée par des tableaux. Enfin un dernier article concerne la prospection le long de la voie augustéenne de la région d'Alacant où deux fragments de milliaires ont été découverts à Petrer et Pilar de la Horada : ce sont les bases cubiques de ceux-ci en grès pour le premier, en calcaire pour le second. Des photos de ces vestiges et de la voie illustrent ce travail. Enfin le répertoire des articles depuis la création de la revue montre que ceux-ci concernent de plus en plus la préhistoire, la protohistoire, les influences grecques et surtout puniques alors que les études consacrées à la période romaine sont de plus en plus rares.

Gérard MOITRIEUX.